



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

22

23

24

me

DE L'INFLUENCE DE LA PHILOSOPHIE
DU XVIII^E SIÈCLE
SUR LA LÉGISLATION ET LA SOCIABILITÉ
DU XIX^E.

Ouvrages du même Auteur.

DE POSSESSIONE

ANALYTICA SAVIGNIANÆ DOCTRINÆ EXPOSITIO

1 vol. in-8°.

INTRODUCTION GÉNÉRALE

A L'HISTOIRE DU DROIT.

1 fort vol. in-8. Prix : 8 fr.

(La seconde édition est sous presse.)

PHILOSOPHIE DU DROIT.

2 vol. in-8°. Prix : 14 fr.

LETTRES PHILOSOPHIQUES

ADRESSÉES A UN BERLINOIS.

1 vol. in-8°. Prix : 7 fr. 50 c.

DE L'INFLUENCE
DE LA PHILOSOPHIE
DU XVIII^E SIÈCLE
SUR
LA LÉGISLATION ET LA SOCIABILITÉ
DU XIX^E

PAR E. LERMINIER,

**PROFESSEUR DE L'HISTOIRE DES LÉGISLATIONS COMPARÉES
AU COLLÈGE DE FRANCE.**

*Bono sui sæculi quisque, citrà obrecta-
tionem alterius, utatur.*

TACITUS.

**Servons-nous de notre siècle, sans ca-
lommier celui qui nous a mis au monde.**

Paraphrase.

PARIS.

M^{re} PRÉVOST-CROCIUS, ÉDITEUR.

RUE DES FOSSÉS-ST.-GERMAIN-DES-PRÉS, N^o 12 ;

DIDIER, LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE,

QUAI DES AUGUSTINS, N^o 47

1833

Dee

L₄

PRÉFACE.

Pourquoi toujours écrire ? Et qu'importe un livre au milieu des occupations et des intérêts de la vie positive ? A cela nous n'avons rien à répondre : nous ne nous adressons qu'à ceux qui croient à la valeur des idées humaines, et nous prions les mortels heureux que font sourire une conviction et un raisonnement de fermer ce livre, si par accident ils l'ont ouvert.

Mais aux esprits sérieux qui nous liront

a

nous devons cet avis qu'ici nous parlons de philosophie sans produire un système, et de religion sans apporter un dogme nouveau. Nous leur offrons encore une revue critique du passé; sans doute nous avons considéré le dix-huitième siècle avec les sentimens d'un homme du dix-neuvième, et peut-être avons-nous semé à travers notre récit des germes qui fructifieront un jour; mais enfin, nous ne montrons ici qu'une image du passé: cette évocation itérative était-elle nécessaire?

Quand, il y a cinq ans, je commençai de professer et d'écrire, j'aurais pu dès cette époque me fabriquer assez facilement un petit système: mes études m'en fournissaient les matériaux. Le kantisme m'était familier; j'aurais pu me faire kantiste avec quelques amendemens. J'aurais pu m'ap-

propriéer encore quelques principes de Hégel, que j'étudiais avec acharnement; mais rien ne me sollicitait à dogmatiser. Comme déjà j'avais beaucoup lu, j'entrevoyais l'immensité des opinions humaines et la nécessité dans une science d'en préciser l'histoire : je traçai l'esquisse des destinées de la jurisprudence européenne depuis le douzième siècle jusqu'à nos jours; j'avais vécu dans le commerce des grands maîtres du seizième, du dix-septième et du dix-neuvième siècle; Cujas, Doneau, Bodin, Grotius, Montesquieu, Vico, Savigny, Hugo, ne m'étaient pas étrangers; je commençais à goûter les métaphysiciens; enfin toutes ces études aboutirent à un essai historique où je racontais ce que je savais. Personne ne me soupçonnera sans doute de considérer aujourd'hui *l'Introduction générale à l'Histoire du droit* comme un

servi avec discrétion et retenue; je n'aime pas les cruautés inutiles, et mon esprit n'a pas de plus grand plaisir que d'admirer le bon et le beau. Les *Lettres philosophiques adressées à un Berlinois*, sont l'expression mesurée d'une raison convaincue.

Je crus alors n'avoir plus qu'à marcher devant moi, quand l'utilité d'une dernière inspection sur le passé dont nous sortons immédiatement m'apparut à l'esprit : voici comment. L'été dernier, nous avons été meurtris par les rudes atteintes d'un cruel fléau, et le choléra avait affaibli ou dispersé tout le monde. Je ne voulus pas pendant le cours d'été continuer l'*Histoire du pouvoir législatif*; ce grave sujet me parut à cette époque un poids trop lourd, et pour le professeur et pour l'auditoire, que d'ailleurs l'approche du fléau devait avoir

éclairci. Je cherchai quelque chose de court et d'épisodique, et mon choix s'arrêta bientôt devant cette question : *L'influence de la philosophie du dix-huitième siècle sur la législation et la sociabilité du dix-neuvième*. Pour traiter ce sujet, je ne manquais pas de matériaux ; le dix-huitième siècle m'était présent, et je trouvais dans cette excursion une occasion nouvelle d'établir précisément la connexité des deux siècles et la situation présente. Je commençai : l'importance de la question frappa l'auditoire au delà de mon espérance ; il redoublait tous les jours son attention et son affluence. Cette bienveillance augmenta mon ardeur ; elle m'inspira, et me fournit à la fois une carrière plus vaste et une force nouvelle. Voilà pourquoi je publie aujourd'hui un essai sur le dix-huitième siècle.

J'ai écrit sur ce sujet comme si je n'avais pas parlé : la forme a pris sous ma plume un aspect nouveau. Écrivain et professeur, j'apprécie de plus en plus les différences qui séparent l'improvisation du style.

L'improvisation ne saurait se produire sans avoir rassemblé ses forces et ses moyens par une longue et patiente méditation ; mais dès qu'elle a commencé à se développer, elle use d'une liberté qui n'appartient qu'à elle, de procédés imprévus, et de franchises illimitées ; elle se répand et se prodigue, elle a des familiarités qui vous saisissent, des mouvemens qui vous emportent, des images qui ressuscitent les choses ; quand son but est certain, sa course peut être vagabonde ; parfois elle s'égare, on la dirait effrénée ; mais d'un coup elle

reprend l'empire d'elle-même et marche avec une vélocité directe à l'accomplissement du plan ordonné. C'est la parole humaine sans bornes et sans rivages, n'ayant de loi que sa force, de mesure que sa puissance, trouvant dans ses épanchemens la source de nouvelles richesses, remuant les hommes pour les persuader et les convaincre, sachant les maîtriser, en même temps recevant d'eux, de leurs yeux, de leurs frémissemens, de leur attitude et de leurs concours une excitation magique qui fait circuler dans les veines de celui qui parle une vigueur indomptable et un enthousiasme divin. C'est la parole vivante, réelle, infinie, familière, sublime, grave, ironique, chatide, acérée, majestueuse, comique, simple, oratoire, lyrique, démonstrative, logique, passionnée, humaine, prenant l'homme à partie, et

sachant employer pour le conquérir tous les modes, toutes les faces et toutes les facultés de l'humanité.

Le style a d'autres procédés : l'homme qui écrit est seul ; il ne saurait avoir ni les impulsions ni les audaces de l'orateur ; il pense, il a le temps de réfléchir. La réflexion lui procure la lucidité, et comme il voit tout, il peut abstraire et choisir au milieu de ses matériaux et de ses méditations ; il élit ce qu'il veut s'approprier et douer de la vie. Cependant ces claires visions de l'esprit échauffent l'ame peu à peu ; l'homme s'anime, s'enflamme, il peut écrire ; seul, il s'est inspiré seul ; par l'imagination il a peuplé sa solitude des hommes et des choses qu'il veut peindre, par des provocations mentales il les a évoqués ; il a contraint le spectre du passé de venir lui

Que l'orateur puisse se retrouver dans l'écrivain, qui en doute? si quelqu'un, muni d'un tempérament oratoire, parle souvent devant un auditoire nombreux, il est évident que la tournure naturelle de son esprit ne l'abandonnera pas dans le silence du cabinet, et qu'en écrivant il pourra parfois voir reparaître sous sa plume les souvenirs et les allures de sa parole. Mais toujours il distinguera l'improvisation du style, et après avoir parlé que bien que mal il tâchera d'écrire.

Nous avons désiré écrire d'une manière courte et concise le sujet sur lequel nous avons parlé; et nous nous sommes donné le temps de la brièveté. Il nous eût été facile d'enfler ce livre avec des développemens prolixes; nous avons retranché des justifications utiles dans un cours, des



tonie d'une vie sédentaire, de nous donner carrière à travers le monde, de faire de la vie une course agitée, et d'aller voir sur pied les hommes et sur leur théâtre les civilisations.

Si nous avons astreint l'ardeur de l'âge à la patience de travaux successifs, c'est que nous sommes possédés et soutenus par une ambition, celle de concourir à l'œuvre de la sociabilité progressive du genre humain ; il ne s'agit pas ici de briguer l'éclat futile de la gloriole des lettres, mais d'avoir raison sur le fond des choses. Avoir raison est en dernière analyse le meilleur parti à prendre ; et pourquoi mouvoir sa pensée si ce n'est pour avoir raison ?

Il vaut la peine de se destiner au culte des idées avec le dévouement d'un soldat

celui qui préfère le plus obscur au service de la cause du genre humain; voilà qui procure à l'âme une émotion simple et pure, une sérénité pour occuper la vie. Tant d'apaisement pour cette sainte ambition; les petites vertus sont mises dans les pieds; l'esprit est serein et serein; l'âme sereine et dévouée.

Désormais dans la déduction de nos travaux nous avons terminé toutes les expositions préliminaires et nous entrons dans le second acte de notre développement. Nous nous proposons d'écrire l'histoire d'une des idées essentielles de l'humanité, *l'Histoire du pouvoir législatif*; nous l'écrirons du mieux que nous pourrons; nous tâcherons de reproduire la conscience du genre humain, telle que nous la réfléchis-

sons en nous-mêmes. Nous chercherons aussi à élaborer *une théorie du droit dans ses rapports avec le temps et l'espace*. Nous ferons tous nos efforts pour approcher le plus possible de la vérité; mais sur ce point nous n'avons pas d'inquiétudes personnelles : l'esprit de tout homme est donné; il est constitué dès qu'il existe; il possède dès l'origine tous les germes de ses puissances et de ses propriétés; c'est une plante qui doit chercher le soleil et les conditions d'une heureuse culture, mais qu'aucun art ne saurait doter d'une virtualité de plus. L'esprit n'a donc qu'à se développer avec convenance; il portera les fruits qu'il doit porter, et tout ce qui doit être sera. Livrons-nous donc à l'impulsion progressive qui agite et dirige les choses, et n'ayons d'autre égoïsme que le désir de nous abandonner aux desseins de Dieu.

Eh ! comment penser à soi, à la vue du monde tel qu'il se comporte aujourd'hui ? Jamais plus vaste spectacle ne s'est développé. On a vu à certaines époques certains peuples se mouvoir pour être grands et libres entre tous ; mais à côté d'eux les autres nations paraissaient inertes ; on eût dit qu'elles leur cédaient le privilège du mouvement et de l'action. Aujourd'hui les choses ne vont pas ainsi : un mouvement de rénovation anime non pas quelques peuples, mais la civilisation du monde. L'Orient est remué comme l'Occident. Nous sommes arrivés à un moment du temps où il a été décrété que les choses humaines seraient révisées et changées : or la loi du temps domine les conditions de l'espace.

Elle les domine, mais ne les détruit pas ;

elle n'étouffe pas l'originalité naturelle des nations, les diversités qui sortent du climat, les différences du sol et de la patrie; pourvu qu'on lui obéisse, elle abandonne à chaque peuple le mode de son obéissance; elle admet même des répit et des délais, se réservant de renouveler le signal des choses nécessaires, si par hasard il était oublié.

Ainsi nous voyons le midi de l'Europe, l'Italie, l'Espagne, le Portugal, garder encore les apparences des sociétés du moyen-âge, moins la gloire et les libertés. Cependant un travail interne s'effectue au sein de ces peuples; il aura son heure d'aboutissement et de succès.

Ce mouvement de rénovation qui affecte le nord de l'Europe plus énergiquement en-

core que le inidi n'est donc pas un caprice de quelques hommes ou d'une seule nation; il est l'expression chronologique du point où en est venu l'esprit général du monde.

Les choses ainsi vues, la politique s'élève à la philosophie. On comprend l'immense solidarité de la sociabilité moderne; on y fait entrer tous les éléments et toutes les nations de l'humanité. La politique n'est pas seulement la défense d'une forme constitutionnelle ou de garanties isolées, si précieuses qu'elles soient. La politique est l'application des forces de l'esprit humain à la direction de ses propres destinées : elle n'a d'autre but que de livrer le gouvernail des affaires aux idées reconnues les meilleures, les plus vastes et les plus justes.

Débrouiller les idées est donc une œuvre

politique. Si vous voyez une société douée de force tomber néanmoins dans la langueur, être incertaine dans ses affections et ses pensées, craindre d'agir, croire que tout mouvement doit aboutir à une chute, ayez pour constant que cette société ne voit pas clair dans ses opinions et ses idées, et qu'elle se tient inactive parce que la lumière lui manque : les peuples ressemblent à ce guerrier d'Homère qui, au plus fort de la mêlée, demandait du soleil à Jupiter; ils n'aiment pas à combattre dans les ténèbres. Ont-ils tort après tout? on ne saurait leur demander de faire les héros de roman et de s'engager dans les erreurs aventureuses d'une course vagabonde; ils se doivent à eux-mêmes de marcher sciemment à un but déterminé.

Occupons-nous donc d'éclaircir les cho-

ses. Rien, n'est plus nécessaire que de définir nettement la descendance de notre siècle et son originalité.

Dans l'ordre métaphysique, il est impossible de suivre le développement de la philosophie moderne sans traverser la pensée primordiale de Descartes; mais le système de Descartes n'est pas toute la philosophie et des progrès ultérieurs ont élargi ce qu'il avait ébauché.

Dans l'ordre politique, il est impossible de faire un pas sans accepter la magnifique initiative de la révolution française; mais cette révolution indestructible n'est pas toute l'humanité; et des progrès ultérieurs doivent agrandir ce que depuis quarante-trois ans elle a instauré.

Ainsi, dans la voie tracée par nos pères, chercher des vérités sociales accommodées

à nos propres convenances, voilà notre tâche. Or, une fois la vérité trouvée et produite aux hommes, elle n'a que deux fortunes possibles : la persécution et le triomphe ; quelquefois elle est martyre avant d'être reine ; c'est suivant les temps.

Mais notre époque a trop souffert de l'évidence des choses pour la proscrire longtemps si on parvenait à la lui présenter ; et les générations nouvelles en se mettant à sa poursuite trouveront finalement dans sa conquête non des disgrâces et des inimitiés, mais le bonheur et la paix.

Soyons justes envers tous. Sans doute ce qui se passe aujourd'hui sous nos yeux est petit : il y a comme un interrègne d'idées grandes et de passions élevées ; mais cette médiocrité intermédiaire qui occupe la

scène puise pour ainsi dire son droit dans l'absence d'une rivalité triomphante qui ait la force de la supplanter. Cette légitimité qui n'est glorieuse pour personne a néanmoins son cours et son effet; elle ne saurait être interrompue d'une manière heureuse et durable que par l'avènement d'idées consistantes et claires ayant la puissance de convaincre et d'entraîner tous les esprits.

Depuis trois ans le génie des choses sociales a manqué aux hommes que leur âge appelait aux affaires; ils se sont trouvés inférieurs à une grande situation, et ils ont placé la sagesse humaine dans l'abstinence de toute grandeur: il faut à la fois rendre justice à la sincérité des sentimens et déplorer la faiblesse des conceptions.

D'un autre côté, les jeunes générations n'étaient pas préparées. Des instincts ne

sont pas des raisons, et les plus énergiques passions n'ont de puissance qu'appelées au soutien de choses mûres et possibles.

Voilà pourquoi la science politique peut seulement recevoir des améliorations sensibles d'un laps de temps que les jeunes générations sauront employer avec persévérance et rapidité pour entrer vivement dans l'intelligence des choses et en répandre autour d'eux la bienfaisante influence. Un siècle de rénovation appartient légitimement à la jeunesse.

Durant les siècles qui reposent dans la tradition, au sein des sociétés qui croient posséder la vérité, le vieillard a le premier rang. Voulez-vous personnifier sans mensonge le génie dorien et spartiate, représentez-vous un vieillard grave, sentencieux,

solennel, parlant peu, sévère, inspectant tout, plein de la sagesse de la Grèce, ayant derrière lui les traditions de Minos et de la Crète, regardant les jeunes gens comme des enfans qu'il faut élever dans les mêmes maximes que leurs pères ont gardées. Le vieillard est roi, il est sage entre tous; la jeunesse entière est soumise à son autorité, et il exerce sur tous la magistrature de l'âge et de la vertu, cette vaste paternité de la république.

Au contraire, dans les sociétés qui croient au fond des choses sans être en possession d'une vérité déterminée qui nourrisse et rassasie leur foi, durant ces époques où l'esprit de l'homme est poussé par sa mobilité perfectible, la jeunesse est au premier rang. Entre un passé qui tombe et un avenir qui n'est pas encore, elle se précipite dans

toutes les voies et dans toutes les ouvertures : politique , poésie , législation , médecine , opinions philosophiques , sciences , religions , elle se jette partout avec pétulance ; elle innove , elle veut tout approprier à la convenance de ses goûts et de son âge , et elle demande à ses propres forces une philosophie , une littérature et une société nouvelles. Cette irruption des hommes jeunes n'est pas une impiété envers la vieillesse ; ce n'est pas non plus une fantaisie , ni une impatience désordonnée : elle est une loi de notre siècle.

Mais c'est peu que le cours naturel des choses livre la puissance à la jeunesse ; il faut la mériter. Pour cela que chacun mette dans l'emploi de ses forces discernement et persévérance. Vous que la nature a doués d'imagination et d'enthousiasme , soyez

poètes; mais apportez-nous cette poésie forte qui peut nourrir le genre humain et triompher du temps; la philosophie a besoin d'être reprise par des esprits ardens et fermes qui déchirent les fictions et les voiles; l'histoire attend de nouveaux artistes; la philologie réclame de jeunes travailleurs qui, se partageant l'Orient, nous procurent par leur habileté et leur talent la connaissance claire des fragmens de ce corps immense. Enfin la politique, cette science et cette application des propriétés de la sociabilité humaine, veut des représentans jeunes, frais, pas découragés, que la grandeur des conjonctures anime au lieu de stupéfier, ayant des passions, pas des mauvaises mais des généreuses, intelligens, munis de la conscience du passé, ne voulant ni le calomnier, ni le continuer, doués du tact des choses possibles, ouvriers énergiques

et sensés de la raison générale. Les occupations ne nous manquent donc pas. Que chacun dans ce vaste travail reconnaisse sa place et sa vocation, et qu'il y persévère après s'y être engagé. Délibérez long-temps; mais, le choix fait, il ne faut plus se dédire. Laissons de côté les choses molles, indécises et puériles : ne nous proposons chacun dans l'ordre de nos idées qu'un but précis, que nous apercevions clairement devant nous, dût-il être au loin placé. C'est ainsi que nous ajoutant les uns aux autres nous formerons un immense concert qui engendrera tôt ou tard une universelle harmonie.

Un philosophe s'est complu à représenter le corps social comme un animal énorme qui ne reçoit la vie que du mécanisme de l'art. La nature a créé le monde, l'art forme et constitue l'État. Dans l'État, celui qui a le

pouvoir suprême fait la fonction de l'ame; les magistrats et les autorités constituées en sont les membres; les peines et les récompenses, excitations et moyens de la société, représentent les nerfs; les richesses et les propriétés de chacun sont comme la substance du corps social; le salut du peuple en est le but; les conseillers qui suggèrent à l'État les avis nécessaires en sont comme la mémoire; les lois sont la raison; la concorde, la santé; la sédition, la maladie; la guerre civile, la mort; enfin, les conventions qui lient les unes aux autres toutes les parties de ce corps politique, *pacta quibus partes corporis hujus politici conglutinantur*, sont comme cette parole divine échappée de la bouche de Dieu, quand il créa le monde: *Fiat, sive faciamus hominem*¹.

(1) Magnus ille Leviathan, quæ civitas appellatur,

L'harmonie sociale ne saurait resulter que de la santé individuelle et du concours volontaire de tous ses membres. Poètes, philosophes, politiques, savans, artistes, vous travaillez tous à la même œuvre, et vous ne trouverez la vraie gloire que dans l'exercice de votre rôle véritable. Du jour

« opificium artis est, et homo artificialis, quanquam
« homine naturali (propter cujus protectionem et sa-
« lutem excogitatus est) et mole et robore multo ma-
« jor. In quo is qui summam habet potestatem pro anima
« est, corpus totum vivificante et movente. Magistratus
« et præfecti artificiales artus. Præmia et pænæ summæ
« potestati appensæ et a quibus membra ad suum cu-
« jusque opus perficiendum incitantur, nervi sunt,
« qui idem faciunt in corpore naturali. Divitiæ singu-
« larium hominum sunt pro robore. Salus populi, pro ne-
« gatio. Consilarii per quos ea, quæ cognitu necessaria
« illi sunt, suggeruntur, pro memoria sunt. Æquitas
« legesque pro artificiali ratione. Concordia sanitas est.
« Seditio, morbus; bellum civile, mors. Postremò pac-
« ta quibus partes corporis hujus politici conglutinan-
« tur, imitantur divinum illud verbum fiat, sive fa-
« ciamus hominem, a Deo prolatum in principio cum
« crearet mundum. » *Thomæ Hobbesii Leviathan, pars*
prima de homine.

où la société verra ses enfans se jouer dans son sein avec harmonie et liberté, et marcher au même but avec une indépendance solidaire, elle tressaillera comme une heureuse mère; elle sentira le moment venu de sa rénovation; elle aussi pourra dire : *Fiat, faciamus hominem.*

Fiat! oui, dans la maturité des temps que la vérité paraisse, et que son règne commence! Que les choses humaines soient soumises à la règle de ce qui est vrai! et que les idées se soumettent le monde!

Faciamus hominem! Oui, dans la maturité des temps constituons l'homme nouveau; créons l'homme social de l'ère moderne; imprimons une face ultérieure à la nature des choses, et que l'humanité trouve

dans une unité nouvelle l'emploi et la satisfaction de toutes ses puissances.

Unité, image de Dieu, voile transparent de l'éternité, toi qui veux aujourd'hui revêtir une robe nouvelle, si tu ne peux dès à présent devenir la reine du monde, fais au moins passer dans les esprits et les cœurs le désir de ta possession et la passion de ta conquête; embrase de tes ardeurs nos âmes pour les épurer et les changer; et que l'amour que nous aurons pour toi nous devienne un gage de ta venue sur la terre!

Paris, 9 juin 1833.

DE L'INFLUENCE

DE

LA PHILOSOPHIE DU XVIII^e SIÈCLE

SUR LA LÉGISLATION

ET LA SOCIABILITÉ DU XIX^e.



PREMIÈRE PARTIE.

monieuse fin ; tout naît, tout commence, tout demeure inachevé : architecture, poésie, religion, philosophie, législation, érudition et littérature. Philibert Delorme inaugure par un pavillon les Tuileries ; l'arquebuse d'un catholique fait tomber Jean Goujon de l'échafaud où il sculptait sur les murailles du Louvre ; Marot par sa plaisanterie cadencée assouplit les formes d'une poésie à venir ; Calvin porte dans la religion une réforme austère, inflexible, incomplète comme son propre caractère ; Pierre de la Ramée, dit *Ramus*, qui professa au collège de France, lègue l'opprobre de sa mort à l'antique Sorbonne et son exemple à Descartes ; Cujas, Dumoulin et L'Hospital laissent de précieux fragmens de jurisprudence et de législation ; Juste Scaliger ouvre les voies de l'érudition et de la chronologie ; Montaigne arrache à l'enveloppe des langues grecque et latine cette prose française destinée à servir d'interprète aux pensées les plus claires, les plus générales et les plus humaines.

La liberté, je veux dire l'activité de l'esprit de l'homme se montrait ainsi partout : de plus elle fit reconnaître expressément son droit dans ce

qui lui était alors le plus sensible, les affaires de la religion. L'édit de Nantes, rendu par Henri IV, confirma les privilèges et les franchises que les réformés avaient arrachés par les armes à l'autorité royale et à la foi catholique : ce célèbre édit de pacification d'avril 1598 ainsi que les articles secrets qui l'accompagnent garantissaient aux religionnaires le libre exercice de leur culte, l'égalité civile, l'habileté aux charges et aux emplois de l'état.

Le traité de Westphalie fut pour le protestantisme de l'Allemagne ce que l'édit de Nantes pour le calvinisme français. Il assurait aux protestans et à ceux de la confession d'Augsbourg l'égalité civile et politique. Vous lisez dans le traité d'Osnabruck (art. 5, § 18) que dans les assemblées ordinaires ainsi que dans les diètes générales le nombre des députés de l'une et de l'autre religion sera le même. Vous y trouvez encore que le tribunal de la chambre impériale sera composé d'un juge catholique, de quatre présidens nommés par l'empereur, et dont deux professeront la confession d'Augsbourg ; de vingt-six assesseurs catholiques, et de vingt-quatre

protestans. Les juges du conseil aulique devaient être pris en nombre égal dans les deux religions. C'était ainsi que le dix-septième siècle recueillait les fruits des épreuves et des luttes du seizième : héritage légitime et mérité, moisson fertilisée par les sueurs et le sang de la nation allemande.

Cependant en France, après la mort de Henri IV, deux prêtres achevèrent la destruction de la puissance aristocratique, et pour élever la royauté au-dessus de toutes les têtes ils en firent tomber plusieurs. Armand de Richelieu fut impitoyable : la cruelle audace de son génie fut remplacée aux affaires par les ruses heureuses de Mazarin, dont je veux laisser parler l'adversaire : « On voyait sur les degrés du trône, d'où l'âpre et redoutable cardinal de Richelieu avait foudroyé plutôt que gouverné les humains, un successeur doux et benin, qui ne voulait rien, qui était au désespoir que sa qualité de cardinal ne lui permît pas de s'humilier autant qu'il l'eût souhaité devant tout le monde, et qui marchait dans Paris avec deux petits laquais derrière son carrosse ¹. » La royauté vint jouir

(1) Mémoires du cardinal de Retz.

elle-même, dans la personne de Louis XIV, des résultats conquis par les deux cardinaux, et parut sur la scène au moment convenable. Alors tout semble jeune, brillant, vif, dispos, gracieux et grand : c'est un de ces instans privilégiés de l'histoire où tout succède à un peuple comme à un homme heureux, où il cumule glorieusement les dons du génie et les faveurs de la fortune.

Le gouvernement s'établit et s'enracine; les armées se forment et se fortifient par leurs triomphes; les généraux s'instruisent et s'illustrent; la monarchie recule ses limites; la société s'adoucit et se polit; les mœurs deviennent élégantes, aimables; le génie de la nation s'éclaircit en s'élargissant; la langue se fait lumineuse, simple et grande; les arts cherchent et trouvent une majesté simple; chefs-d'œuvre, monumens, victoires, plaisirs s'élèvent et arrivent avec une admirable opportunité.

L'esprit français, après n'avoir décliné ni les expériences, ni les apprentissages, ni les aventures, tour à tour grec, latin, italien, espagnol, prend enfin son caractère et son assiette : Des-

cartes fonde la prose ; Corneille institue la forme tragique ; Molière crée d'un coup la comédie nationale admirée des autres nations ; Bossuet et Pascal achèvent la prose dans sa précision et son éloquence ; La Fontaine sauve la naïveté gauloise et la concilie avec son siècle ; enfin l'ami de Boileau, Jean Racine, livre aux Français ce que donna Virgile aux Romains, des types inconnus et éternels de poésie, d'amour, d'harmonie et de délicatesse.

Il y a entre les œuvres d'esprit du dix-septième siècle et ceux du seizième la même différence qu'entre une esquisse et un achèvement. C'est une première halte de notre génie que l'âge de Louis XIV ; il se pose, se termine et se suffit dans ce cercle radieux ; à les lire, ces poètes et ces prosateurs de Paris, de Port-Royal et de Versailles, on est tranquillement enchanté ; on s'appuie avec sécurité sur la dignité qui les soutient et sur la foi qui les anime.

C'était la religion dont l'influence s'étendait beaucoup sur les idées, encore un peu sur les mœurs. Partout souveraine, elle semblait gou-

verner la société comme la littérature ; mais dans les lettres elle ne produisit que des chefs-d'œuvre ; au contraire , dans la direction politique des hommes et des choses , elle fit des fautes dont je crois apercevoir la raison.

Le catholicisme français sous Louis XIV était dans la même situation que le catholicisme italien sous Léon X ; il vivait plus encore dans l'imagination des artistes que dans le cœur des hommes. Singulière destinée des cultes , de jeter leurs plus vives splendeurs au moment où des révolutions effroyables les approchent et les menacent ! Les pompes étaient éblouissantes , mais l'esprit chrétien lui-même devenait la proie de mauvaises ambitions , de passions peu clairvoyantes et d'une intolérance idiote.

Jamais le cardinal de Richelieu n'eût songé à ourdir une persécution sans réserve et sans composition contre le culte réformé. A défaut de la charité , son génie ne lui eût jamais permis une exécution d'une si barbare ineptie. Il combattit les huguenots ; après la prise de La Rochelle , il rendit un *édit de grace* qui retranchait aux cal-

vinistes plusieurs de leurs franchises, et les traitait en sujets rebelles et domptés; mais en même temps il travaillait à ramener secrètement les réformés par des séductions, des graces et des caresses; il voulait les amollir et non pas les persécuter; il redoutait les entêtemens de la foi et de la théologie.

Je ne veux pas m'apitoyer sur l'humanité violée, mais jamais acte ne fut plus stupidement contre-révolutionnaire que la révocation de l'édit de Nantes; on en dirait le préambule écrit avec la plume de Tartufe¹. Amsterdam, le Danemarck, l'Angleterre, la Prusse s'enrichirent de l'industrie de nos concitoyens proscrits qui portèrent chez l'étranger les procédés habiles de nos manufactures.

« A l'avènement de Frédéric-Guillaume à la
« régence, dit Frédéric dans les *Mémoires de*
« *Brandebourg*², on ne faisait dans ce pays ni
« chapeaux, ni bas, ni serges, ni aucune étoffe
« de laine; l'industrie des Français nous enrichit

(1) Voyez notes et pièces justificatives, n° I.

(2) Page 402; édit. Berlin, 1789.

« de toutes ces manufactures ; ils établirent des
« fabriques de draps , de serges , d'étamines , de
« petites étoffes , de droguets , de grisettes , de
« crépon , de bonnets et de bas tissus au métier ,
« de chapeaux de castor , de lapin et de poil de
« lièvre ; des teintures de toutes les espèces.
« Quelques-uns de ces réfugiés se firent mar-
« chands , et débitèrent en détail l'industrie des
« autres. Berlin eut des orfèvres , des bijoutiers ,
« des horlogers , des sculpteurs ; et les Français
« qui s'établirent dans le plat pays y cultivèrent
« le tabac , et firent venir des fruits et des lé-
« gumes excellens dans les contrées sablonneuses
« qui , par leur soin , devinrent des potagers ad-
« mirables. Le grand-électeur , pour encourager
« une colonie aussi utile , lui assigna une pension
« annuelle de quarante mille écus dont elle jouit
« encore. »

Une aberration sociale aussi profonde que la
révocation de l'édit de Nantes dénotait dans la
religion qui siégeait au conseil du roi une
grande infirmité. La religion manquait donc à
la fois de miséricorde et de génie ; aussi , par
un juste retour , une force ennemie la minait

sourdement. Tout était calme à la surface, mais au fond certains élémens réactifs commençaient à bouillonner.

Leibnitz prévoit en la déplorant *la révolution générale dont l'Europe est menacée*⁽¹⁾. Venant après Descartes, entre Spinoza, Locke et Bayle, il pressentit les effets des idées; mais les temps n'étaient pas venus : les représentants de la philosophie étaient rares et sans lien; le travail était obscur, partiel et détourné.

Ainsi le dix-septième siècle eut une triple face : le développement positif et calme des sciences, des lettres et des arts; l'établissement de la monarchie absolue, de ses limites et de son administration; un mouvement sourd des idées, mouvement en apparence sans application et sans avenir.

(1) Nouveaux essais sur l'entendement humain, page 430; édit. Leipsig, 1765.

du pape et du roi, de l'orthodoxie et de la puissance absolue ; précepteur d'un héritier du trône , l'instruisant à détruire un jour l'œuvre de son aïeul , d'une indépendance d'esprit sans bornes, d'un mysticisme raffiné dans l'imagination , d'une tendresse et d'une sensibilité de femme ; d'une ambition sans limites , sans repos et sans découragement ; profond dans ses ruses , inépuisable en ses détours , aimable en ses artifices, faisant de ses vertus l'instrument d'une grandeur à venir ; assidu auprès du lit du pauvre avec la pensée et la convoitise du ministère ; flatteur de tous avec dignité pour devenir leur maître avec douceur ; portant sur sa physionomie et dans ses yeux charmans les reflets séduisants d'une ame d'autant plus maîtresse de ses secrets qu'elle semblait à chaque instant les laisser échapper¹.

Sous l'apparence d'une majesté tranquille, Fénelon était intérieurement agité par les pensées les plus discordantes. Tantôt l'humilité de son christianisme semblait le porter à un entier renoncement de lui-même, et à

(1) Voyez notes et pièces justificatives, n° II.

de pieuses tristesses incompatibles avec les ambitions humaines. Alors il s'écrie : « Je suis dans
« une paix très amère , et je vous souhaite cette
« paix sans vous en souhaiter l'amertume. Il me
« serait impossible de vous dire plus en détail de
« mes nouvelles : je ne comprends pas mon état ;
« tout ce que j'en veux dire me semble faux et le
« devient dans le moment. Souvent la mort me
« consolerait , souvent je suis gai et tout m'amuse.
« De vous dire pourquoi l'un et pourquoi l'autre,
« c'est ce que je ne puis , car je n'en ai pas de
« vraies raisons. A tout prendre je trouve que je
« suis en ma place, et je ne songe point qu'il y
« ait au monde d'autres lieux que ceux où mes
« devoirs m'attachent. Si je pouvais vous voir ,
« j'en serais bien aise mais ; ne le pouvant, il me
« suffit de me trouver tout auprès de vous en es-
« prit , malgré la distance de lieux. Demeurons
« unis de cette façon pendant que la Providence
« nous tient si séparés ¹. » Puis , pour s'arracher
à ces misérables langueurs, Fénelon sortait de
lui-même ; il entrait en Dieu et dans l'amour
de Dieu. « L'amour, selon l'expérience intime ,

(1) Lettres spirituelles. Lettre 14.

« est bien plus Dieu que nous : c'est Dieu qui
« s'aime lui-même dans notre cœur. On trouve
« que c'est quelque chose qui fait toute notre vie
« et qui néanmoins est supérieur à nous. Nous
« n'en pouvons rien prendre pour nous en glo-
« rifier. Plus on aime Dieu, plus on sent que
« c'est Dieu qui est tout ensemble l'amour et le
« bien-aimé ¹. » Et Fénelon n'engageait pas seu-
lement son ame dans les élans d'une dévotion qui
débordait ; il y mettait son esprit et son imagi-
nation. Il raffinait l'amour divin , il subtilisait sa
tendresse pour Dieu. Versé dans les secrets et les
délicatesses de la gnose mystique , il appuyait ses
doctrines chéries par une érudition dont il con-
traignit Bossuet à se munir. Enfin, pour achever
le caractère de cette piété singulière, il était
entêté d'une femme extraordinairement, de ses
opinions, de ses pratiques, et tout en protestant
que s'il la croyait hérétique il la brûlerait de ses
propres mains, il la suivait dans ses ardentes di-
vagations avec une inconcevable fidélité.

Le même homme était la proie toujours vive

(1) Lettres spirituelles. Lettre 67.

et toujours saignante d'une ambition persévérante. Fénélon espéra jusqu'au dernier moment de sa vie qu'il gouvernerait un jour la monarchie, et il attendit constamment le pouvoir des bonnes grâces de la providence. Son ambition était haute : elle n'avait rien de commun avec les désirs de ces hommes qui ne recherchent guère de la puissance que les insignes, les commodités et les pompes, qui se font les serviteurs de la force quelle qu'elle soit, lui sacrifient les opinions à la fortune desquelles ils parurent un instant attachés, l'adorent, achèvent de l'aveugler, oubliant, au milieu des vulgaires jouissances d'une élévation éphémère, les nobles satisfactions que la grandeur humaine a le droit de trouver dans l'exercice de ses qualités et de sa vertu.

Si Fénélon songeait au pouvoir dans son exil, c'était pour appliquer les vues de son génie. Il a été le premier homme en France qui se soit annoncé par des théories politiques, et qui se soit porté compétiteur de la puissance au titre de la pensée. Dans la poursuite de la vérité cet homme si doux est inflexible ; ce gentilhomme si bien né écrit rudement à Louis XIV ; mêlant

dans sa conduite la politesse et l'audace , l'insurrection et la docilité.

Tel est le mélange qui caractérise *Télémaque* , production qu'aujourd'hui nous avons peine à vraiment apprécier , tant les habitudes de la première éducation et de l'enfance ont effacé pour nous le caractère de ce livre , que tous les peuples ont adopté pour apprendre notre langue , et qui n'est plus aujourd'hui que l'auxiliaire de la grammaire française. Mais reportons-nous au temps où il parut. Voilà un prélat qui, pour élever un des plus proches héritiers du roi très chrétien , compose un poème païen : la sagesse ne s'y appelle pas Jésus-Christ , mais Minerve ; la vertu n'y dépend plus de la religion , mais de la philosophie ; et l'antiquité reparaît avec tous ses charmes , toutes ses graces et ses beautés. Qu'eût dit saint Augustin de ce centon d'Homère et de Virgile ? Et vous , Jérôme , qui vous reprochiez si amèrement la lecture de Cicéron , de quelle douleur n'eussiez-vous pas été percé à la vue d'un prêtre de Jésus-Christ cherchant la poésie ailleurs que dans les prophètes , et la politique ailleurs que dans Moïse ? Mais c'est peu : le

poème de l'archevêque contient encore d'autres scandales : vous n'y avez aperçu d'abord qu'une riche effusion de l'imagination ; mais bientôt vous y découvrez la satire la plus cruelle et la mieux méditée ; la Grèce et ses héros, l'Olympe et ses dieux, l'antiquité et ses sages ne sont évoqués que pour accabler Louis XIV et sa cour ; cette épopée est une vaste personnalité ; les allusions sont flagrantes, les portraits irrécusables ; rien n'est épargné, tout se trouve atteint d'une réprobation éloquemment détournée : la guerre, le despotisme, l'esclavage du commerce ¹, l'intolérance s'exerçant au nom du ciel, la frivolité et la licence des mœurs, le faste du luxe et de l'orgueil, l'égoïsme qui se fait dieu, tout est condamné impitoyablement. Qui donc pousse ce prêtre à ces extrémités ? l'esprit de son siècle, qui ne se trouve pas suffisamment représenté par

(1) « Surtout n'entreprenez jamais de gêner le commerce
« pour le tourner selon vos vues. Il faut que le prince ne
« s'en mêle pas de peur de le gêner, et qu'il en laisse tout le
« profit à ses sujets qui en ont la peine : autrement il les
« découragera ; il en tirera assez d'avantages par les grandes
« richesses qui entreront dans ses états. Le commerce est
« comme certaines sources : si vous voulez détourner leur
« cours, vous les faites tarir. » *Télémaque*, livre III.

Bossuet et par l'état officiel de la monarchie, et qui, au moment même où il semble vouloir se reposer long-temps, suscite et se donne un ardent promoteur dans les rangs mêmes de l'immobile église. Fénelon s'est prêté avec dévouement à servir d'intermédiaire entre la religion et la philosophie; il a payé de son bonheur cette hardie position. Il s'est partagé douloureusement entre le mysticisme, l'ambition et la philosophie; mais la philosophie a eu la plus noble part; elle a eu ses meilleures pensées et ses plus populaires écrits; aussi c'est elle surtout qui doit s'emparer de son nom pour le rendre immortel; gloire de bon aloi, gloire solide et vivace qui jette un voile épais sur les pieux entêtemens de l'ami de madame Guyon, et qui cicatrise les larges blessures faites par les ressentimens de Louis XIV et la mort du duc de Bourgogne.

CHAPITRE III.

**PETITE ÉCOLE INTERMÉDIAIRE. — PERRAULT. — LANOTTE. —
DOUBLE CARACTÈRE DE FONTENELLE.**

Avant d'entrer sans retour dans le dix-huitième siècle, il faut remarquer une petite école qui fit une certaine figure entre l'âge de Louis XIV et celui de Voltaire ; mais nous mesurerons à son importance l'attention que nous lui prêterons.

Chaque siècle a ses devoirs et sa vocation. Le temps de Bossuet et de Racine était consacré à l'empire de la religion , à l'établissement de la langue , à la foi catholique , au culte des anciens,

à un travail contenu et régulier, où l'esprit en s'exerçant s'humiliait volontairement devant la double autorité du christianisme et de l'antiquité. Or, pendant que cette œuvre s'accomplissait, trois esprits qui ne manquaient pas de valeur entreprirent de la contrarier. Il ne serait pas équitable de juger Charles Perrault sur son portrait d'Iris et sur son poème du siècle de Louis XIV, il avait de la solidité dans l'esprit ; il a rendu de véritables services : il contribua à la formation de l'Académie des Inscriptions et à celle des Beaux-Arts ; il sut diriger utilement les faveurs et la puissance de Colbert, dont toutefois il ne conserva pas les gracieuses dispositions jusqu'au bout. Dans son *Parallèle des anciens et des modernes*, auquel il donna la forme d'un dialogue, on aperçoit un sentiment vague et qui n'est pas sans justesse de l'originalité de la pensée moderne, de ce que l'esprit humain a de progressif et de perfectible ; mais ces vérités eurent le malheur d'être maladroitement indiquées, sans maturité comme sans convenance. Charles Perrault, qui vantait les modernes, suscita contre lui les plus illustres de ses contemporains ; il fut accablé par l'autorité de Boileau et de Racine. Huet écrivit pour

le confondre; il n'y eût pas jusqu'à Lafontaine qui composa une épître dans le dessein exprès de venger les anciens.

Lamotte mérite de nous un souvenir, non pour avoir fait les meilleurs opéras depuis Quinault, mais pour avoir écrit les *Réflexions critiques* en réponse à madame Dacier. Ces réflexions sont ingénieuses, et combattent poliment l'apreté classique de cette femme savante avec laquelle Lamotte se réconcilia par l'entremise de M. de Valincour. En dépit du grand succès qu'obtinent ses fables, Lamotte, au détriment des vers et des siens propres, préconisa la prose; il en fit la langue par excellence; je ne sais quel instinct lui fit combattre les trois unités que défendit Voltaire; enfin il était hérétique aux yeux des classiques; mais par une compensation singulière, il mourut dévotement dans la plus pieuse orthodoxie catholique, pendant que l'auteur du *Temple du goût* se montrait superstitieusement enchaîné aux traditions littéraires et novateur infatigable dans le fond des choses.

Vivre cent ans laisse à un homme le temps

de se corriger et de se perfectionner¹. Il eût été cruel pour Fontenelle de mourir après avoir fait *Aspar* et ses idylles; heureusement il eut un siècle à sa disposition pour affermir sa raison, l'alimenter, et tracer cette Histoire de l'Académie des sciences où les éloges des grands hommes vous livrent les plus claires notions sur la nature des choses illustrées par le génie. Notre langue n'a pas de chef-d'œuvre plus instructif. Fontenelle est marqué d'un double caractère : faiseur de méchans vers, prosateur excellent, puéril et paradoxal, solide et lumineux; mais les bons côtés de cette nature ont prévalu et recommanderont toujours la mémoire du neveu de Corneille.

Fontenelle partageait les opinions littéraires de Lamotte, dont il était l'intime ami. Ces deux hommes, ainsi que Charles Perrault, pressentirent vaguement un avenir de rénovation; mais leur position fut indécise; ils soulevèrent imprudemment des questions mal posées; leur polémique fut parfois ingénieuse, mais dénuée de

(1) Fontenelle naquit le 11 février 1657 et mourut le 9 janvier 1757.

cet éclat et de cette vigueur qui arrachent la victoire ; ils manœuvrèrent sans habileté, ils irritèrent Boileau, Racine, Voltaire, c'est-à-dire les hommes dans lesquels la nation avait mis sa foi littéraire. Dans toutes les entreprises il importe de venir à propos ; il faut dater son avènement et ses travaux d'une grande époque, appartenir vraiment à son siècle, et non pas se glisser entre un siècle qui tombe et un autre qui naît. Dans ces situations mixtes l'homme est peu de chose ; il ne croit pas en lui et dans l'opportunité de sa venue ; il ne sait pas être vieux avec les générations qui passent, jeune avec celles qui pointent ; aussi ses pensées sont indécises et partagées, ses efforts débiles ; pas d'audace et de fierté ; il se défend plus qu'il n'attaque ; il est réduit à se justifier au lieu de condamner et de confondre, et sa voix est étouffée par les clameurs d'une foule qu'il n'a pas entraînée.

CHÂPITRE IV.



**PREMIERS DÉVELOPPEMENTS DE L'ESPRIT PHILOSOPHIQUE: —
L'ABBÉ DE SAINT-PIERRE. — MASSILLON: — PUISSANCE GRA-
DUE DES IDÉES.**

Quand Louis XIV eut fermé les yeux, on fut enchaîné à la cour et à la ville. On n'avait plus sur les épaules ce joug bigot d'une hypocrisie obligatoire; on respirait, on se précipita en même temps dans les plaisirs et dans la liberté de penser. Le premier écrivain qui occupa l'attention publique en proposant des réformes fut un gentilhomme de Normandie, âme honnête, aimant l'humanité et ne s'épargnant pas une extravagance de peur de manquer une vérité : c'est l'abbé de

Saint-Pierre. Au milieu de ses rêveries il a fait deux choses utiles ; il provoqua la réforme de la taille arbitraire , et créa le mot *bienfaisance*. A l'apparition de cette expression nouvelle , les académies, les grammairiens et les pédans se soulevèrent ; mais le public et Voltaire sanctionnèrent l'innovation. L'imagination de l'abbé enfanta la paix universelle et la *polysynodie*, connus surtout par les extraits qu'en fit Rousseau dans le désir d'être agréable à la famille de l'auteur. Saint-Pierre avait conçu une nouvelle amphyctionie qui devait assurer la paix perpétuelle dont il rattachait le projet, pour le rendre plus populaire, à la politique de Henri IV. Il avait remarqué avec raison que depuis la paix de Westphalie l'Europe tendait à se gouverner d'après certaines maximes de droit public plus humaines que la diplomatie antérieure, et il voulait trouver les règles d'un arbitrage européen qui établît entre tous les peuples une liaison sociale complète. Cette idée sera-t-elle toujours une magnifique chimère ? En écrivant la polysynodie l'abbé accomplissait une réaction violente contre le siècle de Louis XIV. Dans les premiers temps de son administration le régent, à l'instigation du duc de Saint-Simon , avait voulu

rendre quelque chose de son ancienne splendeur à la noblesse que le despotisme du dernier règne avait réduite à un servage humiliant. Il institua dans ce dessein plusieurs conseils où il appela les grands seigneurs qui avaient embrassé ses intérêts contre la duchesse du Maine. Mais ces conseils, entravant la marche des affaires et ne faisant rien de bon et d'utile, tombèrent dans un discrédit complet après trois années d'existence. Voilà qu'au moment où le régent se préparait à les supprimer l'abbé de Saint-Pierre arrive avec sa *polysynodie* pour louer ces conseils, et déclamer contre le despotisme de Louis XIV dont il traçait un portrait outrageusement sévère. Tant de maladresse excita une réprobation universelle; l'opinion, choquée par une publication sans à-propos, ne soutint pas l'écrivain; l'Académie française, sur la proposition du cardinal de Polignac, bannit de son sein le pauvre abbé, qui passa le reste de sa vie dans une retraite profonde, où du moins la considération publique s'attacha toujours à son caractère.

Dans la *polysynodie* l'abbé de Saint-Pierre établissait que, lorsqu'un monarque gouverne seul,

l'état est un visirat ; que s'il gouverne avec des ministres agissant sous lui , l'état est un demi-visirat ; mais que s'il a des conseils, l'état est véritablement monarchique. Il voulait qu'un roi eût des conseils pour les finances, l'intérieur, les affaires extérieures, la guerre, la marine, la justice, le commerce et la religion. Il demandait encore un conseil supérieur pour administrer les grandes affaires, et au besoin pour remplacer le prince. L'apparition d'un pareil livre indique suffisamment la réaction qui éclatait contre le régime du dernier siècle. Mais la société n'entrevoyait alors aucun changement praticable. Rousseau, dans son jugement sur la *polysynodie*, se montre effrayé des innovations révolutionnaires d'un semblable projet¹, tant les idées paraissaient alors sans application possible même aux esprits les plus ardens !

Louis XV était enfant : il s'agissait d'instruire sa jeunesse, et je rencontre encore un prêtre qui à l'exemple de Fénelon passe du côté de son siècle, abandonnant l'immobilité de l'église. Quatre

(1) Voyez notes et pièces justificatives, n° III.

ans après la mort de Louis XIV, une voix se faisait entendre devant le roi et la cour de France qui condamnait le souverain conquérant et despote : « Quel fléau pour la terre ! quel présent
« faites-vous aux hommes dans votre colère, ô
« mon Dieu, en leur donnant un tel maître ! »
Le règne qui venait de s'écouler était ainsi qualifié : « Et tout cet amas de gloire ne sera plus
« à la fin qu'un monceau de boue qui ne laissera
« après elle que l'infection et l'opprobre. » Voilà l'oraison funèbre de Louis XIV. D'un autre côté l'autorité royale est abaissée devant la souveraineté
« de la loi : « Ce n'est pas le souverain, c'est la loi,
« sire, qui doit régner sur les peuples ; vous n'en
« êtes que le ministre et le premier dépositaire. »
Où sommes-nous ? en Angleterre ou en France ? à Wetsminster ou à Versailles ? Et de quoi se mêle ici cet oratorien, appelé à l'honneur de prêcher devant le roi ? Pourquoi sort-il des prédications ordinaires de l'église ? pourquoi ne répète-t-il pas comme les autres prêtres l'enseignement théologique du dogme et des pratiques pieuses ? pourquoi donc veut-il innover, et se dresse-t-il de ses propres mains une tribune politique ? pourquoi ces invectives contre les mœurs des grands et de la

noblesse? ces insolentes attaques contre l'autorité royale devant l'enfance d'un roi? pourquoi? pour soulever le fracas des applaudissemens, pour rejoindre la popularité maintenant attachée à je ne sais quelles idées nouvelles qui fermentent, pour trouver une matière neuve à l'éloquence, pour recevoir en récompense d'une éclatante désertion la prime de la célébrité.

« Sui plausu gaudere theatri. »

Le temps n'est plus où la prédication des dogmes catholiques par la voix de Bourdaloue et de Bossuet exerçait une autorité d'autant plus orgueilleuse qu'elle était certaine de son succès. Massillon ne saurait plus être théologien ; il se fait moraliste, philosophe ; il entre dans son siècle, il s'y plaît, l'éloquent transfuge ; il oublie le scandale de la croix et de la crèche de Bethléem, ou plutôt volontairement il le laisse dans l'ombre.

Ce n'était pas sa faute : le génie ne s'appartient pas, il n'est pas libre de se dévouer à quelque chose d'usé, et de ne pas servir les nouveautés qui d'époque en époque restaurent l'humanité.

comme un vaisseau qu'il faut radoubler. Après la mort de Louis XIV les idées philosophiques se montrèrent partout ; on peut leur appliquer ce que disait Tertullien des chrétiens : elles remplissaient la société ; les esprits travaillaient , les cœurs se gonflaient d'espérance et d'audace , un avenir immense se déroulait aux yeux : l'arène était ouverte.

CHAPITRE V.

INFLUENCE DE L'ANGLETERRE.

On disait à Rome dans le parti pompéien que la fortune de César avait été fort humiliée dans une île lointaine et jusqu'alors à peu près inconnue. Lucain, au second chant de sa Pharsale, nous montre Pompée raillant son rival de cette expédition équivoque : « Et de quoi se glorifierait-il ? est-ce d'avoir fui sur les bords du Rhin ? est-ce d'avoir fui devant les Bretons qu'il était allé chercher, et d'avoir pris pour l'Océan je ne sais quel marais bourbeux ? »

. Rheni gelidis quod fugit ab undis,

peare aux Français, dût-il s'en repentir plus tard. Après Descartes, Arnauld et Pascal, les idées de Locke et de Bacon¹ passeront le détroit; tout est méthodique dans ce développement, dans ce contact des deux peuples.

Montesquieu comprend, expose l'esprit de la constitution anglaise; et quand il meurt, l'Angleterre écrit son éloge dans un de ses journaux avec la plume de Chesterfield². Voltaire donne pour aliment à son génie les écrits de Locke, de Pope et de Newton, le déisme de Bolingbroke, de Collins, de Woolston, de Toland, de Tindal et de Chubb. Diderot traduit Shaftesbury et s'enthousiasme de Richardson. Désormais l'Angleterre est interrogée par la France comme plus tard l'Allemagne.

Mais ces emprunts ne se tourneront pas en obstacle de la grandeur de la France; si Montesquieu s'instruit à l'école de l'Angleterre, il écrit *l'Esprit des Lois*, que la patrie de Blakstone

(1) Voyez sur Locke et Bacon *la Philosophie du Droit* et *l'Introduction à l'histoire du Droit*.

(2) Numéro de *l'Evening-Post*, cité par d'Alembert.

eût alors été incapable de produire ; car seulement avec Bentham a pénétré chez les légistes anglais l'esprit philosophique. Voltaire enflamme la froide incrédulité de ses amis d'Angleterre , et prêche le déisme avec une contagieuse ardeur. Il le répand en Europe. Rousseau s'inspira de Locke pour écrire l'*Emile* et le *Contrat social* ; mais, grands dieux ! à qui la puissance populaire ? au professeur d'Oxford , ou bien à l'exilé de Genève ? Locke conjecture , Rousseau affirme ; le premier est froidement didactique ; le second échauffe les esprits , les entraîne , orateur , presque prophète. C'est qu'il était de la destinée de la France de prendre au sein de la civilisation anglaise quelques idées, et de les jeter au monde après les avoir ornées et agrandies , après les avoir enrichies de sa propre substance, transformées avec sa propre énergie.

Imposant spectacle qu'offrent les deux nations , l'anglaise et la française depuis 1688 jusqu'à 1789 ! Siècle occupé dignement ! L'Angleterre se repose de Cromwell et d'une funeste restauration ; elle assure ses droits ; Chatam la console de Walpole ; elle polit et exhausse encore son génie ; West-

minster garnit ses bancs d'orateurs et d'hommes d'état, et la Grande-Bretagne instruit l'Europe. Cependant la France, que semblait avoir épuisée l'épanchement de sa verve, recommence un travail nouveau ; elle trouvera le moyen de varier sa gloire en l'augmentant ; elle n'a pas d'institutions, mais elle remue mille idées ; elle les comprend avec une facilité qui tient du prodige, elle les propage avec une célérité qui prévient tous les obstacles, elle les exprime avec un charme contre lequel il n'y a pas de défense ; elle arrive ardente et instruite, pleine de passions et de pensées à la fin du siècle qu'elle termine par une révolution. Mais il est temps de considérer cette élaboration philosophique, et d'en graver le caractère dans l'esprit de nos contemporains.

CHAPITRE VI.

**LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE SE DESSINE ET SE MANIFESTE SOUS
QUATRE FACES ET PAR QUATRE REPRÉSENTANS.**

Renouveler l'histoire, propager le déisme, le bon sens et la tolérance, résumer les connaissances humaines, revendiquer les droits de l'homme tant individuel que social, restaurer le sentiment religieux, et fonder la société sur la souveraineté démocratique, voilà les résultats élémentaires du dix-huitième siècle; et quatre hommes, Montesquieu, Voltaire, Diderot, Rousseau, accomplirent cette œuvre; hommes grands entre tous, nous que le temps n'effacera pas, QUATÉRNAIRE sacré de la philosophie.



CHAPITRE VII

**RESTAURATION PHILOSOPHIQUE DE L'HISTOIRE SOCIALE. —
BOUSSQUET.**

Pourquoi donc le genre humain, à mesure qu'il s'éloigne davantage de ses commencemens et de sa première jeunesse, ne se borne-t-il pas seulement à écrire l'histoire la plus récente ? pourquoi l'homme recommence-t-il des histoires déjà composées et déjà connues ? pourquoi veut-il à la fois remonter à l'antiquité des choses et embrasser leur universalité ? Cependant il semblerait qu'en ce qui touche la Grèce Hérodote et Thucydide nous devraient être de suffisans conteurs,

et qu'à tout prendre Tite-Live et Salluste épuisent pour nous la connaissance de la république romaine. Toutefois, après avoir lu ces hommes, nous nous agitions encore au sujet de leurs propres ouvrages, et tout émus des récits qu'ils nous ont faits, nous les refaisons nous-mêmes, nous prétendons ajouter à leurs peintures quelque chose de plus, d'ultérieur, et qui soit à nous. En outre, les catastrophes et les événemens passés sont ramenés par l'esprit de l'homme au temps même où il vit : il les compare ; il rapproche le passé du présent, et fait de toute l'histoire humaine une sphère immense dont avec son siècle il se constitue le centre.

Cependant le passé paraît acquis au genre humain irrévocablement ; on le dirait un patrimoine qui ne peut ni diminuer ni s'accroître ; néanmoins l'homme en dispose presque comme du présent : il y touche, il le modifie, il le change ; oui, il change le passé qui semblait hors de sa puissance. C'est que l'histoire vit surtout par la pensée de l'homme. Ce qui est accompli ne varie pas en soi-même ; mais l'appréciation dont l'homme le marque est mobile puisqu'elle est

perfectible, et comme le jugement humain est le souffle puissant qui anime le passé, il faut tomber d'accord que le passé se renouvelle comme ce qui vit dans le présent.

Chaque siècle touche à l'histoire pour la refaire et la restaurer; même c'est un de ses premiers soins. Les générations nouvelles désirent entrer dans une intelligence du passé qu'elles ne trouvent pas chez les écrivains d'un autre siècle, et elles sont obligées de se la donner elles-mêmes. Montesquieu⁽¹⁾ en dota ses contemporains.

Lorsque dans l'année 1721 les Parisiens trouvèrent chez les libraires les *Lettres persanes*, ils durent tomber dans une grande surprise qu'ac-

(1) Je crois pouvoir renvoyer le lecteur au chapitre xiv de l'*Introduction générale à l'histoire du Droit* pour ce qui touche particulièrement l'intelligence historique du génie historique de Montesquieu. On verra au même endroit la comparaison de l'auteur de l'*Esprit des Lois* avec Vico, ainsi que le jugement et une lettre curieuse d'Helvétius. En relisant l'appréciation qu'il y a quatre ans je traçais de Montesquieu, j'ai trouvé plusieurs choses à ajouter, mais rien d'essentiel à rétracter.

l'humanité ; on y trouvait ces mots : « On a beau
« faire, la vérité s'échappe et perce toujours les
« ténèbres qui l'entourent. Il viendra un jour
« où l'Eternel ne verra sur la terre que de vrais
« croyans. Le temps qui consume tout détruira
« les erreurs mêmes. Tous les hommes seront
« étonnés de se voir sous le même étendard ; tout,
« jusqu'à la loi, sera consommé. Les divins exem-
« plaires seront enlevés de la terre, et portés dans
« les célestes archives¹. »

Montesquieu apportait à la France une nouvelle manière de penser et d'écrire ; l'ellipse non-seulement de mots mais d'idées lui fut familière. Dans ses *Considérations sur les Romains* il pose les points principaux d'une déduction hardie, sans remplir les intervalles ; tant pis pour qui ne comprend pas. La *Décadence* comme les *Lettres persanes* nous montrent l'auteur curieux de réveiller le goût blasé du public par des procédés nouveaux dans l'artifice et l'industrie du langage, et par une opposition au cours ordinaire des opinions et des choses ; opposition qui, pour

(1) Lettre xxxv. Usbek à Gemchid, son cousin, dervis du brillant monastère de Tauris.

n'être pas parlementaire, n'en était pas moins spirituelle. Le public se jeta avidement sur les alimens assaisonnés qui lui offrait notre auteur ; le débit fut grand d'une telle denrée.

Quand, avec un style ménagé pour ne pas ennuyer son lecteur, Montesquieu eut marqué certains hommes et certaines choses de Rome par des stigmates éternels, il sortit de Rome pour entrer dans l'humanité même. *L'Esprit des lois* est l'histoire livrée à un artiste qui a la puissance d'en disposer à son gré. La chronologie a disparu, ainsi que la séparation des histoires particulières. Tout se confond et se mêle pour retrouver un ordre inventé ; on dirait une vaste et délicieuse contrée dont les accidens heureux sont inépuisables ; dès les premiers pas vous êtes surpris et captivé ; un indéfinissable attrait vous attire et vous pousse. Vous marchez devant vous ; cependant les sentiers se croisent ; leur multiplicité charmante vous embarrasse quelquefois, mais jamais vous n'êtes déçu par le chemin que vous avez pris ; il vous conduit toujours à un point de vue pittoresque qui vous découvre quelque chose. Dès qu'on a séjourné quelque

temps dans cet Eden, où l'on rencontre plus de variété que d'unité, on ne sait plus s'en arracher ; on veut toujours y vivre pour jouir continuellement de cette douce lumière dont un ciel si pur récrée les yeux, et qui, se réfléchissant dans l'imagination, l'échauffe et la fait tressaillir d'allégresse.

On a dit que le livre de Montesquieu était de l'esprit sur les lois ; je relève et j'accepte le mot ; mais il y avait long-temps qu'on n'en avait fait, de l'esprit sur les lois, et il devenait urgent de s'en procurer. Il y avait bien quelques jurisconsultes tels que Laurrière, Cochin et d'Aguesseau ; les commentateurs ne manquaient pas ; les robins et les avocats foisonnaient ; mais où était l'intelligence qui pût porter la lumière dans la jurisprudence moderne ? Montesquieu fut cet homme qui donna le scandale de chercher l'esprit des choses.

A l'apparition du chef-d'œuvre, la vieille Sorbonne, le parti ecclésiastique et le *servum pecus* des routiniers clabaudèrent ; Montesquieu, après avoir écouté leurs clameurs, résolut de les confondre toutes d'un seul coup ; il écrivit la *Dé-*

fense de l'Esprit des lois, apologie qui ne pâlit pas même auprès du monument qu'elle défend. La polémique de Montesquieu a quelque chose de la majesté de son caractère et de son style ; elle est dédaigneuse avec gravité ; elle ne laisse échapper que par intervalles son indignation d'autant plus formidable qu'elle est plus contenue. Quand sur tous les points il a battu en détail ses stupides adversaires, il couronne sa réfutation par cette raillerie triomphante : « Rien n'étouffe plus la
« doctrine que de mettre à toutes les choses une
« robe de docteur ; les gens qui veulent toujours
« enseigner empêchent beaucoup d'apprendre ;
« il n'y a point de génie qu'on ne rétrécisse lors-
« qu'on l'enveloppera d'un million de scrupules
« vains. Avez-vous les meilleures intentions du
« monde ? on vous forcera vous-même d'en dou-
« ter. Vous ne pouvez plus être occupé à bien
« dire quand vous êtes effrayé par la crainte de
« dire mal, et qu'au lieu de suivre votre pensée
« vous ne vous occupez que des termes qui peu-
« vent échapper à la subtilité des critiques. On
« vient nous mettre un béguin sur la tête pour
« nous dire à chaque mot : Prenez garde de
« tomber ; vous voulez parler comme nous, je

«veux que vous parliez comme moi. Va-t-on
«prendre l'essor? ils vous arrêtent par la manche.
«A-t-on de la force et de la vie? on vous l'ôte à
«coups d'épingles. Vous élevez-vous un peu?
«voilà des gens qui prennent leur pied ou leur
«toise, lèvent la tête, et vous crient de des-
«cendre pour vous mesurer. Courez-vous dans
«votre carrière? ils voudront que vous regardiez
«toutes les pierres que les fourmis ont mises sur
«votre chemin; il n'y a ni science ni littérature
«qui puisse résister à ce pédantisme¹». On n'a
jamais accablé avec plus de bonheur la malveil-
lance de la bêtise et de la routine.

L'auteur de l'*Esprit des Lois* avait épuisé toutes ses insurrections dans les *Lettres persanes*; désormais il n'eut plus d'autre souci que d'observer les choses, de les peindre et d'enseigner les hommes; non qu'il ait renoncé à cette ironie qui est un des caractères de son génie; mais il la rehaussa par une dignité naturelle et simple: il est vaste, serein et lumineux; il éclaire les esprits sans les enflammer; il laisse tomber tranquillement de sa

(1) *Défense de l'Esprit des Lois*, dernières pages.

plume ses vues, ses portraits, ses épisodes, ses développemens ; quand il a fini son œuvre, il se détache aisément de la terre. La mort ne le surprit ni chagrin, ni effrayé ; il s'était élevé graduellement vers une autre vie par la contemplation de l'histoire et des choses, et malgré les persécutions d'un indigne jésuite, il rendit paisiblement à Dieu une des plus grandes âmes qui aient traversé la terre.

Montesquieu eut excellemment la conscience de la raison humaine : il voulut tout expliquer par elle, et tout tirer de la nature de l'homme et des choses.

Il chercha les lois particulières des institutions particulières ; il scruta les causes et les raisons qui soutiennent certaines formes de gouvernement ; à chaque chose il rattacha une condition spéciale ; il se fit l'observateur et l'historien des faits avec la plus subtile sagacité.

Il ne s'éleva pas à la considération d'une loi universelle qui mène les sociétés humaines.

Dans l'*Esprit des Loix* il a renouvelé l'histoire ; il a fait connaître le premier la société politique anglaise , le caractère anglais et les mœurs anglaises ; il a donné sur Rome et ses institutions des indications plus profondes encore que celles déposées dans son premier essai ; il a eu d'admirables instincts sur la barbarie germanique ; il a jeté la lumière sur plusieurs points essentiels de la féodalité française.

La France reçut de Montesquieu le précieux avantage de l'intelligence du passé et du présent même ; ce magnifique résumé qu'il avait tracé mettait les choses à nu ; et le voile qui couvrait bien des décrépitudes était sinon déchiré , du moins levé. Cependant l'homme qui tirait ainsi de l'observation une philosophie de l'histoire originale n'avait aucun désir de changement et de révolution : le spectacle qu'il se donnait suffisait à son ame pour la remplir ; il avait assez de comprendre les choses et de les expliquer ; même leur intelligence devenait à ses yeux une justification ; et telle était son impartialité qu'il dérivait plutôt vers une apologie trop indulgente que du côté d'une juste censure. Plusieurs con-

temporains ¹ de Montesquieu redoutèrent les inconvéniens de cette inclinaison ; mais quel est le génie humain qui n'ait effleuré jamais un écueil ?

Toutefois n'imputons pas à Montesquiou les interprétations que veulent en faire encore certains esprits. Non-seulement depuis la fin du dernier siècle, mais depuis 1814, époque à laquelle la France a repris les discussions de liberté publique, nous avons vu des publicistes ou des hommes en possession du pouvoir justifier et défendre ce qui est, ce qu'ils trouvent établi, n'importe à quel titre ; et pour cela nous les avons vu s'autoriser de l'*Esprit des Lois*. Nous sommes encombrés de petits Montesquieu, inépuisables en apologies de ce qui existe, parodiant l'intelligence historique de l'illustre auteur par leurs sophismes politiques, n'ayant pas l'air de soupçonner que le temps renouvelle tout, et n'étant guère en retard que d'un siècle dans l'intelligence de la société française.

La politique et l'histoire constituent deux ordres différens qu'il faut se garder de confondre :

(1) Voyez la lettre d'Helvétius.

l'histoire sert et mène à la politique : puisqu'elle est le tableau et l'interprétation du passé , il faut s'en servir comme d'enseignement et de transition au maniement des affaires de son siècle ; mais la politique consiste dans l'intelligence du présent, dans l'accord et l'harmonie de l'homme avec son époque , dans sa puissance à s'y mouvoir et à la remuer.

Il ne serait pas aujourd'hui plus sensé d'aller chercher dans Montesquieu des leçons de politique que dans Machiavel : c'est l'histoire qu'il faut étudier dans son livre ; elle y est vivante et indestructible.

CHAPITRE VIII.

PROPAGATION DU DÉISME, DU BON SENS ET DE LA TOLÉRANCE.
— VOLTAIRE.

Je ne puis m'imaginer que l'esprit humain marche au hasard ; je ne puis croire que dans les siècles les hommes de génie soient répartis d'une façon arbitraire et confuse. Or, au commencement du siècle dernier, l'esprit de la philosophie qui méditait la conquête de la société avait besoin d'associer à la gravité de Montesquieu quelque chose de plus actif, de plus vif, et je suppose qu'au pied du trône de l'auteur des choses il se soit un jour

incliné pour demander la venue d'un représentant convenable à ses desseins. Descartes, Mallebranche, Spinoza, Locke ont paru ; Leibnitz a déployé une paisible et profonde universalité ; mais le temps en réclame une autre ardente, guerrière, insurrectionnelle ; Dieu l'accordera au génie de la philosophie. Oh ! mon Dieu ! puisque ce jeune homme qui se produit en 1718 n'est pas un étourdi, un enfant perdu, puisqu'il ne doit pas avorter dans une expédition que vous avez décrétée vous-même, comblez-le de tous les dons, armez-le de toutes pièces, c'est un autre Achille :

Arma acri facienda viro.

Car que de travaux et de labeurs l'attendent ! Il risque, tant qu'il n'a pas entraîné le monde, d'en être écrasé lui-même. Mais Dieu ne l'abandonnera pas sans l'avoir muni d'une invincible habileté à l'entreprise où il l'envoie.

C'est un philosophe d'une nouvelle espèce ; ne lui cherchez aucun trait de ressemblance avec ses devanciers ; pour mieux les continuer, il s'en distingue davantage. Et sur-le-champ je saisis son plus saillant caractère, la passion. Voltaire est spi-

rituel, sans doute ; mais surtout il est passionné ; une passion inépuisable dans ses trésors et dans ses formes, ardente, subtile, généreuse, amère, implacable, bonne, âcre, caressante, souple, insolente, le vivifie, le pénètre, le relève et le soutient : il crie, il pleure, il rit, il s'emporte, il éclate de mille façons ; il interrompt ses gémissemens et ses indignations par un ricanement sardonique ; il détruit l'effet qu'il vient de produire par un plus puissant et contraire. Ne lui résistez pas, c'est un démon ; il sert l'humanité, l'enchanter, la raille et la mystifie ; je croyais le tenir, il m'échappe, et cet homme qu'on a voulu rabaisser, en le qualifiant superficiel, me désespère par la profondeur de son inexplicable nature.

Voltaire pourra donc être le plus entreprenant et le plus provocateur des écrivains ; mais encore il en sera le plus sensé ; et il lui sera donné, tant Dieu le protège, d'assembler dans son caractère deux qualités qui chez beaucoup d'hommes sont insociables, la passion et le bon sens. Voltaire fut doué d'un bon sens exquis ; il est clair, simple, lumineux et juste ; en dépit de ses passions la justesse le ramène la plupart du temps à la jus-

tice. N'oubliez pas non plus une intarissable facilité qui ne connaît ni fatigues ni langueurs, et qui permet à ce héros de trouver le repos dans la variété et le contraste de ses travaux.

Que fera-t-il ainsi doué ? un système ? mieux : une révolution. Il estime Descartes, mais il n'est pas cartésien ; il profite des leçons de Locke, sans dissimuler ce qu'il lui doit ; il donne à connaître Pope aux Français ; il ne se fait pas plagiaire sournois et impudent de la philosophie anglaise ; il se sent assez fort pour se montrer sincère, et il ne cherche pas à mettre son éducation dans l'ombre, parce qu'il est certain de sa propre grandeur.

Armé de passion et de bon sens, Voltaire développera ses desseins et son esprit par quatre moyens : la scène, l'histoire, la philosophie et la polémique.

La tournure philosophique et magistrale que prit la scène au dernier siècle sous la plume de Voltaire n'a pas besoin d'apologie. Aujourd'hui nous allons au théâtre pour oublier notre époque ; plus la peinture des passions, qui toujours et par-

tout sont la vie de l'humanité, plus la résurrection du passé savent par le génie de nos jeunes artistes nous captiver et nous dépayser, plus nous sommes agréablement occupés; tant le fardeau de notre siècle nous oblige à le déposer quelquefois pour le reprendre avec plus de vigueur ! Mais l'âge de Voltaire était trop ardemment préoccupé de la liberté philosophique, et trop privé des moyens de lui faire jour pour ne pas se précipiter dans l'issue qui pouvait avec l'aide du génie servir de carrière à cette philosophie tant aimée du siècle. A défaut de tribune et d'institutions politiques, Voltaire chausse le cothurne; il prêchera sur le théâtre au bruit même des derniers accens de la chaire chrétienne; parce qu'il est passionné, il sera dramatique, éloquent et populaire; il entraînera la foule; il la convertira en la divertissant; il échauffera ses maximes et ses enseignemens philosophiques par le feu et le cri des passions. Aujourd'hui le temps a fait pâlir l'éclat et l'opportunité de sa philosophie devenue surannée; mais les ardentes et pathétiques beautés échappées à son cœur semblent grandir encore : *Tancrède*, *Vendôme*, *Zaïre*, *Zamore*, vous ne passe-

rez pas ; et quand même vous n'auriez pas le vrai costume du moyen-âge, de l'Amérique ou de l'Asie, vous êtes sauvés, car vous avez les sources de toute vie, l'ame et l'amour.

C'était aussi dans l'histoire que Voltaire pouvait se déployer à l'aise. Bossuet avait esquisé l'histoire dans les intérêts du christianisme ; Montesquieu dans ceux de la raison : Voltaire ne dut faire ni comme Bossuet, ni comme Montesquieu ; il écrivit l'histoire pour la détruire et dans un but révolutionnaire ; il baltra l'Église en ruine et voudra réduire le christianisme au déisme, voilà son œuvre. Son *Essai sur les mœurs des nations* est un résumé, un *factum*, un pamphlet : il raconte pour condamner, il raconte pour enseigner ; il poursuit à outrance les papes, les moines et les prêtres ; il est injuste parce qu'il ne distingue pas les temps ; il accable le clergé pour lui arracher l'empire, il caractérise le passé pour abolir le présent ; à la révélation il oppose le déisme, aux persécutions ecclésiastiques la tolérance, à la théologie vieillie et sans désir de se renouveler le bon sens pratique, à l'inutilité des moines et des couvens quelques notions d'économie publique. Il

et de la cour de Frédéric qu'il instruisait alors il envoya aux Français l'histoire de leurs pères. Il se montre pieux envers la gloire dont il est l'héritier et l'émule ; il enseigne aux Français la même révérence ; novateur avec bon sens, il adore ceux qu'il n'imité pas ; il célèbre Bossuet , il se prosterne devant Racine ; il a pour le génie ce tendre respect qui chez les grands hommes est comme un retour sur eux-mêmes , sur leur avenir , et qui pour tous est un devoir. C'est ainsi que nous-mêmes nous devons être reconnaissans envers le dix-huitième siècle, comme Voltaire et ses contemporains envers le dix-septième ; nous devons marcher notre route, mais avec la mémoire de ce dont nous sortons , novateurs mais héritiers, et continuant d'ourdir la trame de la pensée française. Voltaire excellait dans le récit ; cette faculté se montre triomphante dans l'histoire de Charles XII ; le héros est vivant , son héroïque étourderie court devant le lecteur, se précipite comme un torrent, et ce fragment d'histoire est à coup sûr ce que nous avons dans notre prose de plus agile et de plus martial.

Nous n'en sommes encore qu'à la moitié de

Voltaire : ses œuvres philosophiques se trouvent à la fois dans ses vers et dans sa prose ; et seul de nos grands écrivains il excelle également dans le style métrique et dans le style ordinaire. Il popularise Newton, Pope et Locke ; il prêche le déisme et fait connaître l'Angleterre dans ses *Lettres philosophiques*, brûlées par le bourreau ; il poursuit les traditions chrétiennes dans son *Dictionnaire philosophique* ; il plaide et libelle des mémoires pour Calas, Sirven et Détallonde ; il change l'esprit du barreau, il écrit sur l'économie politique ; il suffit à tout ; il prêche, il pétitionne sur toutes les questions d'un intérêt humain ; il se constitue l'avocat de son siècle, le prêtre de la tolérance ; il est tout, il est partout, il agite tous les problèmes et tous les esprits.

Comment Voltaire pouvait-il se présenter comme un novateur infatigable sans soulever contre lui d'effroyables tempêtes ? Nous pouvons aujourd'hui sans beaucoup d'héroïsme manifester du bon sens ; mais Voltaire rompait la glace, et l'honneur de l'initiative était périlleux. Voltaire sentit qu'il fallait vaincre ou mourir ; il courtisa les rois et les grands, mais il fut implacable en-

vers ses adversaires littéraires, envers les chevaliers de l'église et des ténèbres ; il ne leur fit ni quartier ni merci, il les égorgea sur la brèche. C'est de nos écrivains celui qui a le plus et le mieux usé de la polémique : il y trouva des plaisirs infinis et une gloire nouvelle. Dès qu'il attoisé l'imprudent qui vient s'offrir à ses coups, il l'insulte, le déconsidère, le dépouille de sa dignité, dût-il dans la lutte perdre un peu de la sienne. Il raille sur tous les tons, dans tous les styles, vers et prose ; il moque, il bafoue son adversaire ; il l'étourdit par ses clameurs aigres et discordantes ; il l'ahurit, le stupéfie et le torture par l'interminable abondance des plus injurieuses saillies. Cette polémique assourdissante et cruelle est comme le charivari de l'intelligence. Mais ensuite l'adversaire est serré de plus près ; Voltaire l'étreint, l'étouffe, le jette dans la poussière, s'y roule avec lui ; un combat désespéré commence ; quelquefois Voltaire paraît vaincu, mais il se relève ; il enfonce jusqu'au fond des blessures qu'il a faites son impitoyable ironie comme un glaive tranchant ; il entonne l'hymne de la victoire, et grossit par ses vengeances ses titres à l'immortalité. Montesquieu portait jusque dans sa plaisan-

terie une majesté naturelle; Voltaire triomphe par le cynisme, la furie et par des facéties outrageantes, poison corrosif et mortel.

Il régnait sur ses contemporains : il eut l'audace d'un dominateur et l'habileté d'un politique raffiné; il fut répandu dans la meilleure société de l'Europe; il eut pour flatteurs des rois, des papes et des cardinaux; à la faveur de ces illustres alliances ce conquérant poursuit incessamment ses entreprises; il ne se fait faute de mêler dans ses écrits et sa conduite l'impétuosité, la ruse, le cynisme et l'élégance. On le poursuit, il s'en va, voyage et revient; on l'accuse, il désavoue quelquefois ce qu'on lui impute, et recommence toujours. Quand il eut senti que l'âge des escarmouches, des fuites et des contremarches était passé, il choisit Ferney pour sa résidence; il y vécut vingt ans, roi de la philosophie et des lettres. En 1778 il revint à Paris âgé de quarante-vingt-quatre ans; il y trouva un accueil triomphal et Franklin, représentant de cette Amérique qui venait de promulguer la déclaration des droits de l'homme, dans laquelle sans vanité Voltaire pouvait bien se croire pour quelque chose. Le véné-

rable Américain présenta son fils à la bénédiction du glorieux vieillard qui prononça sur la tête de l'enfant ces deux mots : *God and liberty*. Voltaire pouvait parler de Dieu, car il l'aimait ardemment; de la liberté, car il la préparait.

Le génie de la philosophie dut être content de son représentant qui ne sortit du monde qu'après l'avoir changé : l'influence de Voltaire fut effective, plus philosophique que politique; plus populaire que scientifique : dans son siècle il a été le grand propagateur des idées et des lumières; c'est pourquoi Dieu l'avait mis au monde.

Depuis Voltaire la pensée humaine a continué ses révolutions; et les révolutions frappent d'insuffisance les novateurs eux-mêmes. Il serait d'un esprit peu éveillé de se montrer voltairien aujourd'hui; mais avoir été Voltaire est une des plus grandes gloires qui puissent échoir à un homme. Mais il s'est trompé ! belle affaire ! on n'écrit pas soixante-dix volumes sans se tromper. Il sied bien à des gens qu'exténue l'usurpation déloyale de quelques idées allemandes, à des gens condamnés à l'impuissance de laisser un monument,

je dis un seul , de parler avec dédain des travaux de Voltaire ! Malheureux , respectez la puissance et la fécondité ! Au moins les eunuques dans le sérail , s'ils envient la virilité de leur maître , mettent leurs fronts dans la poussière.

CHAPITRE IX.

RÉSUMÉ ENCYCLOPÉDIQUE DES CONNAISSANCES HUMAINES. —
DIDEROT, GÉNIE ENTHOUSIASTE ET PANTHÉISTE. — IL EST
AIDÉ PAR D'ALEMBERT.

Montesquieu, qui disparut le premier de nos quatre grands hommes, ne laissa pas son siècle en déshérence. A côté de Voltaire rayonne une figure, sinon la plus grande, du moins la plus originale de nos physionomies littéraires.

Qu'on se représente un jeune homme à son début dans les lettres, allant présenter ses respects à l'illustre président pendant qu'il écrivait l'*Esprit des Lois* : il est bien reçu ; le savant magistrat l'encourage par un accueil plein de bienveillance et de

en feu, voudrait se jeter aux pieds de Rousseau pour lui exprimer cette admiration passionnée dont pour lui brûle la jeunesse; en vain il croit entrevoir dans ses regards un rayon de bonté venant tempérer la froideur du premier accueil; il ne trouve pas un mot convenable; une invincible oppression le retient sur sa chaise et l'étouffe comme une chemise de plomb. Enfin il rassemble ses forces pour mettre fin à cet intolérable supplice: il se lève, bégaye quelques mots et s'enfuit; il est au désespoir à la pensée que Jean-Jacques a dû confondre la naïveté de son enthousiasme avec une impertinente et vulgaire curiosité. Pauvre jeune homme! tu ne sais donc pas qu'il est difficile de s'ouvrir aux grands hommes? Mais écoute, au coin de la rue Taranne et de celle de Saint-Benoît, au cinquième étage, demeure quelqu'un dont tu seras plus content: c'est un des rédacteurs de l'Encyclopédie, c'est Diderot.

Être tout à tous, se verser et s'épancher de tous côtés, se prodiguer à chacun comme au public, ne mesurer pour l'économiser ni son temps ni sa verve, jamais avare parce qu'il est inépuisable, tel est Diderot. Toujours accessible il donne au-

de l'humanité, jusqu'au dédain de la gloire personnelle. Et voilà pourquoi Diderot, toujours envahi par ses contemporains dont aucun ne le quittait sans une idée de plus dans la tête, n'a pas laissé de monumens comme ses égaux ; nous avons de lui des témoignages isolés et magnifiques de sa grandeur, des fragmens, des phrases, des lambeaux et des germes, mais rien de parfait et d'accompli ; il semble au-dessus comme au-dessous d'un livre.

Les systèmes philosophiques ne sont pas assujétis à des représentations uniformes ; à une époque, vous les trouvez hérissés de formules, à une autre énoncés en langue vulgaire ; tantôt leur enveloppe les dérobe à la foule, tantôt une interprétation lumineuse les dévoile et les notifie. Le panthéisme s'était établi profondément dans la philosophie moderne ; le génie sévère de Spinoza l'avait du même coup créé et pour ainsi dire consommé. Mais Spinoza restait inaccessible à la plupart ; on ne l'avait commenté qu'en le dénaturant, et son panthéisme inconnu planait sur les esprits comme un horrible mystère. Sans le savoir et sans préméditation Diderot se fit l'ora-

d'enthousiasme pour la beauté, la gloire et le génie ! lui, Diderot, qui s'enivre à la lecture de *Clarisse* ou au souvenir de Marathon ! lui qu'on pourrait appeler en lui appliquant une de ses expressions : *la peau la plus sensible de son siècle* ! Est-ce donc de l'athéisme que ce mouvement de l'esprit humain qui s'emploie à grandir incessamment la notion de Dieu ? Qui donc sur la terre aujourd'hui possède Dieu avec tant de certitude qu'il puisse interdire ou calomnier sa recherche ? Hommes du passé, vous ne l'avez plus ; nous ne l'avons pas encore, mais nous l'avouons, du moins.

Diderot aspirait à répandre pour les appliquer les principes de la science, et je saisis sa pensée dans cette phrase : *Hâtons-nous de rendre la philosophie populaire ; si nous voulons que les philosophes marchent en avant, approchons le peuple du point où en sont les philosophes*⁽¹⁾. Il comprenait que le temps était venu de faire passer la philosophie dans tous les esprits. De nos jours un métaphysicien allemand a voulu replonger la philosophie dans les arcanes de la scolastique et la

(1) *De l'interprétation de la nature.*

porté par un courant dont après quelques lignes il ne cherche plus à triompher ; alors il caractérise ainsi M. de La Harpe : « Il coule , mais
« il ne bouillonne pas, il n'arrache pas sa rive, et
« n'entraîne avec lui ni les arbres, ni les hommes,
« ni les habitations. Il ne trouble, n'abat, ne
« renverse, ne confond point ; il me laisse aussi
« tranquille que lui ; je vais où il me mène,
« comme dans un jour serein, lorsque le lit de
« la rivière est calme, j'arrive à Saint-Cloud en
« batelet ou par la galiote. » Plus Diderot continue, plus il s'indigne du style du lauréat ; il s'écrie : « O vous, Carnéade, ô vous, Cicéron, que
« diriez-vous de cet éloge ? Je ne t'interroge pas,
« toi qui évoquais les mânes de Marathon. » Enfin il conclut : « Encore une fois, cet homme a
« du nombre, de l'élégance, du style, de la raison, de la sagesse ; mais rien ne lui bat sous la
« mamelle gauche. » Ah ! rhéteurs, vous rencontriez cette fois un juge formidable. Diderot avait raison d'être sans pitié pour la rhétorique, et de l'accabler par l'éloquence. Ah ! les rhéteurs ! les rhéteurs ! qu'ils nous ont fait de mal ! Ils dégradent les chefs-d'œuvre comme les révolutions, ils étouffent ou persécutent le génie, ils dégoû-

« la tête en arrière ou regarder en avant. Plus
« l'homme remonte en arrière et plus il s'élance
« en avant, plus il est grand. » On n'a jamais ex-
primé plus clairement la soumission du temps à
la raison de l'homme. A-t-on prononcé sur la
gloire que décerne l'humanité des mots plus
dignes que ceux-ci ? « Oh ! valeur inappréciable
« de la gloire ! toutes les autres choses tombent
« en commerce ; nous prêtons nos biens et nos
« vies au besoin de nos amis ; mais de communi-
« quer son honneur et d'étreindre autrui de sa
« gloire , il ne se peut. » Les lettres à Falconet
sont une excellente lecture, au milieu du scepti-
cisme et du découragement dont on voudrait
nous accabler aujourd'hui ; c'est une hymne ,
c'est une exaltation vers l'avenir, vers la postérité,
cette récompense idéale , qui seule est assez ri-
che pour indemniser le génie. Sans doute l'au-
teur déclame quelquefois ; on n'est pas constam-
ment éloquent. Diderot est inégal : comment
échapperait-il à cette condition du sublime, cet
enthousiaste apôtre, mais apôtre sans oripeaux ,
de l'esprit de son siècle ?

Peu de livres parurent plus à propos que l'En-

Cependant d'Alembert se lassa plutôt que Diderot ; il lâcha pied au milieu de l'expédition ; Diderot resta seul, mais ferme, mais aussi opiniâtre qu'aventureux, donnant aux jeunes gens et aux poltrons l'exemple de cette persévérance qui seule peut consommer les choses.

L'Encyclopédie, quels que soient ses défauts relevés par Voltaire, reconnus par d'Alembert et Diderot, a servi puissamment la cause du siècle.

Elle a réuni dans un même faisceau toutes les connaissances humaines, les sciences exactes, physiques et naturelles, les arts mécaniques, les lettres, la théologie, la philosophie et la législation.

Elle a appliqué certaines généralités de Bacon : excellent exemple !

Elle a résumé les travaux accomplis et provoqué de nouvelles découvertes.

Elle a remué les esprits ; elle a répandu le goût de l'étude ; elle a contraint les savans à la clarté ;

tique littéraire.

L'élégant géomètre se dédommageait de sa réserve en écrivant à Frédéric et à Voltaire, ces deux puissans rois. Cette correspondance soulageait son cœur ; on l'y trouve libre, spirituel, et appelant sur les ennemis de la philosophie les foudres de Potsdam et de Ferney.

CHAPITRE X.

REVENDICATION PHILOSOPHIQUE DES DROITS DE L'HOMME ET DU
SENTIMENT RELIGIEUX — POLITIQUE NOUVELLE ET RÉVOLUTIONNAIRE. — INSTALLATION DE LA SOUVERAINETÉ DÉMOCRATIQUE. — J.-J. ROUSSEAU.

Tout était riant dans la littérature et la philosophie, et la campagne se faisait joyeusement. Un jour, tomba dans les salons de Paris un homme étrange et triste : il n'avait pas l'allure générale et l'uniforme commun ; sa conversation, un premier écrit, signalaient un mérite bizarre ; on l'accueillait, les coteries voulaient l'attirer ; il se refusait à ces avances avec une obs-

tique, avait maîtrisé la langue en roi; mais sa tristesse a quelque chose de positif; s'il se lamente, c'est avec Jérémie; s'il déplore les vicissitudes des nations, c'est appuyé sur les prophètes; et dans sa majestueuse douleur il y a constamment quelque chose de traditionnel. Les angoisses de Pascal sont dues à l'église; il tremble devant l'éternelle damnation. Fénelon semblerait plus détaché des traditions; mais au fond de sa prose je retrouve la Bible, le christianisme, les pères et leur autorité. Montesquieu n'a de génie qu'avec l'histoire, et l'histoire le sauve

(1) *Philosophie du droit*, t. II, liv. IV, ch. 10.

de la mélancolie. Voltaire raconte, attaque, se raille, se moque et ne pleure que dans ses tragédies. Diderot se répand en exclamations, se brise en interjections, conserve une face radieuse, et par l'enthousiasme échappe à la douleur. Or, avec Rousseau j'entre, comme Dante Alighieri à la suite de Virgile, dans un monde inconnu. Quelle est cette grandeur sans analogie avec quoi que ce soit et qui ne relève que d'elle-même? quels sont ces traits de flamme? quelle est cette tristesse? cet éclat? ces éclairs? cette nuit profonde? cette douleur poignante? ce désespoir? cette espérance d'une autre vie? ce scepticisme amer? cette soif de Dieu? cette personnalité qui se suffit en se déchirant? cette ignorance et ce mépris de l'histoire? ce dédain de l'autorité? cette aspiration vers la liberté humaine et naturelle? cette logique? ces contradictions? ces riantes peintures? ces pathétiques découragemens? Rousseau! Rousseau! qui donc es-tu? On ne vit pas impunément avec lui; il s'attache à vous, il ne quitte plus une âme dès qu'il la possède; il l'enlace, la vivifie, la dévore et la charme; son style vous plonge dans tous les

paysage ; il aimait la fleur la plus simple, et cherchait dans son calice la révélation d'un Dieu. Le lever de l'aurore remplissait ses yeux de larmes ; la lune qui parcourt les cieux en triomphant des nuages lui faisait baisser la tête mélancoliquement. Je le vois ayant trouvé son Eden dans la petite île de Saint-Pierre, se berçant dans un batelet, suivant le rivage avec ses pensées, s'abreuvant du parfum des fleurs, du chant des oiseaux, embellissant encore par ses rêveries les enchantemens que lui envoyait la nature¹. Buffon écrivait dans le même temps l'histoire naturelle

1) Rêveries. Cinquième promenade

de la terre et des êtres qui l'animent et la décorent ; les merveilles de la création recevaient de la puissance de l'art une seconde vie ; la nature se réfléchissait dans le style de l'écrivain comme dans une eau limpide et cristalline. Buffon enseignait, Rousseau vivement ramenait au culte des beautés naturelles ses contemporains affadis ; société dont les idées étaient vastes , les mœurs molles , philosophant dans ses boudoirs , allant chercher les arbres et la verdure à l'Opéra. Nature, chaste et sauvage chasse-resse , la jeunesse revient à tes autels, entraînée par les accens d'un poète ; ces fils de pères efféminés désertent les quotidiennes saturnales pour tes joies innocentes et tes agrestes plaisirs. Dans chaque famille il est un jeune homme pour qui les écrits de Rousseau ont créé des sentimens et des voluptés à part ; il cherche la solitude au bord d'un ruisseau , dans une clairière , sur une colline , pour relire ces pages , retrouver ces émotions qui ont doublé les forces de son cœur. C'est à Rousseau que nous devons tous ce délectable romantisme de notre première jeunesse , ces impressions naturelles et infinies , les extases ardentes , les effusions dans le sein d'un

Devia de villare! Ce que retiendra la postérité, c'est l'amour de Rousseau pour la musique qui l'animait comme les législateurs de l'antiquité, cette aspiration vers la céleste harmonie, cette fuite de la terre sur les ailes d'un art divin. Que de pensées restées inconnues, que d'émotions perdues pour nous s'élevèrent dans le cœur de Rousseau pendant qu'il écrivait des notes pour gagner du pain! Scribe divin, sublime copiste, dans quelles régions s'égarait ton âme pendant que tes doigts couraient sur le papier? Aurais-tu tout quitté la terre emportant avec toi les plus profonds secrets de ton génie?

Si la nature fut le culte de Rousseau, la prose et la musique ses deux instrumens, l'homme fut son étude : il traça les règles d'une éducation nouvelle. Fénelon avait élevé industrieusement un type de perfection idéale : Télémaque était un fils de roi, du sang des héros; des larcins habiles, une compilation de génie, un éloquent mélange de traditions et de quelques nouveautés faisaient du roman de l'archevêque une lecture à la fois royale et populaire; la hardiesse de l'écrivain moderne s'autorisait des leçons de l'anti-

on le voit, après avoir exalté l'indépendance de la pensée, tomber de lassitude au pied de la croix : bientôt après sa raison se réveille, se révolte et veut retrouver à elle seule le chemin de Dieu : déisme nouveau, déisme pathétique, déisme contagieux par ses irrésolutions mêmes et par sa bonne foi. Comment résister à un ami qui partage vos incertitudes et vos tourmens ? Rousseau est l'homme qui a le plus arraché d'âmes aux croyances traditionnelles ; il a montré qu'on pouvait parler magnifiquement de Dieu sans s'appuyer sur les pompes de la phraséologie catholique ; il a suscité et fondé dans les cœurs le sentiment religieux avec une autorité d'éloquence dont la nouveauté aurait consterné Bossuet.

Mais voici quelque chose de plus nouveau. Seul dans son siècle, Rousseau comprend la majesté du peuple comme il a compris la nature de l'homme et la grandeur de Dieu. Partant de l'homme et de la liberté stoïque, individuelle, il s'élève à la liberté sociale. L'histoire n'est pas sa règle, mais la nature philosophique des choses. Pour lui la société repose sur le pacte de tous, contrat qui constitue la souveraineté,

ditions ! Voilà qui était inconnu aux Grotius, aux Montesquieu et aux Chatam.

Ainsi Rousseau a dans son siècle inspiré le culte de la nature et des beautés de la création ; il a ouvert des sources inconnues d'émotions énergiques et pures.

Il a revendiqué les droits de la nature humaine et de la liberté de chaque homme.

Il a restauré la conscience de Dieu , il a fait aimer Dieu ardemment ; du milieu des ruines et des corruptions du symbole il a sauvé le sentiment religieux et rendu possible l'avenir.

Il a été l'auteur d'une politique nouvelle et révolutionnaire ; il a mis dans les têtes le principe de la souveraineté démocratique , et il a rendu une révolution nécessaire.

Est-ce de la puissance ? que si vous en doutiez encore, entendez-vous les clameurs et les invectives furieuses des écrivains ecclésiastiques et des

CHAPITRE XI.

L'ABBÉ MABLY. — L'ABBÉ CONDILLAC. — DUCLOS. —
VAUVENARGUES.

Deux directions se partageaient la pensée morale du siècle, l'intelligence du passé et l'attraction vers l'avenir, Montesquieu et Rousseau. On vit hésiter entre ces deux grands maîtres un homme qui se débattit pour trouver du génie, et qui après de violens efforts retomba dans une irrévocable médiocrité : c'est l'abbé de Mably. Tant qu'il ne sortit pas des études historiques, il fut utile et raisonnable ; ses *Observations sur*

il juge mal les commencemens de l'Amérique ;
il déclame contre le luxe et l'industrie ; il voit
presque dans le commerce la peste des états.

Dans les *Entretiens de Phocion* il ambitionne tout ensemble la profondeur des pensées et le relief de la forme ; mais il faut ici laisser parler Jean-Jacques : « Je ne vis dans les dialogues de
« Phocion qu'une compilation de mes écrits ,
« faite sans retenue et sans honte. Je compris à la
« lecture de ce livre que l'auteur avait pris son
« parti à mon égard, et que je n'aurais pas désor-
« mais de plus cruel ennemi. Je crois qu'il ne m'a
« pardonné ni le *Contrat social* trop au-dessus de
« ses forces, ni la *Paix perpétuelle*, et qu'il n'avait
« paru désirer que je fisse l'extrait de l'abbé de
« Saint-Pierre que dans l'espoir que je m'en ti-
« rerais mal ¹. » Le *Phocion* est une des plus fastidieuses lectures auxquelles on puisse se trouver condamné ; des déclamations vagues et erronées y dégradent cette antiquité même dont l'écrivain s'autorise.

Jamais le génie du style ne fut refusé plus com-

(1) *Confessions*, partie II, liv. XII.

pourvu de la faculté de composer et d'écrire, a osé promener sa dédaigneuse critique sur des écrivains tels que Gibbon, Robertson et Voltaire. Ses deux ouvrages de *l'Étude de l'Histoire* et de *la manière d'écrire l'Histoire*, n'offrent que des appréciations légères et inexactes des hommes et des choses.

L'esprit dur et peu juste que porta Mably dans les matières philosophiques eut de tristes influences. Cet écrivain répandit dans le public de fausses notions sur l'antiquité, et le désir d'imiter un jour ces représentations mensongères. Si plus

tard à la Convention nous rencontrons des hommes qui veulent ressusciter Sparte, qui croient la liberté incompatible avec les richesses, le luxe et le commerce, ce sont les élèves de Mably et non pas de Jean-Jacques. Mably a confondu les temps et les civilisations, et troublé bien des cervelles : encore une fois ses recherches historiques sont fructueuses ; mais dans la théorie même il s'est montré dépourvu du sens européen ; il a été plus qu'inutile venant après Jean-Jacques ; il a été dangereux.

Il eut un frère valant mieux que lui, l'abbé de Condillac qui exerça sur son siècle et sur les commencemens du nôtre une autorité du premier ordre. Jusqu'à lui, dans la métaphysique, rien n'avait été positif, spécial et didactique ; ni le déisme de Voltaire et de Rousseau, ni le panthéisme de Diderot n'avaient revêtu les formes d'un enseignement dogmatique ; Condillac professa, à parler proprement, la philosophie.

L'abbé de Condillac venait après Locke ; il le continua sans masquer sa gloire, et marchant sur ses traces il innova. Locke avait eu surtout le gé-

« été d'une troisième, et ainsi de suite. C'est cet
« ordre de pensées qu'il faut développer, si nous
« voulons connaître les idées que nous avons des
« choses..... Nous sentons notre pensée, nous
« la distinguons parfaitement de tout ce qui n'est
« point elle..... Les sensations et les opérations
« de l'ame sont les matériaux de toutes nos con-
« naissances; matériaux que la réflexion met en
« œuvre, cherchant par des combinaisons les rap-
« ports qu'ils renferment. Mais tout le succès dé-
« pend des circonstances par où l'on passe.....
« Il n'y a point d'idées qui ne soient acquises; les
« premières viennent immédiatement des sens;
« les autres sont dues à l'expérience et se multi-
« plient à proportion qu'on est plus capable de
« réfléchir. »

Bossuet ne parle pas de la liberté et du libre arbitre d'une manière plus expresse que Condillac qui met en lumière toutes les parties idéales et morales de notre nature.

Le Traité des sensations est avec la *Critique de la raison pure* de Kant le meilleur fragment de science métaphysique du dix-huitième siècle. Le

sance intime de l'homme. Là psychologie et la métaphysique ne peuvent devenir nouvelles et effectives qu'associées à la science de l'homme physique ainsi qu'à la cosmologie ; et c'est à la médecine française à doter la France d'une philosophie de la nature et de l'homme.

Dans une direction puissamment imprimée , les hommes les plus divers et les plus inégaux trouvent leur emploi. Le timide marche derrière le plus impétueux ; l'élégance se produit sous la protection de la force, et les tempéramens modérés, amis de la vérité, mais plus encore de leur bonheur, servent la cause qu'ils ne veulent suivre qu'à demi : avec eux les innovations s'insinuent, et les hardiesses se font recevoir. *Duclos a son franc parler*, disait Louis XV ; ce roi n'avait pas peur de cet académicien spirituel et discret, et Duclos pouvait être tout ensemble secrétaire perpétuel et philosophe. Je crois que Duclos, après Voltaire, a le mieux répandu les nouveautés du siècle dans les salons ; il a écrit l'histoire sans force, mais avec une ingénieuse facilité ; il a peint les mœurs de son temps agréablement ; il avait une connaissance exacte de la langue ; il charmait

« cendres de tant de défenseurs de l'état, pour
« élever aussi un monument à la tienne. Mon
« cœur rempli de toi a cherché cette consola-
« tion, sans prévoir à quel usage ce discours sera
« destiné, ni comment il sera reçu de la malignité
« humaine, qui, à la vérité, épargne d'ordinaire
« les morts, mais qui quelquefois aussi insulte à
« leurs cendres quand c'est un prétexte de plus
« de déchirer les vivans. »

Vauvenargues avait l'ame ardente et l'esprit vaste; Dieu et l'humanité étaient l'objet des passions de ce jeune homme. Dans le peu de jours qu'il passa sur la terre, il avait pris un sublime essor; il était sorti de la religion traditionnelle pour s'élever à des émotions nouvelles. « La plus
« fausse des philosophies, écrivait-il, est celle
« qui, sous prétexte d'affranchir les hommes des
« ombarras des passions, leur conseille l'oisiv-
« veté. » Il disait encore: « Nous devons peut-être
« aux passions les plus grands avantages de l'es-
« prit. » Vauvenargues n'a pas le désir de se mon-
trer chrétien, c'est un homme nouveau: il n'a pas
besoin de l'Évangile pour adorer Dieu passionné-
ment, ni du christianisme pour arriver à la connais-

la tête. Ces jeunes aigles de la philosophie, de la poésie et de la tribune, semblent n'avoir un instant paru que pour servir d'auspices à l'émancipation de l'humanité.

(1) Voyez l'Introduction à la connaissance de l'esprit humain.

CHAPITRE XII.

THÉOPHRASTE — MARMONTEL. — LE BARON D'HOLBACH. —
HELVÉTIUS. — SAINT-LAMBERT.

L'inspection des écrivains médiocres offre un avantage qu'il ne faut pas dédaigner. Le génie même, quand il concorde le plus avec son siècle, le devance, et sa supériorité consiste surtout dans son antériorité; la médiocrité reflète fidèlement les opinions moyennes et le milieu du siècle. Les grands hommes s'emparent du présent avec la conscience du passé et de l'avenir; les hommes secondaires n'expriment que le présent. Ainsi Marmontel par son *Bélisaire* reproduit assez exac-

jusqu'au silence. • J'ai été surpris agréablement en trouvant dans *Sethos* la fable d'Orphée¹ comprise avec quelque profondeur : le récit de la perte d'Euridice et des initiations que son amant va chercher en Egypte, a quelque chose de cette interprétation symbolique que de nos jours a exposée M. Ballanche avec une si touchante sensibilité. *Sethos* est encore un respectueux enseignement adressé aux rois ; compromis incertain entre la soumission et la dépendance, comme entre l'histoire et la fiction.

Le temps était favorable à ces compositions hermaphrodites. *Bélisaire*, qui commence en roman et finit en sermon, reproduisait toutes les opinions du siècle ; aussi quoique ennuyeux il fut populaire. Marmontel s'élevait contre la confusion des anciennes lois, et réclamait la simplicité d'un code ; il se plaignait du mode de l'impôt². Il demandait aux rois le bonheur des peuples et disait : « Il n'y a pas un homme de bon sens, « quelque élevé qu'il soit, qui, se comparant « en secret avec le peuple qui le nourrit, qui le

(1) Livre III.

(2) Chap. XII.

des grands maîtres; ils dénaturent les idées, les faussent, les dépravent, dissertent à tort et à travers; grace à leurs manœuvres le vaisseau risquerait de sombrer près du port, si le naufrage de l'esprit humain était possible.

Le baron d'Holbach recevait les philosophes; ainsi qu'Helvétius il était leur amphitrion, mais il voulut encore être leur égal, faire un livre, compter parmi eux: Helvétius eut la même ambition, et tous deux se fourvoyèrent. Messieurs, ouvrez votre maison aux philosophes, donnez-leur à souper, mais n'écrivez pas, cela passe vos forces. Si l'on excepte quelques endroits échauffés par Diderot (et qu'allait faire Diderot dans la prose du baron d'Holbach?), le *Système de la nature*, ou *des lois du monde physique et du monde moral*, est de fond en comble un faux et méchant livre. D'Holbach avait lu que bien que mal Hobbes et Spinoza: il n'avait pas entendu Spinoza, il en était incapable; il n'avait vu dans l'idéalisme de ce grand penseur qu'un matérialisme épais, inepte calomnie déversée sur la nature et la religion. Hobbes lui échappa également; il ne comprit ni les passions de vengeance

« âge, n'en auraient jamais entendu parler, que
« de la bannir de la tête de ceux qui depuis
« l'âge le plus tendre en ont été imbus. Ainsi l'on
« ne peut supposer que l'on puisse faire passer
« une nation entière de l'abîme de la supersti-
« tion, c'est-à-dire du sein de l'ignorance et du
« délire, à l'athéisme absolu qui suppose de
« la réflexion, de l'étude, des connaissances,
« une longue chaîne d'expériences. l'habitude
« de contempler la nature, la science des vraies
« causes de ses phénomènes divers, de ses com-
« binaisons, de ses lois, des êtres qui la com-
« posent et de leurs différentes propriétés.....
« L'athéisme, ainsi que la philosophie et toutes
« les sciences profondes et abstraites, n'est donc
« pas fait pour le vulgaire, ni même pour le plus
« grand nombre des hommes¹.... » Quel amas
de monstrueuses stupidités ! L'athéisme une
science morale, abstraite et profonde ! et tellement
profonde qu'elle reste inaccessible à la majorité
du genre humain ! Fermons ce livre pour jamais ;
il est erroné et ennuyeux outre mesure ; il a

¹ *Système de la nature*, t. II, ch. xi. Des motifs qui peu-
vent porter à l'athéisme. Ce système peut-il être dangereux ?
Peut-il être embrassé par le vulgaire ?

à la censure de leurs maîtres. Voltaire qui s'employait à répandre le déisme vit avec douleur et colère son entreprise traversée par les incartades d'un fol athéisme : au nom de la philosophie il désavoua le mauvais écrivain. Helvétius comparut devant le tribunal de Rousseau. Il faut se représenter Jean-Jacques lisant le livre de *l'Esprit* : il s'indigne, il veut le combattre ; mais le temps lui manque, et nous n'avons qu'un exemplaire devenu précieux par quelques notes suffisantes encore pour accabler le fermier-général. Rousseau fuyait les salons pour ne pas être assourdi de futilités controuvées, et il retrouvait ces futilités dans Helvétius qui écrivait souvent ce qu'il avait entendu dire. C'était justice que ces déviations coupables des idées fussent réprochées par les deux hommes qui se partageaient le gouvernement du siècle. Qui pouvait mieux flétrir l'athéisme que Voltaire ? qui plus que Rousseau avait le droit de condamner l'égoïsme ?

Le marquis de Saint-Lambert, esprit élégant, auteur d'un poème agréable, Saint-Lambert, qui prenait aux philosophes leurs idées et à Voltaire sa maîtresse, écrivit dans les dernières années

de sa vie un *Catéchisme universel* où un athéisme superficiel dépare quelques vues ingénieuses et quelques subtiles analyses de la nature de l'homme et de la femme. Il se place entre d'Holbach et Helvétius; il a les mêmes opinions et les mêmes erreurs; mais ses observations plus habiles éclairent quelquefois des faits isolés.

C'était surtout dans les salons de la noblesse que l'athéisme avait trouvé faveur. On s'y moquait de Rousseau pour écouter d'Holbach et Saint-Lambert. Le peuple ne se fait pas athée : il a besoin de Dieu, il le cherche, il accueille avec joie tout ce qui lui en éclaire la représentation. L'athéisme est condamné puisqu'il n'est pas socialement possible : c'est une négation suggérée par le caprice ou le désespoir et qui ne peut que traverser l'esprit sans s'y établir solidement.

CHAPITRE XIII.

FRÉRET. — BOULANGER. — DUPUIS. — L'ABBÉ RAYNAL.

Pendant que Montesquieu élevait son monument, un érudit de génie qui vécut pendant la première moitié du siècle, Fréret ¹, amassait des matériaux et écrivait l'histoire par fragmens. A seize ans, Fréret savait toute l'antiquité de la Grèce et de Rome; la chronologie était imprimée dans sa tête; le monde historique se réfléchissait dans son esprit avec ordre et clarté. Nous devons à Fréret d'admirables recherches sur les anciens

(1) Né en 1688, Fréret mourut en 1749.

Quel est ce jeune homme triste et maladif, pâle, dont la mélancolie cherche quelque consolation dans les récits de l'histoire et du passé, sceptique dévoré du besoin d'affirmer et de croire, que blessent les joies hardies et bruyantes qui éclatent autour de lui? A le voir, je me suis involontairement rappelé ce que l'ami de Byron, le malheureux Shelley écrivait sur lui-même :

« Parmi les autres amis moins connus vivait un
« être frêle, une ombre parmi les ombres, soli-
« taire comme le dernier nuage d'une tempête ex-
« pirante dont l'explosion de la foudre a annoncé
« la fin. Il avait aimé la nature dans sa chaste
« nudité, avec l'amour d'Actéon pour Diane, et
« maintenant il fuyait d'un pas affaibli à travers
« le désert du monde, poursuivi comme une proie
« par ses propres idées. Sa tête était entourée de
« violettes et de pensées flétries; il portait un ra-
« meau de cyprès autour duquel s'enlaçaient des
« festons de sombre lierre, humides de la rosée
« des bois. Ce rameau, attribut de douleur, trem-
« blait dans sa faible main dont le mouvement
« continuel répondait aux battemens de son cœur.
« Il venait le dernier, négligé, seul, tel qu'un

« ches de l'homme ont été réglées par ces diffé-
« rentes affections de son ame ; que tout ce qui
« est arrivé par la suite des siècles dans le monde
« moral, religieux et politique, n'a été que la
« suite de ces démarches primitives ; enfin j'ai
« reconnu que cette première position de l'homme
« qui a renouvelé les sociétés est la vraie porte
« de notre histoire, et la clé de toutes les énig-
« mes que les usages et les traditions nous pro-
« posent. C'est donc par le déluge que doit com-
« mencer l'histoire des sociétés et des nations
« présentes. S'il y a eu des religions fausses et
« nuisibles, c'est au déluge que je remonterai
« pour en trouver la source ; s'il y a eu des doctri-
« nes ennemies de la société, j'en verrai les prin-
« cipes dans les suites du déluge ; s'il y a eu des
« législations vicieuses et une infinité de mau-
« vais gouvernemens, ce ne sera que le déluge
« que j'en accuserai ; si une foule d'usages, de
« cérémonies, de coutumes et de préjugés bi-
« zarres se sont introduits chez les hommes et
« se sont répandus sur la terre, c'est au déluge
« que je les attribuerai ; en un mot, le déluge
« est le principe de tout ce qui a fait en divers
« siècles la honte et le malheur des nations : *hinc*

« grand service aux législations présentes et futures que de leur présenter le tableau des vices des législations passées, afin d'instruire et de corriger l'homme par le spectacle de ses erreurs¹..... Tout usage dont on ne connaît pas l'esprit doit être aboli comme dangereux ; tout usage utile dans son origine doit être aboli dès que son utilité cesse. Enfin, je regarde comme un corollaire de toutes les vérités qui ont été établies dans cet ouvrage que, lorsqu'un peuple sauvage vient à être civilisé, il ne faut jamais mettre fin à l'acte de la civilisation en lui donnant des lois fixes et irrévocables ; il faut lui faire regarder la législation qu'on lui donne comme une *civilisation continuée*²..... »

Eut-on jamais un sentiment plus vif de la mobilité progressive de l'esprit humain ? Boulanger proclame sa foi à l'avenir de l'humanité, même sous l'oppression de ses douleurs. Le temps lui a manqué pour mener à leur entier accomplissement ses desseins historiques ; il fut aussi dépourvu du génie d'écrivain ; l'abattement de son

(1) *Antiquité dévoilée*, t. IV, page 435.

(2) *Antiquité dévoilée*, t. IV, page 436.

paraissent feront pâlir. Cette pensée qui aujourd'hui est puissante et diffuse apparut dans le dernier siècle parmi nous ; elle anima douloureusement Boulanger, elle dirigea Dupuis. Chercher l'origine de tous les cultes, en tracer l'histoire, c'est rendre hommage à Dieu, c'est confondre l'athéisme : c'est même en se trompant faire un acte de foi et de religion. Dupuis vit tout dans l'astronomie, et sa théologie est un sabéisme complet ; s'il détrône des dieux reconnus, c'est pour en installer d'autres ; le soleil, qu'il a magnifiquement décrit et célébré, est salué comme le roi de la nature et comme l'image la plus splendide de Dieu. Le livre de Dupuis descend directement du panthéisme de Diderot ; Dieu et l'unité y éclatent de mille façons. Déjà on est venu après Dupuis, notamment en Allemagne, élever d'autres systèmes sur les ruines du sien ; mais cette destruction même atteste son antériorité ; elle atteste encore la continuité directe de la route où est engagé l'esprit humain.

Parmi les livres d'histoire qui eurent crédit dans le dernier siècle, nous ne saurions omettre *l'Histoire philosophique des deux Indes*, ouvrage

malheur ! Apostat du génie philosophique comme il l'avait été du catholicisme, transfuge des deux camps, courtisan étourdi d'une renommée d'un jour, écrivain boursoufflé, Raynal n'a d'autre recommandation auprès de nous que l'amitié de Diderot, et quelques réformes obtenues dans le commerce des deux Indes.

RÉFLEXIONS.

« Parce que Racine fait parfaitement des vers,
« croit-il tout savoir? et parce qu'il est auteur,
« veut-il être ministre? » Ce mot de Louis XIV
montre quel était alors dans l'esprit des rois et
des gouvernans le rôle de la littérature. Elle de-
vait servir d'ornement et de décoration à la so-
ciété; mais elle ne semblait jamais pouvoir aspirer
à la diriger et à l'instruire dans le cours de ses
destinées positives. Les rois admettaient dans
leurs conseils des savans, des jurisconsultes, des
théologiens, pour en faire d'habiles instrumens;

mais ces hommes appelés dans les cabinets se soumettaient aux règles d'une politique établie, suivaient les directions et les maximes prescrites. C'était sans doute un progrès que cette admission de la science humaine au maniement des affaires; mais bientôt quelque chose de plus éclatant survint. On vit des écrivains s'occuper de matières générales qui se rapportaient à la société; ils dissertèrent sur les gouvernemens et les peuples; cette application si nouvelle des lettres aux intérêts des nations fut d'abord timide, isolée; mais bientôt en se multipliant les écrivains s'enhardirent, non-seulement à continuer l'entreprise commencée, mais à la proclamer; voilà la différence qui sépare le dix-septième siècle du dix-huitième.

Comme je l'ai déjà écrit ailleurs ¹, seul entre toutes les autres époques de l'humanité, le dix-huitième siècle est philosophique par excellence, c'est-à-dire qu'il a foi à la philosophie et qu'il veut opérer par la philosophie. Cherchez bien dans l'histoire, vous verrez que pour la première fois les hommes en majorité ont cru ardemment

(1) *Lectures philosophiques*, lettre v, page 49.

du stoïcisme, du christianisme primitif, de la réforme, et de plus il est lui-même : succession agrandie des progrès de l'humanité.

Le dix-huitième siècle n'a pas été irréligieux au fond; mais il a tout nié dans un scepticisme ardent pour renouveler Dieu.

Le dix-huitième siècle en détruisant voulait édifier sur les ruines qu'il faisait, car il a été dogmatique dans la métaphysique et dans l'histoire.

L'esprit avait conscience de lui-même, et il croyait suffire à tout. On ne demandait pas au poète Voltaire pourquoi il s'ingérait dans les intérêts de la société.

Or, cet esprit se montra triomphant et invincible : quels sont ses adversaires? des gens couverts d'un ridicule indélébile ou d'une obscurité plus funeste encore à la cause qu'ils défendirent. Avez-vous lu Martin Fréron, Nonotte et Patouillet? A peine le nom de Bergier surnage-t-il parmi ceux des apologistes de l'église? D'où vient donc

dans le peuple. Le duc de Saint-Simon disait de Voltaire : *C'est le fils du notaire de mon père* ; Diderot était fils d'un coutelier, et Rousseau d'un horloger ; d'Alembert fut trouvé dans la rue et nourri par une vitrière. Cependant le peuple dévorait les pages tracées par les grands hommes qu'il fournissait au monde ; il s'alimentait avec le fruit de ses entrailles ; sans institutions, sans garanties, sans droits, il remplissait sa tête d'idées nouvelles, son cœur de sentimens nouveaux.

L'esprit humain et le peuple prirent donc dans le dernier siècle de la hardiesse et de la force ;

leur fortune s'améliora. Mais il est temps de passer de la revue des idées à l'inspection de la société; ce sera plutôt changer de point de vue que de spectacle.

DEUXIÈME PARTIE.

DE L'EUROPE POLITIQUE.

Le moyen-âge reposait tant sur la papauté que sur les institutions féodales sorties de la conquête. Dès que l'autorité si habilement préparée par Grégoire I^{er}, et que poussèrent à sa dernière audace Grégoire VII et Innocent III, n'attira plus à elle cette obéissance de foi qui ne connaît ni regrets ni doutes, et qui s'exalte encore par les duretés qu'on lui inflige, l'unité qui soutenait en l'animant la société européenne fut blessée. La

foi était l'ame du moyen-âge ; elle s'attachait non-seulement aux pensées du christianisme , mais à ses représentans vivans et temporels : on ne croyait pas en Dieu sans croire au pape ; dans l'imagination et le cœur des peuples l'ordre des choses divines était réfléchi par l'ordre des choses humaines.

Appuyée sur cette identité comme sur une colonne , la société était solidement assise ; elle trouvait tout certain et sensible ; elle puisait le bonheur dans la clarté de ses idées et de ses espérances.

L'homme marchait avec confiance dans la vie, même pour en traverser les épreuves et les douleurs : il connaissait la route du ciel ; de station en station des hommes choisis de Dieu par la main du pape et de l'évêque restauraient ses forces et sa foi ; il était sauvé du désespoir par la pénitence ; il ne doutait ni des bontés ni des colères du ciel ; tout était positif dans ses joies et dans ses épouvantes.

Poussé par de telles inspirations, le flot des

temple, en est sortie à grands flots pour marcher devant elle, énergique mais vagabonde.

Cependant le moyen-âge chancelle encore par un autre endroit; après la conquête les vainqueurs et les vaincus s'étaient accommodés entre eux; les transactions étaient devenues des coutumes, et les coutumes des institutions. La féodalité, où le droit civil domine le droit politique et l'étouffe souvent, mécanisme à la fois irrégulier et symétrique, universelle en Europe, mais variant chez chaque peuple ses accidens et sa tournure, fut attaquée par les hommes qui se disaient ses chefs, par ses ennemis couronnés. Toute la vie intérieure de la société européenne fut remuée, les habitudes et les coutumes battues en brèche aussi bien que les châteaux forts; et les peuples furent arrachés au bon plaisir des seigneurs pour tomber aux pieds des rois.

Le quinzième siècle prépara l'avènement du despotisme royal dont le seizième fut l'apogée. Charles-Quint et Philippe II anéantirent les anciennes libertés de Castille et d'Aragon. Henri VIII et Elisabeth régnèrent d'une manière

n'était plus l'époque de l'unité, mais celle de l'équilibre. Au dix-huitième, les sociétés cherchèrent des idées générales qui pussent les conduire et les édifier. La philosophie du dernier siècle fut à la fois la destruction des dernières ruines et le jet de quelques fondemens nouveaux.

Que ceux qui regrettent la société du moyen-âge s'en prennent aux théologiens et aux rois, et qu'ils fassent remonter à sa véritable origine l'éversion de l'antique unité.

La philosophie moderne s'est montrée intimement sociale, car elle a cherché les conditions

d'une nouvelle société; elle n'a été avare ni d'affirmations ni d'utopies. La théologie réformée avait été surtout polémique; la philosophie fut dogmatique.

J'en trouve la preuve dans la foi qu'elle inspira; on crut religieusement à ses leçons et à ses maximes; si quelques-unes des solutions fournies par elle étaient erronées, toutes étaient claires et positives.

Évidemment, quand au commencement du dernier siècle la paix d'Utrecht eut terminé les grandes guerres politiques comme la paix de Westphalie avait terminé les guerres religieuses, la société européenne avait faim d'idées philosophiques; ce n'était pas l'incrédulité qui la poussait à l'école des philosophes, mais la foi.

DE LA PRUSSE.

Pour former un peuple comme pour former un homme , trois puissances sont convoquées à l'œuvre : la nature , l'art et le temps. Seulement les combinaisons varient, et les accidens de l'histoire naissent de l'inégalité des doses où sont distribués le temps, l'art et la nature. Le théâtre fourni aux nations est inégalement favorable ; les unes n'ont qu'à régler et à exploiter les bienfaits d'une magnifique nature ; les autres ont à triompher par leur industrie de l'ingratitude natale de la patrie. Chez les dernières l'art humain exerce

ses ressources avec plus d'intensité, et par son énergie abrège le temps.

L'Allemagne présentait l'image d'une confédération irrégulière et variée de principautés et de villes libres, et ces nombreux états se rattachaient à un centre commun, l'Empire germanique, représenté par la maison d'Autriche qui sans obstacle exerçait la dictature. Cependant en 1740 un homme sur le trône de Prusse vint demander aux héritiers de Charles-Quint le partage dans les choses allemandes; d'où sortaient donc ce roi et cette monarchie?

Parmi les peuples qui doivent le moins à la nature et que l'art dans un court espace de temps a le mieux servis, la Prusse veut être mise au premier rang. Au commencement du quinzième siècle, en 1415, l'empereur Sigismond conféra la dignité électorale et la charge d'archi-chambellan du saint-empire romain à Frédéric de Hohenzollern, sixième burgrave héréditaire de Nuremberg, et il lui fit cession du pays de Brandebourg avec le titre de margrave. Voilà les commencemens politiques de la Prusse. En 1539,

le Grand-Électeur, fit trancher la tête au comte de Schwartzemberg et gouverna lui-même.

Se montrer ferme, loyal, héroïque ; sans avoir une folle ardeur de conquêtes , poursuivre les desseins d'une ambition convenable , compter parmi les adversaires de Turenne , traiter avec Louis XIV et Cromwell , relever son pays par ses succès dans la guerre et son administration durant la paix, tels furent les mérites de Frédéric-Guillaume. La cour de France, embarrassée de sa présence dans les armées coalisées, suscita contre lui les Suédois sur lesquels planait encore le génie de Gustave-Adolphe qui avait disparu dans la poudre de Lutzen. Frédéric-Guillaume se reposait dans ses quartiers d'hiver de Franconie quand il apprit que les Suédois avaient envahi le Brandebourg et menaçaient Berlin. Il accourt , arrive à Magdebourg , atteint à Fehrbelin les Suédois qui le croyaient encore en Franconie, et triomphe de cette fameuse infanterie de Gustave, si souvent victorieuse des impériaux. De cette journée date la grandeur de la maison de Brandebourg. La victoire de Fehrbelin retentit en

les négociations les plus persévérantes il obtint de l'empereur la permission de s'appeler roi. Il ne se tint pas de joie, et dans la cérémonie du sacre il se mit lui-même la couronne sur la tête. Cette couronne est petite et ridicule même au jugement de la nouvelle reine de Prusse qui s'écriait qu'elle était au désespoir d'aller jouer la reine de théâtre vis-à-vis de son Ésope ; mais un jour, quand cette couronne aura été portée par le grand Frédéric, Napoléon l'estimera digne d'être comparée à la sienne. Lorsque le prince Eugène apprit la reconnaissance du royaume de Prusse par la cour de Vienne, il dit : « Que l'empereur devait faire pendre les ministres qui lui avaient donné un si perfide conseil. » Il avait encore dans les oreilles le canon de Fehrbelin. Le nouveau roi voulut imiter la cour de Louis XIV et s'amusa aux pompes théâtrales de la royauté, pendant que la reine Sophie-Charlotte fondait l'académie royale et y plaçait Leibnitz. Cette femme avait une fermeté de raison au-dessus des forces ordinaires de son sexe ; à ses derniers momens elle refusa de voir un ministre réformé. « Laissez-moi mourir sans disputer, dit-elle. » Puis reprenant : « Ne me plaignez pas, car je

laient pour armer les soldats. Frédéric-Guillaume acquit la possession de Stettin et de la Poméranie citerieure; il bâtit Potsdam, qui n'était qu'un hameau de pêcheurs; sans être un grand roi, il légua à son successeur les moyens de le devenir, et son fils termine son histoire par ces mots : « Frédéric-Guillaume laissa en mourant soixante-six mille hommes qu'il entretenait par sa bonne économie, ses finances augmentées, le trésor public rempli et un ordre merveilleux dans toutes les affaires. S'il est vrai de dire qu'on doit l'ombre du chêne qui nous couvre à la vertu du gland qui l'a produit, il faut convenir qu'on trouve dans la vie laborieuse de ce prince et dans les mesures qu'il prit avec sagesse les principes de la prospérité dont la maison royale a joui après sa mort. ¹ »

Entre le grand-électeur et le grand Frédéric, il n'y a qu'un siècle : l'adversaire de Turenne régissait l'électorat de Brandebourg en 1640; le vainqueur de Soubise vint au trône en 1740. Le

(1) *Mémoires de Brandebourg*, page 314, édit. Berlin, 1769.

général ne saurait lui être opposé ; il écrit avec une fierté simple, comme les hommes de son ordre, comme César et Napoléon.

Mais cet homme mérite une contemplation particulière ; il est temps d'aller à lui.

FÉDÉRIC. — CODE PRUSSIEN

Il y a des époques où la grandeur humaine, toujours laborieuse, est plus difficile. Il me semble que dans Athènes, à Rome ou à Sparte, l'appui que les croyances communes de la religion et de la patrie prêtaient à l'homme isolé facilitaient l'héroïsme. Le moyen-âge ne fut pas avare de grands hommes qu'enfanta la foi au cri de *Dieu le veut*. Au dix-septième siècle, les personnages de la guerre de trente ans, sans avoir au cœur les adorations vivifiantes du vieux temps, se réfugièrent

dans un enthousiasme militaire inclinant à la superstition : tel fut Wallenstein. Les héros contemporains de Louis XIV sont chrétiens fervens et sincères, comme Condé, Turenne et Catinat. Mais le dix-huitième siècle ne tolérerait pas les héros chrétiens ; et voici un héroïsme nouveau, convenable au temps, mêlé d'ironie, de cynisme, et d'autant plus méritoire qu'il est plus difficile, d'autant plus grand qu'il est plus isolé. Tous les contemporains de Frédéric s'effacent dans la comparaison ; ils tombent devant lui ; l'admiration des Allemands est confirmée : il est digne d'être appelé *l'unique*.

Durant sa vie Frédéric n'a jamais perdu son temps, et la fortune lui offrit sur-le-champ l'occasion de la gloire et de l'activité. Il régnait à peine depuis quelques mois, et était de retour à Berlin, après avoir visité Strasbourg sans aller jusqu'à Paris, lorsqu'il apprit la mort de l'empereur Charles VI qui laissait l'empire entre les mains d'une femme. Il jeta les yeux autour de lui, considéra l'Europe, et reconnaissant l'opportunité d'un coup brusque, il se jeta sur la Silésie qu'il convoitait ; il s'en empara ; il la gar-

« les verrai pas, mon âge m'en interdit l'espérance. Je suis comme Moïse ; je vois de loin la terre promise, mais je n'y entrerai pas¹. » Or, à l'extrémité du royaume de Prusse, presque sur les bords de la mer Baltique, à Königsberg, le professeur Kant se promenait dans son petit jardin pendant que Voltaire avait son appartement à Postdam : et cinq ans avant la mort de Frédéric, en 1781, parut la *Critique de la raison pure* qui vint interrompre le triomphe en Allemagne de la philosophie française. Ainsi va le cours des choses : tout y est bien, si l'on sait le comprendre. L'industrie providentielle des affaires humaines peut soutenir à toute heure les regards de l'intelligence, et c'est à l'intelligence à ne pas défaillir.

Cependant l'Autriche ne s'accoutumait pas à la perte de la Silésie, et pour recouvrer cette province elle entreprit de changer la politique européenne; elle proposa son alliance à Versailles.

(1) *De la littérature allemande; des défauts qu'on peut lui reprocher; quelles en sont les causes, et par quels moyens on peut les corriger.*

« dier..... Il y a des hommes dociles à la for-
« tune ; je ne suis pas né ainsi, et si j'ai vécu pour
« les autres, je veux mourir pour moi.....
« Henri IV était un cadet de bonne maison qui
« faisait fortune, il n'y avait pas là de quoi se
« pendre ; Louis XIV était un grand roi, il
« avait de grandes ressources ; il se tira d'affaire ;
« pour moi je n'ai pas les forces de cet homme-
« là, mais l'honneur m'est plus cher qu'à lui, et
« comme je vous l'ai dit, je ne me règle sur per-
« sonne..... Le Brandebourg a subsisté avant
« que je fusse au monde, il subsistera de même
« après ma mort..... Ce n'est point un acte de
« faiblesse de terminer des jours malheureux,
« c'est une politique judicieuse qui nous per-
« suade que l'état le plus heureux pour nous est
« celui où personne ne peut nous nuire ni trou-
« bler notre repos¹. » Il est remarquable que les
plus grands hommes n'ont pas échappé à la ten-
tation de se donner la mort : Frédéric, Napoléon
à Fontainebleau, Thémistocle chez les Perses ;
on a contesté le suicide du vainqueur de Sala-
mine ; on a pensé que dans l'exil l'ennui et la

(1) *Correspondance posthume de Frédéric II*, t. X, pages 221-224.

D'où vient cette éternelle alliance des armes et des lois chez les grands peuples et chez les grands hommes, les Romains, César, Karl, Frédéric, Napoléon? L'unité dans les lois qu'avaient conçue récemment Bacon et Leibnitz était l'avènement de l'esprit philosophique s'élevant à l'universalité sur les ruines du génie pontifical et catholique. Frédéric dès les premières années de son règne avait entrepris la réforme de la justice et de la législation; après un premier essai assez médiocre, il fit rassembler et classer tous les matériaux d'un code : si l'exécution était imparfaite, l'idée était grande et juste, et Frédéric aura des imitateurs, jusqu'à ce que le génie de la France et de la Révolution exécute avec une maturité puissante cette ébauche qui appartient à la Prusse. Certes, il y avait de la grandeur à concevoir le projet d'un code général, et à convier à l'œuvre la science de tous les jurisconsultes de l'Europe. « En présentant à Sa Majesté
« la première partie de mon travail, écrivait
« M. de Carmer, j'ai proposé qu'il me fût permis
« de communiquer d'abord tout l'ouvrage sous
« la forme d'un projet au public, et de rassem-

M. de Savigny a fait une excellente critique de la codification prussienne ; il apprécie l'école de Nettelbladt et de Dariès, regrette que Schlosser n'ait pas activement coopéré à l'entreprise, et trace les principaux caractères du code et du *Landrecht*². Dans le dessein qui nous engage à écrire ce livre, nous avons surtout à relever l'esprit philosophique du roi, supérieur aux résultats obtenus et qui le poussait à innover. Les connaissances spéciales lui manquaient ; il ne dis-

(1) *De la monarchie prussienne sous Frédéric-le-Grand*, par le comte de Mirabeau, t. III, liv. viii, page 597.

(2) *De la vocation de notre siècle pour la législation et la jurisprudence*.

enta pas les problèmes d'une science étrangère avec la supériorité instinctive de Napoléon ; mais le premier dans la république européenne il tenta l'exécution d'un code uniforme.

Jl'a'ais écrire que la politique de Frédéric, en fondant l'indépendance et la gloire de la monarchie prussienne, avait été toujours utile à l'Europe et au genre humain ; mais le partage de la Pologne me revient en mémoire. Cette œuvre fut conçue par l'ambition de Catherine, qui se donna pour complices la dévotion de Marie-Thérèse, la philosophie de Frédéric, et l'assoupissement de Louis XV. Frédéric reconnut l'indépendance des États-Unis et salua de ses vœux la jeune république ; il assura par la paix de Teschen, obtenue après une campagne sans combats, l'indépendance de la Bavière ; il prépara l'avenir de Munich, cette fleur méridionale du nord, cette cité d'un éclat si récent, qui semble ambitionner de reproduire quelque chose de la religion et des arts de l'Italie.

Après quarante-six ans de travail et de règne, Frédéric s'éteignit avec calme et résignation.

« d'ame et d'esprit pendant quarante-six années,
« les fatigues, les agitations de tout genre qui
« signalèrent ce règne de féerie, et la maladie la
« plus terrassante. Cet homme est mort le 17 août
« 1786 à deux heures et vingt minutes du matin,
« et le 15, où il sommeilla, contre son habitude
« constante, jusqu'à onze heures, il avait fait en-
« core son travail de cabinet au milieu d'une très
« grande faiblesse, mais sans manquer d'attention,
« et même avec une présence d'esprit et une con-
« cision rares pour tout autre prince peut-être
« en bonne santé : aussi lorsque le 16 le roi ré-
« gnant envoya à Selle l'ordre de se rendre à
« Postdam le plus tôt possible, parce que le roi
« avait perdu connaissance presque depuis le
« midi du jour d'auparavant et qu'il était dans
« un sommeil léthargique, le médecin, arrivant à
« trois heures et trouvant à Frédéric du feu dans
« les yeux, de la sensibilité dans les organes et
« de la connaissance au point que n'étant pas
« appelé par lui il n'osa pas se montrer, jugea
« qu'il était sans ressources moins à l'odeur ca-
« davéreuse qu'exhalait sa plaie qu'à ce que, pour
« la première fois pendant tout le cours de son
« règne, il ne se rappela point n'avoir pas

Créateur. Mais est-ce un héros ou un philosophe? est-il enthousiaste ou sardonique? Il est celui qui convient à son siècle. Voulez-vous pour contemporain de Voltaire un Godefroi de Bouillon? Frédéric a quelque chose d'antique et de païen dans le caractère et dans le cœur; repoussant l'appui de la foi révélée, il croit en Dieu à force de croire à la gloire; il admet l'immortalité spirituelle du genre humain comme condition de la sienne. Après la gloire, il laisse entrer l'amitié

(1) *Histoire secrète de la cour de Berlin*. Lett. xxviii.

CHAPITRE XVIII.

**DE LA MONARCHIE AUTRICHIENNE. — MARIE-THÉRÈSE. — CODE
AUTRICHIEN. — JOSEPH II.**

Quand Luther parut, l'empire avait terminé depuis long-temps ses querelles avec Rome, et les inimitiés capitales des Guelphes et des Gibelins étaient éteintes. Tout conviait l'empereur d'Allemagne à défendre la religion catholique, dont l'autorité, sans pouvoir l'effrayer, lui garantissait l'obéissance des peuples : aussi depuis le seizième siècle, dans un intérêt politique, Vienne,

Marie-Thérèse garda la couronne impériale ; mais elle fut obligée d'assister durant sa vie aux prospérités de Frédéric et de la Prusse : elle prêta tout son rôle à la foi catholique, mais elle eut le spectacle irritant des progrès de la philosophie nouvelle. Cette femme personnifia la résistance des vieilles grandeurs : elle avait l'amour du passé et la haine de l'esprit nouveau ; elle fut souvent pleine d'aigreur et de ressentiment ; c'est qu'elle est attachée à une chagrine et majestueuse impuissance ; l'audace ouverte et allègre des innovations lui est refusée.

La société autrichienne, surtout à Vienne, se trouvait dans une situation mixte ; elle n'avait plus les ardeurs de l'ancienne foi ; elle n'eut pas l'élan des idées et des passions nouvelles. Marie-Thérèse favorisa les études qui ne touchaient pas à l'émancipation religieuse ; elle s'accommoda de la science médicale de Wan-Svitten et de la molle poésie de Métastase. Wan-Svitten eut le crédit de faire venir comme professeur à l'université de Vienne Martini, qui le premier enseigna le droit naturel, qui fut le maître des hommes d'affaires les plus distingués et qui enfin traça

nientienne, et Frédéric l'appellera, *mon frère le sacristain*. Il ébranle tout sans rien élever. Le pape Pie VI vint le trouver à Vienne, et n'obtint aucun sacrifice dans ses projets de réforme : Joseph traça une nouvelle circonscription des évêchés dans ses états; il ordonna d'ôter les images des églises; il supprima les empêchemens dirimans en matière de mariage et permit le divorce. Enfin il conçut, sans oser l'exécuter, le dessein de soustraire l'Autriche à la suprématie spirituelle de Rome. Toutes ces réformes hâtives et mal digérées troublerent l'Autriche sans lui apporter plus de bonheur et de lumières. Joseph compromit jusqu'à la sûreté de l'empire par la légèreté de sa conduite; sans parler de l'insurrection des Valaques et de la rupture avec la Hollande, son imprudence attira sur l'Autriche la marche victorieuse d'une armée turque, et sans le vieux Laudon Vienne était envahie. Les Pays-Bas se soulevèrent, la révolution française éclata, et le malheureux Joseph, assailli de toutes parts, maudissant les idées et les théories, invoquant le pape qu'il dédaignait naguère, mourut désespéré sans avoir été ni catholique, ni philosophe, ni homme, ni roi.

forme était son principe et son moteur; l'influence de la littérature française le polissait sans l'altérer.

Aujourd'hui le génie allemand continue sa carrière; la réforme est encore son principe et son moteur; l'influence de la révolution française le rendra plus politique en le laissant original.

La cause de la réforme allemande et la cause de la révolution française sont la même au fond; mais l'émancipation de 1789 a élargi cette cause, et a su associer aux protestations théologiques des affirmations sociales.

Entre l'Allemagne et la France il n'y a pas rivalité, mais il y a solidarité.

Il est un empire qui a de grands devoirs envers l'Allemagne et l'Europe. C'est l'art et la pensée qui ont créé la Prusse; tant qu'elle sera l'intelligence du nord, la puissance lui demeure assurée. Si elle oubliait ce noble rôle, elle n'aurait plus d'autre appui que les chances inconstantes de la force. Elle ne doit pas prêter son

CHAPITRE XIX.

**DE LA RUSSIE. — CATHERINE-LA-GRANDE. — RÉFORME
LÉGISLATIVE.**

L'histoire moderne commence à peine , et nous ne sommes que des enfans. Il serait temps pour tous de répudier ce lieu-commun que les destinées de la civilisation moderne sont au fond consommées et n'ont plus qu'à rouler dans le même orbite d'événemens semblables et d'institutions imitées. A côté de la Prusse qui ne figure vraiment parmi les états que depuis un siècle , voici un empire moitié en Europe, moitié en Asie, bar-

« s'adresser à Dieu et à Novgorod-la-Grande? »

Un pape dans le onzième siècle fit épouser à Henri I^{er}, roi de France, une fille de Iaroslaf qui est regardé comme le premier législateur de la Russie. Wladimir II ajouta de nouvelles dispositions aux lois commerciales et pénales qui étaient en vigueur au temps de Iaroslaf, et l'empire fondé par Rourik sortait peu à peu de la barbarie quand les Mongols s'y jetèrent et le couvrirent de leurs hordes victorieuses jusqu'au seizième siècle. Ivan IV releva la Russie, institua les strelitz, et promena la hache sur la tête des grands

boyards. Les tzars poursuivirent ses desseins contre l'aristocratie. En 1680 Fedor fit rassembler tous les parchemins de la noblesse comme pour les examiner et les confirmer ; puis il les fit brûler aux yeux mêmes des boyards ébahis, que rendaient immobiles devant la sépulture de leurs titres la rage et la terreur. Ainsi dans la nuit du 4 août 1789 les députés français imitaient un tsar. C'est que l'aristocratie d'origine, quand elle n'est pas souveraine intelligente comme à Rome, à Venise, chez les Anglais, n'est plus qu'un obstacle malfaisant qu'ont intérêt à balayer les peuples et les rois.

Nécessairement le despotisme enserrait la Russie. La thèse du génie était d'animer ce despotisme et de le rendre salubre à la nation moscovite ; voilà ce qu'a fait Pierre-le-Grand. C'est un homme qui vient d'un seul coup verser sur son pays tous les dons de la civilisation moderne : il sera tout , voyageur , matelot , charpentier , soldat ; s'il veut une flotte , il ira à Sardam et maniera le rabot ; s'il veut créer une armée , il s'y fera tambour , passera par tous les grades et de plus par de rudes défaites qui aboutiront à Pultawa.

du juge , et le cœur ne lui doit pas battre trop fort devant un pathétique tableau. Pierre fut un novateur énergique ; comme les révolutionnaires sincères et forts il alla droit et vite , il abattait la barbarie. Parmi les grandes figures des législateurs et des guerriers , parmi les héros à la colossale stature , il faut placer Pierre , à moins qu'au lieu de comprendre les choses humaines on veuille larmoyer sur elles.

J'ai hâte d'aller de Pierre à Catherine-la-Grande ; je passe la première Catherine, cette vivandière intelligente dont le dévouement fut récompensé par une couronne, Pierre II, Anne, Ivan VI, Elisabeth, Pierre III, espèce de caporal prussien dont l'enthousiasme stupide fut utile à Frédéric. Il est déposé, il mourra, parce que s'il survivait à la perte du trône Catherine en pourrait être importunée. Femme forte , femme philosophe , elle prend son parti sur toutes choses. La Russie est un corps immense dont l'Europe ne voit que

pas toujours cette tranquillité d'esprit nécessaire à l'historien. Son livre est plus remarquable par la rapidité dramatique du récit que par l'impartialité des appréciations générales.

la tête ; or, au dix-huitième siècle, c'est la tête d'une femme : beauté, grandeur, perfidie, cruauté, passions inépuisables qui peuvent se fatiguer sans jamais se satisfaire, du génie, l'amour de la gloire et du plaisir au même degré, voilà ce qu'offrait Catherine à ses amans, à l'Europe et aux philosophes. Elle continue Pierre-le-Grand et comme lui veut abreuver la Russie de civilisation européenne. Elle n'a pas le sentiment de la justice ; elle déchire la Pologne et s'empare du lambeau le plus considérable ; elle délaisse la Grèce qu'elle avait poussée à l'insurrection ; elle viole des droits sacrés, mais elle civilise son peuple ; elle se précipite dans la licence absolue du despotisme et des passions, mais elle abolit des impôts, compose et promulgue un règlement qui crée un système nouveau d'administration ; elle fait prospérer le commerce et construire de grands monumens. Voltaire la félicita sur ses réformes législatives et l'appela la Sémiramis du nord, adulation injurieuse dont Catherine ne voulut comprendre que le côté spécieux.

Mais si l'esprit net et vif de Voltaire convenait à l'esprit précis et brusque de Frédéric, qui donc pourra convenir à l'impératrice ? Diderot. Son

imagination est infinie comme les steppes de l'empire dont il vient visiter la maîtresse ; son enthousiasme trouve et sème des exagérations orientales qui vont au cœur de Catherine. Diderot s'anime , s'échauffe , s'oublie , déborde en mouvemens oratoires , en chants lyriques ; cependant Catherine accueille les idées du philosophe comme des émotions qui l'affectent agréablement ; ces idées ornent son esprit et chatouillent sa sensibilité ; elle est satisfaite d'avoir un philosophe à sa cour. Frédéric a été l'hôte de Voltaire, elle possède Diderot. « La porte du cabinet de la souveraine m'est ouverte tous les jours depuis trois heures de l'après-midi jusqu'à cinq, et quelquefois jusqu'à six. J'entre; on me fait asseoir et je cause avec la même liberté que vous m'accordez , et en sortant je suis forcé de m'avouer à moi-même que j'avais l'ame d'un homme libre dans le pays qu' on appelle des esclaves. Ah ! mes amies, quelle souveraine ! quelle extraordinaire femme ! On n'accusera pas mon éloge de vénalité ; car j'ai mis les bornes les plus étroites à sa munificence ; il faudra bien qu'on m'en croie lorsque je la peindrai par ses paroles ; il faudra bien que vous disiez toutes que

« c'est l'ame de Brutus sous la figure de Cléopâtre;
 « la fermeté de l'un et les séductions de l'autre;
 « une tenue incroyable dans les idées avec toute
 « la grace et la légèreté possible de l'expression;
 « un amour de la vérité porté aussi loin qu'il est
 « possible; la connaissance des affaires de son em-
 « pire comme vous l'avez de votre maison....¹ »
 Avant d'aller à la cour de Catherine, Diderot
 exprimait ainsi sa reconnaissance des faveurs et
 des bienfaits de l'impératrice : « Je suis confondu,
 « monsieur, je reste stupéfait des honneurs nouvelles
 « dont il a plu à S. M. I. de me combler... » « Grande
 « princesse, je me prosterne à vos pieds, je tends
 « mes deux bras vers vous; je voudrais parler,
 « mais mon ame se serre, ma tête se trouble,
 « mes idées s'embarrassent, je m'attendris comme
 « un enfant, et les vraies expressions du sentiment
 « qui me remplit expirent sur les bords de ma
 « lèvres.² » Diderot se servait à dessein du style
 asiatique : c'était du tact.

(1) *Mémoires, correspondance et ouvrages inédits de Diderot*, t. III, page 118.

(2) *Supplément aux œuvres complètes de Diderot*. Éd. Berlin, page 325.

Cependant la maîtresse de Potemkin courtisait les agrémens et les honneurs de la philosophie sans en pressentir la puissance. La révolution française la surprit et l'exaspéra; Catherine devint furieuse de s'être laissée prendre aux idées; elle eut pour la France autant de haine qu'auparavant d'amitié, et elle enflamma la coalition de ses colères de femme et d'impératrice. Son fils Paul admira le premier consul comme Pierre III avait admiré Frédéric : on l'assassina; Alexandre, heureux adversaire de Napoléon, a échoué dans le dessein d'animer d'une pensée chrétienne et libérale cet empire en travail de sa propre destinée. Où va donc cette Russie si nouvelle dans l'économie et la distribution des états de l'Europe ? que fera-t-elle ?

La Russie et l'Europe ont paru à plusieurs dans les mêmes rapports que Rome et les Barbares. Mais les hordes germaniques n'eurent qu'à porter le dernier coup à une civilisation mourante et devenaient les instrumens d'une civilisation nouvelle et chrétienne. La Russie est indécise entre la barbarie et une civilisation qui ne saurait mou-

rir. L'Europe a conscience d'elle-même : les compatriotes de Schiller et de Goëthe ne peuvent encore une fois devenir les compagnons d'armes des Cosaques. Napoléon a par ses imprudences héroïques élevé sur l'Europe la menaçante image de la Russie. Après avoir conquis la prééminence continentale, il s'avisa d'attaquer dans le Midi le génie catholique et chevaleresque, puis il alla se heurter dans les glaces du Nord contre la monarchie despotique de Pierre-le-Grand. Il succomba sous l'effort de ces deux agressions déraisonnables. Les Français ont été malheureux parce qu'ils étaient sortis des voies de la raison européenne. Nous y sommes rentrés et nous y pouvons marcher sans nous laisser assaillir par ces transes et ces terreurs qui croient voir sur les bords de la Néva la Rome des Scipions. L'Allemagne est aux avant-postes, la France au centre, l'Italie derrière; l'Angleterre se promène sur les mers; rempart épais de poitrines généreuses contre les lances moscovites.

Au surplus, un état despotique est livré à tous les accidens : je ne parle pas des conjurations; mais le génie d'un empereur peut faire abandonner à cet empire la cause de la barbarie : quoi

qu'il en soit, il est insensé de considérer la Russie comme une avalanche que Dieu tient suspendue sur l'Europe pour l'engloutir : c'est faire de notre âge la répétition du cinquième siècle.

CHAPITRE XX.

**DU MIDI DE L'EUROPE. — DE L'ESPAGNE — POLITIQUE D'ALBU-
RQNI. — D'ARANDA. — CAMPOMANÉS.**

L'histoire du Nord est récente ; la Prusse et la Russie se sont élevées depuis deux siècles par les armes et l'essor d'une civilisation hâtive. Mais dans le Midi les sociétés antiques ont dissipé les premières les ténèbres de la barbarie européenne. Le moyen-âge fut pour elle un grand théâtre ; les premières encore elles entamèrent les temps modernes avec les courses et les chants de Vasco, de Camoëns et de Colombo, avec les arts, avec

l'antiquité ressuscitée ; et maintenant ces sociétés du Midi, l'espagnole, l'italienne et la portugaise, travaillées depuis deux siècles par les révolutions intellectuelles et politiques de l'Angleterre, de l'Allemagne et de la France, sous l'apparence d'un engourdissement léthargique se préparent à renaître.

La monarchie espagnole n'avait obtenu par la paix d'Utrecht de garder le sang de Louis XIV qu'au prix de nombreux sacrifices. Un homme conçut le projet de rendre à l'Espagne sa supériorité perdue, de renverser la maison de Hanovre, d'ôter la régence de France au duc d'Orléans, de réconcilier Pierre-le-Grand et Charles XII, et de changer le système de l'Europe. Le Parmesan Alberoni fut d'abord clerc sonneur à la cathédrale de Plaisance, puis chanoine et chapelain. Envoyé auprès du duc de Vendôme pour les affaires du duché de Parme, il en fut goûté, et le duc le fit connaître à Philippe V, auquel il entreprit de faire épouser l'héritière de Parme. Il triompha de la princesse des Ursins, domina la nouvelle reine qui tenait le roi sous son empire,

devint ministre; le pape le fit cardinal; on lui donna la grandesse, et en 1715 le sonneur de cloches était maître de la monarchie espagnole. Il passa cinq ans à remuer l'Europe; mais il était impossible de ramener à l'Escorial les prospérités de Charles-Quint. L'Espagne était épuisée; son génie catholique affaibli; l'ascendant sur l'Europe ne lui était plus permis. Alberoni compliquait d'ailleurs cette entreprise par la tentative de restaurer les Stuarts et se brisait ainsi contre la nécessité progressive des révolutions. Le complot ourdi pour ôter la régence à la maison d'Orléans n'était pas plus sensé. Quand en 1719 l'Espagne demanda la paix avec instance, l'Angleterre, la France, l'empereur exigèrent le renvoi d'Alberoni, et cet homme succomba sous le poids de l'Europe qu'il avait soulevée. Alberoni ne manquait pas de génie, mais il employa mal son ambition et son audace; il ne jugea pas bien son siècle et l'état de la monarchie espagnole; on eût dit qu'il succédait à Ximenès.

Le fils de Philippe V, Charles III, se montra sur le trône d'Espagne homme de sens et de

raison ; il avait du sang français dans les veines ; il dirigea d'utiles réformes contre les vieilles mœurs espagnoles. L'administration du comte d'Aranda et de Campomanès appliquait au gouvernement de la monarchie les leçons de la philosophie française. Mais les Espagnols tenaient à leurs habitudes, et comme on voulait réformer leurs manteaux et leurs chapeaux, Madrid eut une sédition furieuse. La nation résistait aussi à d'autres changemens plus importans, et Charles III disait : « Mes sujets sont comme des enfans qui pleurent quand on les nettoie. » Roi réformateur, il s'impatientait des obstacles que lui suscitaient partout les moines, cette milice de l'Espagne plus invincible que sa vieille infanterie. Lorsqu'on lui faisait le rapport de quelque affaire embrouillée, le roi avait coutume de demander : « Quel moine y a-t-il en cette affaire ? »

Campomanès fut pour l'Espagne ce que Turgot pour la France ; l'analogie est sensible. Profond économiste, savant jurisconsulte, il comprit tout-à-fait les bienfaits et le génie du commerce ; il établit en Espagne la liberté dans la circula-

tion du gain, fit publier les discours économiques d'Alvaraz Osorio et de Martinez de Mata, mérita d'être proposé par Franklin à la Société philantropique de Philadelphie pour s'associer à ses travaux ; enfin il prêta son appui au comte d'Aranda dans l'expulsion des jésuites. La Société de Jésus, érigée pour combattre la réforme, était prescrite de tous côtés par les gouvernemens où avait pénétré l'esprit philosophique, et dans le même temps nous la trouvons bannie de l'Espagne, du Portugal, de l'Autriche et de la France : Frédéric seul ne voulut pas les renvoyer violemment. Le comte d'Aranda, président du conseil de Castille, poursuivit le bannissement de la compagnie avec une persévérance inflexible ; dans son dessein d'améliorer la civilisation espagnole, il considérait la société comme un obstacle auquel il ne pouvait pardonner. Voltaire en 1771 lui écrivait de Ferney sur les manufactures et l'industrie :
« Vos manufactures, monsieur le comte, sont
« fort au-dessus des miennes ; mais aussi Votre
« Excellence m'avouera qu'elle est un peu plus
« puissante que moi. Je commence par la manu-
« facture de vos vins que je regarde comme la pre-

« mière de l'Europe. Nous ne savons à qui don-
« ner la préférence du Canarie, ou du Garnacha,
« ou du Muscat et du Malaga. Si ce vin est de vos
« terres, il s'en faut bien que la terre promise en
« approche. Nous avons pris la liberté d'en boire
« à votre santé dès qu'il fut arrivé..... Votre ma-
« nufacture de demi-porcelaine est très supé-
« rieure à celle de Strasbourg..... Je fais aussi
« des bas de soie; mais ils sont grossiers, et les
« vôtres sont d'une finesse admirable. Pour du
« drap, je ne vais pas jusque là; vos beaux mou-
« tons sont inconnus chez nous. Votre drap est
« moelleux, aussi ferme que fin, et très bien tra-
« vaillé, sans avoir cet apprêt qui gâte à mon gré
« les draps d'Angleterre et de France, et qui n'est
« fait que pour tromper les yeux. Agréez avec
« bonté mes remerciemens, mes observations et
« mon admiration pour un homme qui descend
« dans tous ces petits détails au milieu des plus
« grandes choses. Il me semble que du temps des
« ducs de Lerme et des comtes d'Olivarès l'Es-
« pagne n'avait pas de ces fabriques. Je conserve
« précieusement l'arrêt solennel du 7 de fé-
« vrier 1770 qui décrie un peu les fabriques de

« l'inquisition; mais c'est à l'Europe entière à vous en remercier..... »⁽¹⁾ Ainsi l'esprit philosophique pénétrait dans la vieille monarchie. Mais quand Charles III mourut, les affaires furent ramenées dans les anciennes voies.

En ce qui touche l'Espagne, l'imitation de Louis XIV a perdu Napoléon et a été funeste à notre influence. Le peuple espagnol admirait l'empereur; il eût été docile à ses conseils, mais il se révolta contre une usurpation qui faisait de la péninsule une province de la France. Maintenant comment l'Espagne débrouillera-t-elle son avenir? Comment cette terre labourée par tant de civilisations différentes, où campa Sertorius, cette patrie de Sénèque et de Lucain; cette proie des Vandales qui leur est arrachée par les Visigoths que viennent expulser les Arabes; ce théâtre des merveilles arabesques; cette possession des Maures, dont la capitale avec son Alhambra n'est rendue au christianisme que par Ferdinand; cet empire disputé à la religion catholique par le mahométisme et le judaïsme, et qui pour se sauver des guerres religieuses et

- (1) *Correspondance générale*, année 1771.

de l'apostasie imagina l'inquisition ; cette sombre monarchie de Philippe II ; cette Espagne où le génie novateur n'a pu encore porter la main puissamment ; quelle sera sa future histoire ? Pour aventurer sur ce point les plus faibles conjectures , il faudrait avoir vécu long-temps chez ce peuple , avoir contracté l'intelligence de ses mœurs et de son esprit dans ses foyers , dans ses montagnes , dans ses hôtelleries , avec ses moines et ses muletiers.

CHAPITRE XXI.

DU PORTUGAL. — CARVALHO DE POMBAL.

Deux états avec des forces inférieures ont exercé leur industrie maritime d'une manière utile au monde ; la Hollande et le Portugal. Certes le génie d'Amsterdam et de Lisbonne n'est pas le même , mais il y a cette ressemblance entre la patrie de Camoëns et celle de Spinoza que toutes deux , sans figurer parmi les premières puissances , ont agrandi et répandu par leurs flottes et leurs colonies la civilisation européenne.

La petite monarchie portugaise reçut au dix-huitième siècle plus vivement que l'Espagne l'empreinte du génie philosophique. Les anciennes franchises des cortès de Lamégo avaient disparu ; et à Lisbonne comme ailleurs tout allait au gré du despotisme royal. Sous Joseph I^{er}, qui vint au trône en 1750, un grand ministre usa du pouvoir absolu pour réformer le Portugal. Sébastien-Joseph de Carvalho, depuis marquis de Pombal, gentilhomme obscur, commença sa carrière par une mission près du cabinet anglais. Le tremblement de terre de Lisbonne, qui devait inspirer à Voltaire une lamentation philosophique, le trouva secrétaire d'état : le roi dans ce désastre, abandonné de tous ses conseillers, ne vit auprès de lui que Pombal auquel il demanda ce qu'il fallait faire. *Sire, il faut enterrer les morts et songer aux vivans* : parole énergique et simple qui révélait une ame destinée à la puissance. Pombal, que rendit souverain absolu la confiance du roi, reconstruisit Lisbonne, établit une police rigoureuse, expulsa les jésuites, réprima la tyrannie des moines qu'il appelait *la vermine la plus dangereuse qui puisse ronger un état*, comme Richelieu abaissa la no-

blesse ; abolit la distinction entre les vieux chrétiens et les nouveaux , c'est-à-dire les juifs convertis ; réveilla le commerce , l'industrie et l'activité de la marine ; favorisa les sciences physiques et mathématiques , fit fleurir l'université de Coïmbre où il fonda des chaires , ôta à l'inquisition la censure des livres , répandit les ouvrages des philosophes français , ranima l'esprit militaire du Portugal , et voulut élever la patrie de Vasco en égale de l'Espagne et de l'Angleterre. Une volonté constante et passionnée animait Pombal ; il administrait le Portugal avec force et célérité ; il semblait par son énergie vouloir doubler les forces d'une puissance qui pouvait lui échapper trop tôt. En effet la mort de Joseph I^{er} le précipita ; l'église et la noblesse l'accablèrent ; il fut accusé , condamné , banni , et mourut en 1782. Pombal mérite cette louange assez rare d'avoir été plus grand que le théâtre où il parut.

Ni l'Espagne ni le Portugal ne purent au dix-huitième siècle aboutir à des réformes durables dans leur sociabilité : l'église et la noblesse du moyen-âge y furent plus forts que l'esprit phi-

losophique ; aujourd'hui encore le passé de ces deux pays leur est obstacle ; comment donc au-delà des Pyrénées les progrès de l'esprit humain pourront-ils enfin se faire jour ?

CHAPITRE XXII.

DE L'ITALIE. — NAPLES; LE MARQUIS DE TANUCCI. — LA
TOSCANE; LÉOPOLD.

A l'homme qui ne saurait pas l'antiquité et qui verrait, tant au moyen-âge qu'au seizième siècle, les arts, la guerre, la politique, la poésie, le commerce, susciter sur le sol de l'Italie une foule de grands hommes, l'admiration ne serait-elle pas commandée? Mais s'il apprenait d'un coup que cette civilisation qu'il contemple est la seconde, que la patrie du Dante, de Machiavel et de Michel-Ange n'en est pas à sa première

moisson, et que deux fois elle a été l'école et la maîtresse du monde, ne serait-il pas jeté dans un étonnement dont la profondeur renouvelerait à notre sens émoussé la grandeur de l'Italie? Nous n'aurons jamais pour cette contrée assez de respect, d'autant plus qu'on la sent frémir sous le joug tudesque; la terre du Latium n'est pas un ossuaire ou un musée; l'Italie n'est pas épuisée, et les flancs de cette Niobé¹ seront encore féconds.

Entre la France et l'Italie il y a toujours eu un échange alternatif de sympathies et d'idées. Quand Vico disparut, la philosophie française trouva pour disciples Filangieri et Beccaria, appréciés ailleurs²; mais pour ne parler ici que des gouvernemens, Naples eut une administration qui entreprit dans l'état des réformes considérables. Le marquis de Tanucci, toscan, d'abord jurisconsulte à Pise où il soutint sur les Pandectes une controverse avec Grandi, fut emmené à Naples par Charles de Bourbon, qui, devenu Charles III, le fit son premier ministre. Bernardo

(1) *The Niobe of nations*. BRYAN.

(2) *Introduction générale à l'histoire du droit*, ch. xv.

Tanucci attaqua avec fermeté les usurpations de Rome et les privilèges des barons. Il contraignit ces derniers à répondre aux griefs de leurs vassaux ; commencement d'égalité par la justice. Il diminua les taxes de la chancellerie romaine, et restreignit la juridiction des évêques. L'inquisition fut aussi vivement réprimée. Tanucci eut l'ambition d'une réforme complète dans les lois, et nomma pour rédiger un code une commission de jurisconsultes où brillaient Mariucca, Gennaro et Cirillo ; mais la réforme était prématurée, et le *Code Carolino* demeura sans vigueur et sans autorité au milieu des obstacles que lui opposaient les habitudes et les préjugés du barreau napolitain. Tanucci voulut au moins améliorer l'administration de la justice par une ordonnance particulière qui enjoignait aux juges de motiver leurs sentences, de s'en rapporter aux lois et non pas aux opinions des docteurs et des commentateurs. Filangieri soutint la réforme du ministre contre les clameurs de la magistrature et du barreau. En 1776 le marquis de Tanucci fut renversé par des intrigues qui avaient l'appui de l'Autriche et de l'Angleterre ; il mourut en 1783, laissant une mémoire honorée

et des réformes imparfaites qui ne purent résister au mauvais vouloir d'Acton et de sa faction.

La Toscane ressentit aussi la salutaire influence de nos idées sociales : Léopold régnait doucement à Florence ; il y diminuait les impôts , établissait des manufactures et la liberté du commerce , réprimait la domination des moines , et favorisa un moment les réformes ecclésiastiques de Scipion Ricci que plus tard il abandonna. Mais une pensée l'occupa surtout : l'abolition de la peine de mort ; il raya de la pénalité le dernier supplice. La mort de Joseph II , dont il désapprouvait les entreprises imprudentes , le fit empereur et ennemi déclaré de la révolution française.

L'Italie devint le théâtre des combats de la France et de l'Autriche. En 1792 nous étions envahis ; en 1795 nous signions la paix avec la Prusse ; en 1797 Bonaparte dictait le traité de Campo-Formio. Jamais la France n'avait été mieux servie et vengée. Le 13 octobre 1797 le général en chef de l'armée d'Italie , ouvrant les

nouvelait l'économie de l'Europe; il affranchissait l'Italie sous la protection de la France.

L'Italie n'est pas une terre abandonnée de Dieu et frustrée de l'avenir; si elle était morte, elle ne serait pas tant aimée des conquérans et des poètes; Bonaparte et Byron n'en eussent pas fait l'objet de leurs victoires et de leurs chants. Pourquoi le vainqueur d'Arcole n'a-t-il vu dans le prix de ses triomphes qu'une couronne de plus? Mais de tous les poètes qui ont célébré l'Italie Byron est le plus harmonieux et le plus divin: Childe-Harold n'a rien laissé à chanter et à peindre. Il a erré par le monde, fendu les mers, il a usé des passions et des femmes de l'Orient, il a mis le pied sur la Grèce, il a vécu avec le Moréote et l'Albanais, il a foulé le théâtre de Thémistocle, il a cherché dans une course éternelle une distraction légère aux tourmens de son cœur, quand enfin il tombe dans Rome: dernier triomphe de cette maîtresse du monde de pouvoir un instant remplir le cœur de Byron. Il est arrivé dans la capitale de l'histoire du genre humain; il est moins triste, presque con-

solé ; et dans le répit de ses douleurs il ajoute au récit de son pèlerinage un dernier chant.....

Silence, vous tous qui parlez de Rome, ne mêlez pas vos voix aux accens d'Harold ; Byron 'a été envoyé pour chanter les ruines avant la renaissance ; c'est Jérémie pleurant sur Jérusalem avant la venue de Jésus-Christ.



CHAPITRE XXIII.

DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE. — LE DUC DE CHOISEUL. — ÉTAT
INTÉRIEUR DE LA MONARCHIE.

Nous rentrons dans nos foyers après avoir fait notre tour d'Europe. La France, dont les idées circulaient dans le corps européen, était animée d'une vie irrégulière, mais indestructible. Les vieilles croyances mouraient; les institutions de la monarchie étaient inanimées : durant cinquante-neuf ans (1715-1774) la société française n'eut d'autre aliment que les occupations de l'esprit ; on pensait, suivant l'expression du siècle ; et la

pensée était le plus piquant assaisonnement des soupers et des plaisirs.

Avait-on d'autres distractions ? Le génie militaire de la nation n'avait obtenu d'autres joies que Fontenoy et Laufeld. Louis XV, parmi tous ses torts, eut surtout celui d'avoir régné trop longtemps ; et l'état entra en partage de ses langueurs et de sa honte. Un seul ministre porta dans les affaires du cœur et du génie. Le duc de Choiseul, d'abord ambassadeur à Rome, puis à Vienne, reçut le pouvoir des mains de madame de Pompadour et s'en servit noblement : il trouva l'alliance avec l'Autriche cimentée et fut obligé de la poursuivre ; il changea utilement l'organisation de l'armée, signa le pacte de famille, fomenta les premières divisions entre l'Angleterre et l'Amérique, souleva l'empire ottoman contre la Russie, gêna Frédéric et donna à la France la patrie de Napoléon. Il avait l'âme fière, la volonté ferme, l'esprit vaste : il fut inflexible contre les jésuites, favorable aux philosophes, avide de gloire ; il poursuivait de brillans desseins quand une impure courtisane arracha sa disgrâce ; l'opinion le vengea ; et la royauté vit pour la première fois ses colères

procurer des triomphes à ceux qu'elles frappaient.

Dans les dernières années de la vie de Louis XV on rit beaucoup à Paris; Maupeou faisait siéger son parlement et Beaumarchais écrivait; l'ancienne monarchie périssait gaîment; le despotisme royal voulait avoir raison des souvenirs et des résistances parlementaires et retirer, comme on disait, la couronne du greffe. Le parlement gardait bonne contenance, et sa décrépitude n'était pas sans majesté : on l'exila; il eut pour successeurs des juges, complaisans avoués des volontés de la cour, gens de peu de crédit et d'autorité, tristes représentans des Harlay et des Molé. Les instincts philosophiques de Voltaire applaudissaient à cet abaissement des vieilles compagnies, et sans le savoir la cour facilitait la marche du génie novateur.

Mais voici un spirituel incident : le parlement dit Maupeou siégeait depuis quelques mois, quand un justiciable qui s'occupait de son procès crut qu'une somme d'argent donnée au secrétaire d'un juge ne nuirait pas à sa cause; l'affaire se fit mal, et Beaumarchais fut accusé d'avoir tenté de cor-

rompre un membre du nouveau parlement : on voulut l'écraser dédaigneusement ; il accepta le combat. Au surplus, il ne plaidera pas tant sa cause que celle de son siècle et des rancunes du public ; il ne se défend plus, il attaque ; il ne s'agit plus des quinze louis, mais bien de couvrir de ridicule la nouvelle magistrature ou plutôt l'ancienne ; Beaumarchais, qui semble n'avoir pour adversaires que les juges ministériels, immole en réalité la vieille majesté parlementaire et change en dédains ironiques les derniers respects du public ; Beaumarchais, révolutionnaire agréable et facétieux au palais comme au théâtre, moqueur folâtre de la noblesse et du pouvoir, s'amusant à les insulter sans vouloir les détruire.

Ne regardez que les institutions et la monarchie, tout meurt et tout s'éteint ; mais considérez la société, tout fermente et tout vit : la vieillesse déscspère du siècle qu'elle ne comprend plus ; les hommes jetés dans une disposition d'esprit mitoyenne et bornée regardent autour d'eux avec une défiance mécontente ; mais la jeunesse est ivre d'espérance et d'orgueil ; elle se précipite au théâtre pour entendre Lekain, artiste nécessaire

à Voltaire; elle quitte la lecture de la *Nouvelle-Héloïse* pour celle du *Contrat social*; les générations sont renouvelées; les enfans des contemporains de Rousseau et de Voltaire s'élèvent; Mirabeau, *l'ami des hommes*, tient son fils en prison; les jeunes gens étudient, pensent, rient, s'amuseut, méprisent ce qui est vieux, ne croient qu'en eux-mêmes et rêvent leurs futures destinées. Ainsi se comportait la société française à la fois vieille et nouvelle, chagrine et joyeuse, pleine d'abattement et d'espérances, vouée fatalement à un avenir qui devait dépasser les proportions connues des choses humaines.

AVÈNEMENT DE LOUIS XVI. — ESPÉRANCES DE LA NATION.

Louis XV mourut enfin, et Louis XVI qui devint roi au mois de mai 1774 fut salué avec allégresse : les peuples ne sont pas avares de crédules espérances ; un prince jeune, dont l'ame semblait ouverte comme la figure aux bonnes impressions, devait au jugement de la nation la gouverner heureusement.

Il y eut un changement sensible dans les esprits; on commençait à vouloir pratiquer les idées;

on appela la philosophie au pouvoir; de toutes parts on sollicitait la royauté de remettre le gouvernail aux disciples des philosophes.

Avant d'être attaquée, la monarchie eut encore à sa disposition quinze années, le zèle des peuples et l'appui de l'esprit nouveau. Il faut voir comment elle a usé de ces dernières faveurs de la fortune.

TURGOT.

« Vous aurez bientôt une visite dont je vous
« préviens, » écrivait d'Alembert à Voltaire, le 22
septembre 1760; « c'est celle de M. Turgot,
« maître des requêtes, plein de philosophie, de
« lumières et de connaissances, et fort de mes amis,
« qui veut aller vous voir en *bonne fortune*; je dis
« en *bonne fortune*, car, *propter metum Judæorum*,
il ne faut pas qu'il s'en vante trop, ni vous non
« plus. » Voici un maître des requêtes, à la fois

doué de prudence et d'audace, que quinze ans après nous trouvons ministre de Louis XVI.

Anne-Robert-Jacques Turgot naquit à Paris, le 10 mai 1727. Sa famille était une des plus anciennes de la Normandie. Le nom de Turgot est normand et figure dès le dixième siècle dans l'histoire d'Angleterre et d'Écosse. Après avoir fait ses premières études au collège de Louis-le-Grand, le jeune Turgot suivit les classes supérieures au collège du Plessis, d'où il entra au séminaire de Saint-Sulpice. Destiné par sa famille à l'état ecclésiastique, il consentit à étudier la théologie, mais non pas à prendre les ordres, et il répondit plus tard aux abbés de Cicé, de Brienne, de Very, de Boisgelin qui le pressaient de s'ouvrir la route des honneurs et du ministère par l'église, *qu'il ne saurait se dévouer à porter toute sa vie un masque sur le visage*. Il fut élu prieur de Borbonne en décembre 1749. Le 13 juillet 1750 et le 11 décembre de la même année, il prononça deux discours latins qu'il traduisit plus tard en français, admirables par une profondeur précoce⁽¹⁾; l'auteur avait vingt-trois ans : il savait du

(1) Voyez pièces justificatives, n° V.

bliqui

mistes. Ils avaient à leur tête Quesnay, médecin de madame de Pompadour. Louis XV le goûtait, l'appelait son *penseur*, et lui donna pour armes trois fleurs de pensée. Le marquis de Mirabeau en publiant *l'Ami des hommes*, rendit populaires, par l'emphase même de son livre, les questions d'agriculture et de population; il se forma des sociétés qui étudièrent l'économie rurale; on tenta des expériences. Dans le même temps les principes de l'administration et de la liberté du commerce se débrouillaient un peu; ces progrès étaient dus à M. de Gournay, long-temps négociant, et qui, devenu intendant du commerce, fit d'utiles tournées à La Rochelle, à Bordeaux, à Montauban, dans toute la Guyenne, à Bayonne, puis dans l'Orléanais, l'Anjou, le Maine et la Bretagne. M. de Gournay professait que la prohibition des marchandises étrangères et les défenses d'exporter les productions brutes du territoire contrariaient la prospérité du pays au lieu de la favoriser; que les privilèges ruinent l'industrie, et que la liberté seule pouvait animer le commerce. M. de Gournay mourut en 1759, et Turgot écrivit son éloge.

Iang, de répondre, lorsqu'ils seraient de retour à Canton, aux questions qu'il leur avait posées sur toutes les parties du gouvernement et des arts de la Chine.

Dès que l'opinion put demander des réformes au nouveau règne de Louis XVI elle désigna Turgot : on le fit sur-le-champ ministre de la marine, pour le placer quelque part ; il ne resta que cinq semaines à ce ministère, il y répara quelques injustices et devint contrôleur-général des finances le 24 août 1774. Il écrivit le même jour une lettre au roi pour lui rappeler quels devaient être les principes de la nouvelle administration : point de banqueroute, point d'augmentation d'impôts, point d'emprunts. Le nouveau ministre établit la liberté du commerce des grains et des farines dans l'intérieur du royaume et de province à province ; il forma une régie spéciale des domaines du roi ; il supprima la place de banquier de la cour ; il améliora la régie des fermiers-généraux ; il abolit la vénalité des intendances de commerce. Une sédition insensée troubla son administration : une partie du peuple de Paris se laissa persuader que la liberté du

« véable à volonté , que c'était une partie de la
« constitution que le roi était dans l'impuissance
« de changer. » Un édit donné à Versailles en fé-
vrier 1776, et qu'il fallut faire enregistrer au par-
lement en lit de justice, abolit les jurandes; dans
le préambule Turgot y énumérait les avantages de
la liberté. Cependant la noblesse, le parlement et
le clergé étaient ligüés contre l'administration phi-
losophique de Turgot et de Malesherbes; le jeune
Louis était dirigé par un vieux fat, par un de ces
hommes nés pour survoyer les rois dans des fau-
tes irréparables. Le comte de Maurepas, courti-
san fastueux, gentilhomme catété, abreuva de

dégoûts M. de Malesherbes qui offrit sa démission ; Turgot reçut l'ordre d'envoyer la sienne.

Turgot fut arraché à de grands desseins ; il voulait organiser une administration municipale dans chaque province, et créer des assemblées provinciales.

Il voulait faire contribuer la noblesse et le clergé aux impôts dans la même proportion que le tiers-état.

Il voulait faire vendre une partie des terres domaniales pour réparer les finances ; il voulait diminuer les tailles.

Il voulait rendre toutes les hypothèques spéciales et les faire enregistrer au greffe de la juridiction du lieu ; de cette façon les propriétaires de terre auraient payé leurs dettes.

Il songeait à établir une éducation nationale.

Voltaire écrivait à Turgot le 13 mai 1776 :

Malabarbes avait en 1771 et en 1774 demandé les états-généraux; il aimait les philosophes, laissait circuler leurs ouvrages, et par sa tolérance suppléait à la liberté de la presse.

Au premier aspect de l'esprit de Turgot il faut admirer sa grandeur et son universalité. Cet homme a tout embrassé. A vingt-trois ans il écrivit ses discours célèbres, en 1750, la même année où paraissait Jean-Jacques; il concevait la marche progressive de l'histoire et de l'esprit humain; il donnait au christianisme sa valeur historique; il y prophétisait l'émancipation de l'Amérique avec ces pittoresques paroles : « Les colonies sont comme
« des fruits qui ne tiennent à l'arbre que jusqu'à
« leur maturité : devenues suffisantes à elles-mê-
« mes, elles firent ce que fit depuis Carthage, ce
« que fera un jour l'Amérique. » Sans doute dans ces deux discours tout n'est pas également juste et vigoureux; mais jamais jeune homme n'a été philosophe à vingt-trois ans avec plus d'ampleur et de maturité. Il était à la fois économiste et jurisconsulte; il comprit la mobilité du droit civil et n'envisagea jamais le droit de propriété comme une entité scolastique qui ne saurait changer; il prépara

« éprouvent une variation continuelle; de nou-
« veaux besoins naissent, d'autres cessent de se
« faire sentir; la proportion de ceux qui demeu-
« rent change de jour en jour dans la société, et
« avec eux disparaît ou diminue l'utilité des fon-
« dations destinées à y subvenir..... La plupart
« de ces établissemens survivent long-temps à leur
« utilité : premièrement, parce qu'il y a toujours
« des hommes qui en profitent et qui sont inté-
« ressés à les maintenir; secondement, parce que
« lors même qu'on est bien convaincu de leur inu-
« tilité, on est très long-temps à prendre le parti
« de les détruire, à se décider sur les mesures
« et les formalités nécessaires pour abattre ces
« grands édifices affermis depuis tant de siècles,
« et qui souvent tiennent à d'autres bâtimens
« qu'on craint d'ébranler, soit sur l'usage ou le
« partage qu'on fera de leurs débris; troisième-
« ment, parce qu'on est très long-temps à se con-
« vaincre de leur inutilité, en sorte qu'ils ont quel-
« quefois le temps de devenir nuisibles avant qu'on
« ait soupçonné qu'ils sont inutiles.....
« Concluons qu'aucun ouvrage des hommes n'est
« fait pour l'immortalité; et puisque les *fonda-*
« *tions*, toujours multipliées par la vanité, ab-

trouve sur les traces de ce grand homme avec une satisfaction qui me dédommage des clameurs d'une malveillance ignorante.

Mais que manquait-il à cet esprit si vaste et si riche ? l'industrie et la force de l'artiste : il concevait sans pouvoir créer. Turgot n'a pas laissé de monument, et son style, que traversent parfois des rayons d'imagination et de génie, demeure cependant inachevé, imparfait, sans forme, attendant l'empreinte immortelle d'un doigt plastique et vigoureux. Il eut, je le crois, autant de génie que Montesquieu dans la conception des idées ;

(1) Philosophie du droit, t. I, p. 130-153.

mais il ne fut pas accordé d'écrire en poète et en romancier. Cette main immense n'a rendu que des sons médiocres et incomplets; elle n'a pas même pour le peuple et pour l'éternité.

L'homme d'état eut les mêmes imperfections que l'écrivain. Il concevait sans pouvoir exécuter et réussir; il était trop bon et pas assez volontaire; il manquait de passions énergiques; il n'avait ni l'ardeur ni le désir de la lutte. Pourquoi ne chercha-t-il pas le plaisir d'affaiblir les résistances de la jeunesse, de braver Louis XVI, de renverser Maupeou? pourquoi ne voulut-il pas écraser ses ennemis par le suffrage et l'ascendant de son nom? Il pensa à ses vœux; il abandonna trop facilement le pouvoir; secrètement il préférait ses études au ministère; il fut administrateur utile à Languedoc, ministre impuissant à Versailles; il porta dans les affaires une maladresse à la fois dédaigneuse et timide; novateur hostile contre l'aristocratie et le clergé, il ne sut pas se ménager l'appui de l'enthousiasme populaire; il resta désarmé, sans les qualités et sans les vices des hommes faits pour agiter et changer les empires.

CHAPITRE XXVI.

INFLUENCE DE L'AMÉRIQUE.

L'année même où Maurepas fit congédier les deux novateurs, on vit arriver à la cour de Versailles Benjamin Francklin. C'était le fils d'un artisan, d'un fabricant de chandelles; il s'était élevé lui-même avec la lecture de Plutarque et de Locke; il avait été ouvrier dans plusieurs imprimeries, avait écrit avec succès dans quelques journaux. Après avoir travaillé comme compositeur à Londres, il était revenu à Philadelphie se marier, établir une imprimerie ainsi qu'une société de librairie et de littérature. Alors il composa un

almanach populaire, dit du *Bonhomme Richard*; fut nommé député à l'assemblée générale de la Pennsylvanie; inventa le paratonnerre; fut envoyé à Londres pour plaider la cause des colons; de retour en Amérique, fut envoyé une seconde fois, comparut à la barre du parlement et parla avec une simplicité ferme; revit l'Amérique en 1775, et pendant que sa patrie proclamait son indépendance, vint demander à Versailles l'appui et la reconnaissance de la France.

On s'entretenait à Paris d'un autre hémisphère, vaste pays au-delà des mers, où des marchands et des colons ligués contre le léopard britannique conquéraient leur liberté; on lisait avidement leur manifeste; Lafayette partait pour servir leur cause; on s'empressait autour de Francklin, de Jefferson et d'Adams.

C'était un pays sans vieille royauté, sans clergé puissant et sans aristocratie féodale, qui demandait à son bon sens et à son courage une liberté praticable. Il se constituait en république simplement; sa tenue n'avait rien de déclamatoire et d'emphatique : le 9 juillet 1778 il décrétait

une première constitution fédérale; on se hâta dans cet acte de confédération de définir les rapports les plus importants entre la liberté particulière de chaque état et l'unité de la nouvelle république. Mais en 1787, la douzième année de l'indépendance, sous la présidence de Georges Washington, fut établie une nouvelle constitution fédérale⁽¹⁾ qui depuis quarante-cinq ans gouverne l'Amérique. Par cette constitution le pouvoir législatif est exercé par un sénat et une chambre des représentants; les représentants sont nommés par le peuple des divers états; les sénateurs par la législature de chaque état; les sénateurs et les représentants reçoivent pour leurs services une indemnité. Le congrès a le pouvoir d'établir les impôts, de payer les dettes publiques, de faire des emprunts, de régler le commerce avec les nations étrangères, de battre monnaie, d'encourager les progrès des sciences et des arts en assurant aux auteurs, pendant un temps limité, le droit exclusif de leurs écrits et de leurs découvertes, de constituer des tribunaux subor-

(1) *Mélanges politiques et philosophiques* extraits des Mémoires et de la correspondance de Thomas Jefferson par L.-P. Conseil, t. I, p. 127.

gislatures ordinaires ou extraordinaires des trois quarts des divers états.

Toutes ces choses même imparfaitement connues étaient de grandes nouveautés pour la société française ; il était clair qu'une vaste contrée pouvait se gouverner elle-même ; la liberté moderne s'agrandissait et débordait l'histoire et les exemples de l'Angleterre. Francklin servait aussi d'enseignement ; comme le peuple qu'il représentait il était le fils de ses œuvres, et le noble vieillard témoignait par sa vie et sa présence à Versailles tout ce que l'homme et les nations peuvent devoir au travail et à la volonté.



CHAPITRE XXVII.

**CONVOCATION DES ÉTATS-GÉNÉRAUX.—ASSEMBLÉE CONSTITUANTE.
— ÈRE NOUVELLE DE 1789. — STUYES. — MIRABEAU.**

Quand, sur le déclin de la société antique, les stoïciens se levèrent pour regarder, les bras croisés, la tyrannie partout où elle se trouvait, l'humanité considéra avec respect la sublime impuissance de cette opposition. Mais l'homme n'est pas né pour toujours nier le mal sans accomplir le bien : il trouve que ce n'est pas vivre que de ne pas régner; voilà pourquoi il est sorti de l'immobilité du stoïcisme, s'est fait chrétien, de chrétien catholique, de catholique protestant, de pro-

testant révolutionnaire. A qui sait regarder, l'enchaînement des idées est sensible, leur traduction en actes nécessaire, leur cours irrésistible. Cette continuité nous conduit face à face devant une péripétie sociale, nouvelle entre toutes; ce n'est plus l'acte d'un homme, mais le mouvement d'une société; non plus le pouvoir d'un législateur, mais la puissance du peuple: spectacle sur lequel il importe de tourner et d'assurer ses regards; car de l'intelligence de la révolution française dépendent les destinées du dix-neuvième siècle.

Avec Voltaire et Turgot disparurent les dernières espérances qui s'adressaient à la monarchie: la royauté n'était plus présente aux esprits; la jeunesse entière s'élevait à l'école de Jean-Jacques et sacrifiait même à l'auteur du *Contrat social* la gloire de l'ami de Frédéric. Durant les dix années qui précédèrent la révolution, Rousseau s'élevait de plus en plus dans les esprits, pendant que Voltaire descendait un peu. Au donjon de Vincennes, Mirabeau écrivait ces lignes: « As-tu
« bien le front de comparer mon style à celui de
« ce Rousseau, l'un des plus grands écrivains qui
« fût jamais?..... *Il y a des choses excellentes dans*

« seau, digne de tous nos respects par ses mœurs,
« son noble et inflexible courage et la nature de
« ses travaux, est le dieu de l'éloquence, l'apôtre
« de la vertu, nous la fait toujours adorer et ne
« prostitua jamais ses talens sublimes ni à la sa-
« tire ni à la flatterie ¹. » Mirabeau qui avait à peine
trente ans nous transmet ici la pensée des jeunes
générations.

Je ne conte pas les événemens politiques, je
n'ai point à parler des intrigues de la cour, de la
frivolité de Calonne, des tentatives de Brienne, de
Necker échouant à reprendre l'œuvre de Turgot:
les états-généraux, demandés par Malesherbes,
par le parlement, par le clergé, furent convoqués
au 1^{er} mai 1789; alors s'ouvrit avec eux une his-
toire que nous connaissons, et dont ici nous de-
vons saisir l'esprit et les résultats.

Ces états-généraux des trois ordres devinrent
sur-le-champ un concile philosophique; et les

(1) *Lettres écrites du donjon de Vincennes. Lettre LXXVI.*
Dans la lettre suivante Voltaire est encore plus maltraité,
et encore en opposition avec Rousseau et en son honneur.
Voyez aussi la lettre CXXIV^e.

traditions historiques ne purent tenir devant les idées du siècle. Le peuple prit séance en dépit du grand-maître des cérémonies et délibéra : il déclara sa souveraineté, et voulut avec sa raison changer et constituer la société.

Une tête, vaste réservoir d'idées et de constitutions, servait d'autorité et d'oracle aux jeunes gens de l'assemblée : l'abbé Syeyes avait entièrement rompu avec les vieux établissemens historiques, et ne cherchait à sa politique d'autre règle que la pensée ; il parlait peu, mais on se tournait vers lui si l'on avait besoin d'une inspiration et d'une vérité. Il comprenait la nouveauté féconde de la liberté moderne, et n'en faisait pas une imitation restreinte de la liberté antique :
« Les philosophes et les publicistes, écrivait-il
« dans son rapport sur la première loi qui ait été
« faite sur la presse, se sont trop hâtés de nous
« décourager en prononçant que la liberté ne
« pouvait appartenir qu'à de petits peuples ; ils
« n'ont su lire l'avenir que dans le passé ; et lors-
« qu'une nouvelle cause de perfectibilité jetée
« sur la terre leur présageait des changemens
« prodigieux parmi les hommes, ce n'est jamais

à que dans ce qui a été qu'ils ont voulu regarder ce qui pouvait être, ce qui devait être.
« Elevons-nous à de plus hautes espérances ; sachons que le territoire le plus vaste, que la plus nombreuse population se prête à la liberté.
« Pourquoi, en effet, un instrument qui saura mettre le genre humain en communauté d'opinions, l'émouvoir et l'animer d'un même sentiment, l'unir du lien d'une constitution véritablement sociale, ne serait-il pas appelé à agrandir indéfiniment le domaine de la liberté et à prêter un jour à la nature même des moyens plus sûrs pour remplir son véritable dessein, car sans doute la nature entend que tous les hommes soient également libres et heureux ⁽¹⁾ ? » Excellentes paroles : c'était sentir la virilité du monde ; c'était voir que chez les peuples modernes il n'appartient qu'aux grands états de faire de grandes choses ; c'était espérer en sage dans les ressources infinies de l'humaine grandeur.

Mais ce dix-huitième siècle, au moment où il se lève pour agir, n'aura-t-il pas un représentant

(1) Voyez Pièces justificatives, n° VI.

est compris; on le trouve tour à tour monarchique et républicain, démocrate et gentilhomme; enfin il est tellement complet qu'il en est double.

Tel ne s'offre pas le jeune Barnave; il marche d'une autre allure à la tribune et à la gloire; il réunit je ne sais quelle virginité de cœur et de pensée à l'ambition de l'éloquence; il veut être éloquent, voilà tout, le plus éloquent, et Mirabeau le désespère. Ce jeune artiste ne s'explique pas bien la carrière ou il est engagé, le but où il tend; il marche toujours jusqu'au moment où, s'apercevant que le sol va manquer sous ses pas, il jette un cri. La mort de Mirabeau l'avait fait roi de la tribune; et le 15 juillet 1791, jour où il déclara que le moment était venu de clore la

« blée n'ont plus d'intérêt, si l'on en excepte un petit nombre. »
Je ne mets pas en doute la probité d'Étienne Dumont, et je pense qu'il a cru à la vérité de tous les détails et de toutes les anecdotes qu'il a recueillis. Mais il est permis de lui dénier entièrement l'intelligence de la France, de son esprit, de sa révolution et de Mirabeau. Fidèle aux habitudes genevoises, il sacrifie sur tous les points la France à l'Angleterre; il ne pardonne pas à la Constituante de ne pas ressembler à la chambre des communes. En général les écrivains de Genève ont l'esprit plus ouvert et plus bienveillant en ce qui concerne l'Allemagne et l'Angleterre que pour ce qui regarde la France. Cela s'explique par l'éducation calviniste.

révolution, de s'asseoir, l'acclamation de l'assemblée fut unanime et lui décerna son plus beau triomphe. Cependant quelques hommes restèrent silencieux, et même, tandis que Barnave parlait, on put surprendre sur les lèvres de l'un d'eux un sourire amer..... c'était un avocat d'Arras.

Mais faut-il te plaindre, Barnave, d'avoir été intercepté par une violente catastrophe? Tu es mort pur; ton nom a été dérobé aux vicissitudes des révolutions; tu n'as été atteint ni par la solidarité de la terreur ni par le contact de la dictature; tu as péri, c'est mieux; et tu as légué à la jeunesse de France une de ces renommées d'autant plus éclatantes dans l'histoire qu'elles ont été plus courtes dans la vie.

L'Assemblée constituante se sépara le 30 septembre 1791. Pendant deux ans elle avait gouverné le pays, décrété une constitution et fait des lois sur les sujets les plus importants.

Elle avait aboli le régime féodal, supprimé les privilèges, établi l'égalité des impôts, supprimé

la dîme ecclésiastique et rendu à la nation les biens de l'église.

Elle avait supprimé les distinctions nobiliaires, les vœux monastiques, et aboli les ordres religieux.

Elle avait statué sur la propriété littéraire et organisé la liberté de la presse.

Elle avait fait arborer à nos flottes et à nos armées les trois couleurs.

Elle avait organisé les gardes nationales et réorganisé l'armée.

Elle avait proclamé une déclaration expresse des droits de l'homme et du citoyen.

Elle avait organisé l'unité souveraine du pouvoir législatif, la permanence et la périodicité des assemblées législatives.

Elle avait supprimé les parlements, organisé un nouveau pouvoir judiciaire et le jury.

Elle avait aboli la torture et esquisé un Code pénal.

Elle avait administré les finances et organisé le trésor public.

Elle avait commencé une nouvelle organisation de l'instruction publique.

Elle avait légué à ses successeurs le soin de rédiger un nouveau Code civil.

Elle avait réuni à la France l'état d'Avignon et le Comtat Venaissin.

Elle avait pendant deux ans représenté et élevé la France aux yeux de ses amis et de ses ennemis. On trouvait dans cette assemblée du dévouement, du cœur et du génie, et les Français pouvaient alors dire comme Rodrigues, que leurs coups d'essai étaient des coups de maître.

CHAPITRE XXVIII.

ÉCOLE DE LA GIRONDE. — VERGNIAUD. — M^{me} ROLAND. —
CONDORCET.

Un mouvement fatal était imprimé aux choses humaines, et il n'était donné à aucune institution et à aucun homme de ne pas être précipité. Mais il semble que dans cette ruine commune la fortune ait voulu nous dédommager de la fréquence des catastrophes par l'abondance du génie; elle nous a prodigué les grands hommes, elle a mieux aimé ne pas nous les refuser que de les soustraire à l'échafaud.

ver : dans une cause qui vous est chère il ne faut pas vouloir tout défendre puisqu'on ne peut tout expliquer. Sortis d'une révolution dont nous sommes appelés à recueillir les fruits, nous acceptons la succession, mais sous bénéfice d'inventaire. Champfort disait à un de ses amis : « C'est un grand avantage de n'avoir rien fait; mais n'en abusez pas. » Usons de cet avantage sans en abuser, nous qui n'avons rien fait encore, et parlons sincèrement de ceux qui nous ont précédés dans les fatigues de l'histoire.

Quand de vieilles puissances s'en vont, à la fois elles succombent sous les atteintes du temps et sous leur propre incapacité à tirer parti des derniers momens que leur a laissés le temps; elles ne savent pas lutter contre la mort et y substituer une renaissance laborieuse; plus elles approchent du terme, plus la tête leur tourne; elles arrivent aussi imbéciles que décrépites au gouffre fatal, et, comme les pécheurs endurcis de l'église chrétienne, elles ne peuvent effectuer leur salut.

Quand de nouvelles puissances se lèvent, elles sont filles du temps, et puis le temps leur man-

front avec un seul mot; dont le premier aspect donne, peu s'en faut, le vertige; riche en caractères différens comme une vaste épopée; possédant tout ensemble le gigantesque et sonore Danton, dont l'audace inaugure la terreur; les orateurs de la Gironde; Marat, son cynique; le fougueux Saint-Just, passant des camps à la tribune, descendant de cheval pour improviser une harangue; Robespierre; assemblée tour à tour héroïque et tremblante, partagée par l'emportement et la peur, miroir fidèle et orageux de toutes les passions populaires, des grandes comme des hideuses; mais au milieu de toutes ces variétés demeurant une, persévérante, dévouée à la patrie, vomissant contre l'Europe ses démocrates, ses armées et ses doctrines.

Les doctrines de la Convention découlent des écrits de deux hommes du dix-huitième siècle, Rousseau et Mably. A l'école du *Contrat social* les représentans de la démocratie avaient acquis le sentiment profond de l'unité de la société, de la volonté générale, de cette souveraineté dont les individus ne sont que les délégués et les serviteurs, de l'indivisibilité de la patrie et du dévoue-

mens la Convention fut législateur : elle gouverna et combattit par ses décrets et par ses lois.

Elle traça un plan d'éducation nationale.

Elle tenta la rédaction d'un code civil.

Elle créa le *grand-livre* pour inscrire et consolider la dette publique : « Que l'inscription sur le « *grand-livre*, disait Cambon , soit le tombeau des « anciens contrats, et le titre unique et fondamental de tous les créanciers ; que la dette contractée par le despotisme ne puisse plus être « distinguée de celle qui a été contractée depuis « la révolution ; et je défie à monseigneur le Despotisme, s'il ressuscite, de reconnaître son ancienne dette lorsqu'elle sera confondue avec la « nouvelle. »

La Convention décréta l'abolition de la contrainte par corps et de l'esclavage dans les colonies.

Elle s'occupa des moyens de propager la langue française.

CHAPITRE XXX.

MAXIMILIEN ROUESPIERRE.

Salluste , qui naquit sous le septième consulat de Marius, écrivit de Marius et de Sylla trente ans après la mort de ces deux personnages. Il n'est pas impossible d'agrandir par la pensée l'espace qui nous sépare de choses presque contemporaines, et d'accélérer ainsi la maturité de l'histoire.

Une idée , le règne soudain et absolu de l'éga-

de Barnave ; quand Vergniaud se défend contre lui, il est sensible que le Girondin, en redoublant d'éloquence, s'approche davantage de l'échafaud ; Camille Desmoulins fut puni d'avoir trop d'esprit pour un républicain ; Danton dut disparaître, Robespierre avait besoin d'être seul. Dans un instant de loisir, il signa la mort d'André Chénier ; apparemment comme Platon il estimait les poètes inutiles dans une république.

Robespierre détestait deux genres de gloire qu'il sentait lui être refusés, celle des lettres et celle des armes : à la tribune des Jacobins il se déclara contre la guerre que demandait la Gironde ; il redoutait la propagande militaire de la France ; la guerre lui semblait menaçante pour sa dictature et la démocratie telle qu'il la concevait.

Il voulait organiser l'unité sociale de la France, s'élever à une unité religieuse qui dépassât le christianisme, fonder le règne du peuple et le bonheur de chaque homme : il voulut établir l'empire de ces idées par la suppression du temps et l'oppression de la France.

manité, à laquelle il se disait dévoué; scandale et promoteur de notre révolution; mystérieuse nature qui semble jetée au genre humain comme un instrument, une vengeance et une énigme.

CHAPITRE XXXII.

RÉFLEXIONS.

« On imprime le *Télémaque*, écrivait madame de Caylus à madame de Maintenon retirée à Saint-Cyr, et l'on s'en promet l'âge d'or. » Effectivement le régent ¹ fit donner la première édition du livre de Fénelon, et sur-le-champ l'opinion se promit des résultats pratiques de la publication de ces idées.

On en était venu instinctivement à conclure de

(1) *Histoire sur la régence*, par Lemontey, t. 1, pag 54

dans les champs Elyséens; il y jouit des vives clartés de la gloire et de l'immortalité; il a passé par le jugement de Dieu; ses mérites l'ont emporté sur le mal; il a été comparé et glorifié: maintenant il contemple son jeune fils aux prises avec la vie, et il l'attend avec l'orgueilleuse certitude d'être surpassé par son héritier.

100-100000-100000

100-100000-100000

100-100000-100000

100-100000-100000

100-100000-100000

100-100000-100000

CHAPITRE XXXIII

L'EMPEREUR.

Périclès avait recommandé à Phidias de disposer les fragmens d'or pur qui rehaussaient l'ivoire de la statue de Minerve de telle façon qu'ils pussent être démontés pour être estimés devant le peuple à leur poids et à leur valeur. C'est encore décomposer Minerve que de commenter le génie. Mais quand même l'analyse pourrait en apprécier les qualités isolément, jusqu'à la plus exacte té-

Napoléon doit être l'éternel spectacle du penseur et de l'homme d'état : ce n'est certes pas à cette époque de nos études historiques que nous croyons pouvoir essayer sur l'empereur quelque chose qui ressemble à un jugement ; nous voulons seulement écrire les impressions que jusqu'ici nous avons reçues, attendant pour récompense de la continuité de nos travaux une intelligence ultérieure de son génie.

Bonaparte avait servi et fondé la Révolution ; Napoléon la propagea en Europe et faillit l'étouffer en France. Le général en chef de l'armée d'Italie avait conçu que celui qui voudrait rassurer et

En poussant aux idéologues, en les enveloppant dans la même proscription que les avocats, l'empereur se déclarait contre l'esprit pour la force; on eût dit qu'il ne voulait laisser briller sur la terre que la flamme du bivouac.

Les ordres du maître sont exécutés : on s'empresse à calomnier et à moquer les théories; le siècle philosophique n'est pas encore expiré qu'on l'outrage, et comme Louis XIV il descend insulté dans la tombe. Un journal dont le talent est littéraire et l'ambition politique, se prêta à la proscription des philosophes; on fit des phrases contre les idées; on dégrada les hommes et les œuvres; on excita une émeute sur des cendres à peine refroidies.

Dans un pays où les idées tombent dans une défaveur officielle, les lois ne sauraient être bonnes; je dis de cette bonté véritable qui porte la conviction chez les penseurs aussi bien que l'obéissance dans la foule. La législation décrétée par la Constituante avait reçu son inspiration et son appui de l'esprit philosophique; le Code civil élaboré sous le consulat suppléait aux inno-

Constituante ; et si l'on conserva l'institution du jury, on se réserva de l'atténuer et de la corrompre.

Mais en 1810, dix-neuf ans après la Constituante, on ne se souvenait plus ni de la révolution ni de la philosophie. Quand Napoléon ordonnait alors à ses conseillers d'état de rédiger un Code pénal, ce n'était guère pour lui qu'un mince détail d'administration, une affaire de police. Aux yeux du dictateur victorieux qui tenait sous sa main l'Europe à la fois réduite et soulevée, et qui avait sans cesse à la parcourir de victoire en victoire, le Code pénal n'était qu'un énergique règlement qui devait contenir les prêtres, les mécontents, les écrivains, les garnemens et les filous. Quel homme de sens, à cette époque de persécution et de mépris pour l'idéologie et les idéologues, eût osé émettre quelque pensée qui sentît la philosophie ? Non ; les collègues de Treilhard ne pouvaient s'emporter à un tel excès : tout se passa convenablement ; et le Corps-Législatif, qui se taisait de droit, accueillit avec respect cette péroration de Treilhard : « J'ose dire que cet ouvrage porte l'em-
« preinte de la sagesse profonde qui caractérise
« tous les codes que Sa Majesté a donnés à la na-

tesse les différens exposés des motifs et rapports sur le Code de 1810; on y sent l'ignorance et le mépris de la nature humaine, et l'inaltérable conviction que l'ordre social n'a d'autre appui que les gendarmes et la police.

Cependant l'empereur méditait d'outrepasser les triomphes et les satisfactions de la paix de Tilsitt; il s'égarait dans son égoïsme et dans l'univers; il mettait la main partout pour s'augmenter; il ne se trouvait plus assez grand parce qu'il avait dénaturé sa grandeur; il avait sur le front l'huile du pape, mais il avait perdu le sacre de l'esprit humain.

Depuis huit mois il a sur sa table une carte de Russie: il la considère, la quitte et la reprend; il est obsédé par un indomptable désir; cependant il avait dit pendant son consulat que la France avait la Russie pour alliée naturelle; mais maintenant il n'a qu'une idée, entrer à Saint-Pétersbourg; il ne veut pas que la ville de Pierre et de Catherine échappe à ses entrées de conquérant; il est invinciblement attiré, il part, il entraîne avec lui la France, il traverse l'Allemagne, ne prend la

« ne veut que moi. Vous ne l'avez pas vue cette
« multitude se pressant sur mes pas, se précipi-
« tant du haut des montagnes, m'appelant, me
« cherchant, me saluant. A ma rentrée de Cau-
« nes ici, je n'ai pas conquis, j'ai administré.....
« Je ne suis pas seulement, comme on l'a dit, l'em-
« pereur des soldats, je suis celui des paysans, des
« plébéiens, de la France,..... Aussi, malgré tout
« le passé, vous voyez le peuple revenir à moi; il
« y a sympathie entre nous : ce n'est pas comme
« avec les privilégiés. La noblesse m'a servi, elle
« s'est lancée en foule dans mes antichambres; il
« n'y a pas de place qu'elle n'ait acceptée, deman-
« dée, sollicitée; j'ai eu des Montmorency, des
« Noailles, des Rohan, des Beauveau, des Morte-

« Je suis l'homme du peuple; si le peuple veut
« réellement la liberté, je la lui dois. J'ai reconnu
« sa souveraineté : il faut que je prête l'oreille à
« ses volontés, même à ses caprices. Je n'ai jamais
« voulu l'opprimer pour mon plaisir. J'avais de
« grands desseins; le sort en a décidé : je ne suis
« plus un conquérant; je ne puis plus l'être. Je
« sais ce qui est possible et ce qui ne l'est pas. Je
« n'ai plus qu'une mission : relever la France et lui
« donner un gouvernement qui lui convienne.....
« Je ne hais point la liberté. Je l'ai écartée lors-
« qu'elle obstruait ma route; mais je la comprends,
« j'ai été nourri dans ses pensées..... Aussi bien

amère dérision, la France n'eût pas été déprimée
outré mesure au détriment de la liberté euro-
péenne et n'aurait pas à reconquérir cet ascendant
moral dont elle est appelée à couvrir l'émancipa-
tion des peuples comme d'un bouclier. Waterloo
a été la victoire du despotisme sur la liberté et
l'écueil des exagérations de notre gloire. On a fait
notre éloge dans un pays voisin : vous ne pouvez
parcourir l'Angleterre sans trouver partout le nom
de Waterloo. Une rue s'appelle Waterloo, une
place Waterloo, un pont Waterloo, jusqu'à des
maisons de commerce, toujours Waterloo, tou-
jours la France, tant l'Angleterre s'enorgueillit

ayant su fonder le culte et la religion de son nom,
nature destinée à grandir incessamment dans l'his-
toire, nature destinée à l'épopée, nature sur la-
quelle l'intelligence humaine doit continuelle-
ment diriger son œil.



CHAPITRE XXXIV.

DAS IDÉES SOUS L'EMPIRE.

D'un siècle à l'autre les idées prolongent leur retentissement ; et plus dans une période déterminée elles auront été puissantes et obéies, plus elles seront lentes à mourir pour céder la place à celles qu'elles auront engendrées. Presque tous les esprits qui sous le consulat et l'empire s'étaient maintenus fidèles au culte de la pensée n'eurent d'autre école que la philosophie du dix-huitième siècle : hommes éminens et intermédiaires, chargés de faire produire aux idées de leurs maîtres leurs dernières conséquences et leur dernier éclat.

qualités du métaphysicien. Son idéologie est une, précise, claire, énergique. Le commentaire sur Montesquieu manque de l'intelligence historique de l'*Esprit des lois*, mais abonde en vues saines sur les rapports des sociétés et des gouvernemens.

En 1808 Georges Cuvier présentait à Napoléon en son conseil d'état un rapport historique sur les progrès des sciences naturelles depuis 1789; après avoir tracé l'idée générale de l'objet et de la marche des sciences, la nature et les limites des sciences naturelles et leurs principes généraux, l'illustre rapporteur exposait l'histoire de la chimie, de ses progrès; l'histoire naturelle passait

« comme toutes les variations des forces vitales ;
 « elle a réglé l'histoire naturelle d'après ces mé-
 « thodes raisonnées qui réduisent les propriétés
 « de tous les êtres à leur expression la plus sim-
 « ple ; elle a déterré et recréé des espèces inconnues,
 « enfouies dans les couches du globe ; les
 « minéraux ont été analysés et soumis aux lois de
 « la géométrie ; des végétaux et des animaux au-
 « paravant inconnus ont été rassemblés et distin-
 « gués ; leur catalogue général a été augmenté de
 « plus du double ; leurs propriétés ont enrichi les
 « arts d'une foule d'instrumens nouveaux ; la vac-
 « cine enfin a donné les moyens de soustraire
 « l'humanité à l'un des plus funestes fléaux qui la
 « tourmentaient ¹. » Les sciences mathématiques
 égalaient les progrès des sciences naturelles et
 captivaient les plus hautes intelligences. L'auteur
 du *Système du monde* ² continuait ses travaux.

Les lettres étaient moins heureuses ; elles obéissaient à l'empereur, et ne pouvaient pas, comme la nature et la géométrie, échapper à son joug.

(1) *Rapport*, pages 388, 389.

(2) La première édition parut en 1796.

Mais dans la tête d'une femme je trouve quelque chose de plus rationnel et de plus fort : elle est énergiquement vouée au culte des idées ; c'est la Sapho de la philosophie ; peut-être n'a-t-elle pas les magiques couleurs du chantre d'Atala , mais elle a plus de passion et d'esprit ; elle lutte contre Napoléon : au moment où le conquérant se promène en Allemagne , elle lui offre ainsi qu'à la France le tableau de cette civilisation qu'il croit avoir soumise ; aux victoires de Friedland et de Jéna elle oppose un livre qui divulgue la patrie de Fichte et de Schiller. Pour se mieux venger de l'auteur du système continental, elle célèbre l'Angleterre ; cette femme était fière d'être l'ennemie de l'empereur. Ce duel si glorieux pour elle échauffait encore ses inspirations. Il est juste de déclarer excellente l'influence exercée par madame de

sciences naturelles et mathématiques, la médiocrité d'une littérature asservie et les protestations isolées du génie en lutte contre le génie.

CHAPITRE XXXV.

DE LA RESTAURATION.

L'aigle de Napoléon était sorti vivant des éclairs de Marengo ; les fleurs de lys des vieux rois ne purent renaître que sur nos débris. Ce commencement disgracieux des quinze années de la Restauration avait une raison nécessaire.

La ligne droite est la route naturelle des nations ; elles marchent devant elles ; quelquefois elles s'arrêtent devant les obstacles, puis les surmontent violemment. Après une révolution elles

un esprit après une lassitude contractée par vingt-sept années de luttres et d'agitations : recueillement intérieur, mais solitaire, dont le bon sens de la nation intervenait à tirer parti.

La nation sentait confusément le contre-sens philosophique et la possibilité de corriger par ses efforts l'ingratitude de cette situation imposée. Vaincue et épuisée, elle travaillait à l'amélioration du présent et se réservait l'avenir.

Deux fois se sont partagés les quinze années de la Restauration : Louis XVIII avait appris quelque chose à l'école de la philosophie, de la révolution et de l'Angleterre : il aimait à se considérer entre la vieille monarchie et la France révolutionnaire comme Henri IV entre les protestants et les catholiques : la Charte de 1814 fut son acte de Noces. Le jeune monarque n'avait pas les passions de son père : il s'appuya, tant qu'il put disposer de sa volonté, sur une transaction sans laquelle il eût craint de ne pas mourir aux Tuileries. Le triste vieillard qui maintenant habite Prague employa six ans à perdre le trône de France : cette prédestination à faire tomber une cou-

faire à lui-même et à lui seul une France, à la convenance de ses regrets, de ses inimitiés et de ses folies.

Mais la France ne manqua ni à elle-même ni à l'Europe ; elle retrouva intrépidement le goût de la liberté ; elle releva la cause trop oubliée de la Révolution ; elle reprit le mouvement démocratique déserté depuis le 9 thermidor, mais elle eut l'instinct de ne plus séparer la liberté de la civilisation : elle l'appuya sur l'industrie et la pensée ; elle saisit toutes les occasions de commenter démocratiquement la charte octroyée ; elle s'arma contre la Restauration d'un libéralisme industriel, doctrinaire et légal ; elle usa de tous les instrumens et ne dut rien qu'à elle-même.

Attribuer à l'esprit de la Restauration le réveil de la liberté, c'est faire honneur à une blessure grave de ne pas toujours tuer l'homme qu'elle atteint.

Est-ce aussi à d'autres qu'à ses soldats que la France doit de faire flotter sur Alger le drapeau que Bonaparte et Kléber avaient déployé en Égypte ? L'armée d'Afrique put changer d'étendard après

**la victoire; en recevant les trois couleurs que lui envoyait la liberté victorieuse à Paris, elle ne mé-
alliait pas l'honneur de ses armes : admirable con-
joncture pour un peuple où la gloire civile et la
gloire militaire marchaient du même pas !**

DES IDÉES SOUS LA RESTAURATION.

Réimprimer Voltaire et Jean-Jacques fut la première hostilité exercée contre l'esprit de la Restauration. Avant d'avoir eu le temps de se recueillir, on jeta aux vieux Bourbons le dix-huitième siècle à la tête. Personne dans les rangs du libéralisme n'allait au-delà des souvenirs et des doctrines de l'âge précédent, sauf un homme à la fois élève de Voltaire et de Goëthe, protestant, spiritualiste, Français sachant l'Allemagne, moins ardent, mais plus limpide dans son style que la femme

sophique. Et d'où provenait surtout cette incertitude? Plusieurs de ces hommes appréciés ailleurs¹ étaient éminens et honnêtes; mais ils ne comprirent ni d'esprit ni de cœur la déduction du siècle et les instincts de la France; ils s'isolèrent de l'héritage de nos pères pour aller se ménager à part une petite colonie; et dans cette position fautive ils eurent de la morgue pour contenance et de la stérilité pour expression.

En face du libéralisme et de l'école communément appelée *doctrinaire*, la cause de la vieille monarchie et du culte catholique jeta d'éclatantes clartés; elle ne manquait pas d'inspirations et de poésie; elle s'enivrait de ce retour inespéré, de ces prospérités soudaines qui faisaient refleurir un arbre séché; elle montrait avec enthousiasme le doigt de Dieu; elle vomissait contre la Révolution d'éloquentes insultes et de vengeresses invectives. Ces premiers transports passés, on s'occupa de trouver des opinions et des institutions qui pussent affermir, comme on disait alors, le trône et l'autel; malheureusement on eut besoin de la liberté de discussion et de pensée; on était obligé

(1) *Lettres philosophiques.*

façon démonstrative⁴ et pittoresque⁵ à la mémoire de la France ; évocation puissante qui remua les imaginations. La poésie les agitait aussi en des sens divers ; mais à nous barbares il n'appartient pas de qualifier les poètes ; nous savons seulement les adorer, et nos oreilles sont pleines encore des sons harmonieux et nouveaux de la chanson, de l'ode, de la méditation et de l'élégie⁶.

Au milieu de ces richesses la philosophie ne sut refléter qu'un éclat emprunté ; elle confondit

(1) M. Augustin Thierry. — (2) M. de Barante. — (3) M. Guizot. — (4) M. Mignet. — (5) M. Thiers. — (6) Béranger, Victor Hugo, Lamartine, Sainte-Beuve.

l'étude du passé avec les conquêtes de l'intelligence, maîtresse du présent; elle identifia l'érudition et la pensée; elle mêla le spiritualisme platonicien à la métaphysique germanique, et ce mélange adultère nous fut offert sous le nom d'éclectisme.

L'éclectisme fut une compilation et non pas un système; il fournit des renseignemens sur le passé, mais pas une seule étincelle de lumière et de vie; il se fit traducteur avec des prétentions de Prométhée. Mais allons un peu à cette Allemagne qui prêta sans le savoir l'autorité de son nom à cette déception métaphysique.

CHAPITRE XXXVII.

INFLUENCE DE L'ALLEMAGNE.

En 842, à Strasbourg, Louis dit le Germanique et Charles II dit le Chauve se jurèrent alliance ; Louis prononça le serment en langue romane, Charles en langue tudesque. C'étaient l'Allemagne et la France échangeant leur langage et des paroles de paix. Karl, l'homme du monde, de la France, de l'Allemagne et de l'Italie, n'avait pour héritiers naturels que les peuples cherchant à s'établir dans leurs limites et leur génie, et l'alliance de Strasbourg est le symbole de la fraternité na-

ce temple qu'une main d'homme n'a pas élevé.

Comme les coutumes germaniques n'ont guère laissé d'autres traces dans l'histoire que les écritures latines rédigées après la conquête, de même le spiritualisme du Nord ne nous est devenu notable que lorsqu'il a été imbu de christianisme. La doctrine conçue dans Nazareth trouva sur les rives du Danube et du Rhin des âmes et des imaginations qui se l'approprièrent avidement : la Germanie s'assimila la parole hébraïque ; elle confondit sa pensée avec elle, mais de telle façon qu'elle imprimait à cette substance reçue les formes de son intellect ; elle fut chrétienne, mais le christianisme y fut allemand. Fleurit alors cette religion si intime, si personnelle et si tendre, moins curieuse des pompes et des magnificences du culte que des libertés un peu sauvages de la pensée, fleur mystique pouvant s'épanouir loin des feux du Midi et s'enracinant de plus en plus dans les profondeurs de l'âme, cette terre sainte et féconde dont un regard de Dieu fait jaillir de si abondantes moissons.

Entre ce mysticisme et la réforme il y a une

mais teintes de couleurs si tranchées et si différentes qu'elles ne compromirent pas l'originalité des artistes qui les reçurent peut-être à leur insu. Lessing a des qualités françaises ; supprimez la lumière que nous avons jetée au dix-huitième siècle, Goëthe et Schiller deviennent incompréhensibles.

Il serait ici mal-séant de nous engager dans une recherche des lettres allemandes ; mais n'y a-t-il pas dans Goëthe la trace du génie français ? Candide est-il resté tout-à-fait étranger à Méphistophélès, et Werther ne doit-il rien à Julie ? Goëthe semble avoir trouvé sa nouveauté dans la reproduction agrandie de Jean-Jacques et de Voltaire ; il les associait en lui en s'y ajoutant lui-même, et le monde a été doté d'un artiste intelligent entre tous, ayant une impartialité presque divine entre les époques, les peuples et les passions de l'humanité. Schiller est moins grand et plus ardent ; il n'est qu'une moitié de Goëthe ; il ne quitte pas un instant l'école de Rousseau ; dans la simplicité de son ame et de son génie il ne réfléchit que les passions plébéiennes et il ne veut prêter l'autorité de sa muse qu'à la liberté démocratique du genre

liste de Munich et de Berlin voulait être raconté sincèrement; alors après le récit le narrateur pouvait parler en son nom et critiquer, s'il en avait la force, l'Allemagne divulguée devant la France instruite. Mais au lieu et place de cette franchise il y eut des pratiques détournées. L'éclectisme, en 1828, dogmatisa comme de lui-même en puisant aux sources altérées de l'Allemagne; il ne nous donna ni un système neuf ni une histoire véridique; les questions furent embrouillées avec imagination, et j'accorderai que *l'Introduction à l'histoire de la philosophie*¹ a toutes les qualités, sauf l'esprit philosophique.

(1) M. Cousin. Voyez *Lettres philosophiques adressées à un Berlinoïse*.

Il faut plus de véracité dans la gestion des idées humaines. D'homme à homme, de peuple à peuple, montrons-nous franchement. L'Allemagne et la France sont d'assez grandes puissances pour ne pas entre elles user de surprise. Confessons ce que nous devons à nos voisins en érudition et pour le réveil du sens religieux et métaphysique ; mais en même temps présentons-leur dans toute sa vérité l'image de la France. Nous connaissant bien nous nous aimerons mieux. Enfants de Charlemagne, Germains et Gallo-Francs, vous n'êtes pas voués à d'éternelles inimitiés ; nous nous embrasserons un jour, et nous trinquerons ensemble sur les bords du Rhin, ce fleuve qui comme Charlemagne appartient à l'Allemagne et à la France !

CHAPITRE XXXVIII.



RÉVOLUTION DE 1830.

En reportant notre pensée sur l'histoire de la Restauration, nous pouvons nous appliquer cette parole de Tacite dans l'exorde de la vie d'Agriкола : *Dedimus profectò grande patientiæ documentum*. Nous fûmes en effet patients, mais après quinze années d'attente, nous changeâmes les choses en trois jours.

Il était nécessaire que la vieille légitimité fût dispersée avec cette promptitude. Quand la jus-

bientôt, et rien ne ressembla moins aux commencemens sincères et purs de cette école que les déplorables écarts où quelques-uns la perdirent.

L'éclectisme n'a pas même tenté de rompre le silence auquel il s'est trouvé réduit; l'esprit critique qui avait primé sous la Restauration s'est tenu coi; enfin les derniers souvenirs du dix-huitième siècle ont expiré.

Jamais catastrophe historique n'a plus clairement que la dernière révolution inauguré un

siècle nouveau ; le sillon qui sépare le passé du présent est lumineux et irrécusable.

L'influence du dix-huitième siècle sur le dix-neuvième est consommée : cette influence a produit deux révolutions et conduit à leur majorité les nouvelles générations ; et comme elle n'a plus rien à faire elle n'est plus.

L'esprit historique de Montesquieu ne suffit plus à l'intelligence du passé, et l'histoire veut être renouvelée, comme au dernier siècle Montesquieu l'a renouvelée lui-même.

La philosophie insurrectionnelle de Voltaire n'a plus de crédit : après avoir relevé l'indépendance humaine, elle ne peut la satisfaire et la conduire ; après avoir aimé Dieu et l'humanité, elle est incapable de les faire connaître.

L'Encyclopédie, après avoir atteint son but, n'est plus utile aujourd'hui qu'à la gloire de Diderot.

La volonté de l'homme a été restaurée dans

le gouvernement des choses humaines par Rousseau, et nous avons à poursuivre ce résultat indestructible : pour cela il faut donner à la volonté l'appui de l'intelligence ; il faut agrandir le contrat social par l'idéalisme social.

Les doctrines révolutionnaires de la Constituante et de la Convention doivent venir se perdre dans une philosophie ultérieure qui les complète et les transforme.

A l'heure qu'il est le dix-huitième siècle n'a plus d'autorité efficace dans les jeunes têtes ; il n'est plus pour elles qu'un souvenir d'éducation ; mais un fils n'oublie pas ce qu'il doit à son père, parce qu'il ne lui ressemble pas et parce qu'il a sur les choses d'autres idées que lui.

Et c'est pourquoi j'ai tracé ce tableau, afin que notre indépendance ne fût pas confondue avec l'ingratitude et l'oubli ; une dernière fois j'ai voulu présenter aux générations les images de leurs pères, et j'ai pensé qu'un dernier regard jeté sur elles nous mettrait à tous dans le cœur de l'espoir et du courage.

CHAPITRE XXXIX.

DE LA RELIGION.

Si l'homme pouvait se suffire à lui-même, il ne serait pas religieux : Dieu seul peut se passer de religion.

Être absolu c'est n'avoir besoin de rien et de personne, c'est pouvoir rester seul dans sa puissance, remplir par sa puissance cette solitude, les confondre, être tout, seul, libre, omnipotent et nécessaire.

L'homme n'est pas absolu, mais il a l'idée de l'absolu ; l'idée lui en donne l'amour ; l'amour le

desir: le desir éveille l'imagination; l'idée, l'aspiration, le desir, l'imagination créent la religion.

La religion fait descendre Dieu sur la terre: création de l'idéal, elle réjouit les hommes en leur en faisant l'apparition symbolique.

La religion est le plus grand effort de l'humanité. Elle s'élève de la terre pour entrer dans les cieux et pour en communiquer aux hommes quelque nouveauté.

Instincts d'intelligence, d'amour et de volonté, elle rassemble toutes les forces de l'homme, les purifie, les rassemble, les sacrifie, et par la passion divine le dirige à la vérité.

Dieu et la religion est le suprême effort de l'humanité. Elle s'élève et est pas moins soumise aux conditions mêmes de l'humanité. Or, rien n'existe hors le temps et de l'espace; rien ne peut se manifester dans ces deux formes sans en supporter les empreintes et les limites.

La religion s'élève vers le ciel, mais à travers

le temps et l'espace : naturelle, humaine et divine dans son principe, il ne lui est pas donné d'avoir une même représentation éternelle et universelle.

Le temps la coupe et la divise dans ses manifestations; les siècles sont des sections qui rendent partiel le développement des idées humaines.

L'espace la morcelle, la dissémine et l'affecte; les climats sont des impressions qui rendent différent le développement des idées humaines.

Donc, si la religion est une idée éternelle et universelle, elle n'a pas de symbole éternel et catholique.

Dans les conditions du temps et de l'espace se développe le génie.

L'expression sociale du temps et de l'espace est la civilisation qui relève à la fois de l'âge du monde et du climat.

Donc la religion dépend des degrés et des différences de la civilisation; dès lors elle tombe

sous toutes les conditions de la vie. Elle devient compliquée, habile dans ses procédés, dissimulée quelquefois; pendant le règne du polythéisme elle aura des mystères; elle cachera pour la sauver l'idée de l'unité; le temps et le pays qui plus tard produiront au monde cette unité seront marqués dans l'histoire d'une convenance nécessaire.

La religion manifeste son idée capitale par un homme qu'elle inspire et qu'elle charge d'être la lumière et la victime de l'humanité. Il est homme, mais plus qu'un autre il a du dieu dans l'ame, et même la divinité l'absorbe. Alors il se confond avec elle, et cet hyménée sacré devient pour lui une identité; il ne se connaît plus comme homme, il se croit comme dieu. Voilà qui constitue le révélateur.

Et cette identité personnelle doit se traduire en une parole qui donne à l'humanité la même illusion qu'au révélateur l'inspiration qui le possède. Cette parole contiendra dans l'opinion du genre humain toute la vérité: elle sera l'identité de la forme et du fond, la manifestation ou plutôt le voile de l'absolu.

Cette parole s'appelle dogme.

Le dogme est un mélange d'intelligence et de foi; je pense, il me paraît, *δοκεῖ μοι*; le dogme est à la fois hors de nous et dans nous; *visum est, apparet*.

Le dogme affecte la sensibilité en illuminant l'esprit; il remue pour les épurer les passions sous la lumière de l'idée¹.

(1) Montesquieu a écrit avec une profondeur dont il n'avait peut-être pas toute la conscience ces mots : « Le dogme de l'immortalité *affecte* prodigieusement les hommes. »

DU CHRISTIANISME.

Bella, immortal, benefica
Fede, ai trionphi avvezza,
Scrivi ancor questo, allegati;
Che piu superba altezza
Al disonor del Gulgota
Giammai non si chino ¹.

Le lyrique italien ne pouvait rien offrir de plus grand que Napoléon ne dédaignant pas Jésus-Christ.

Les religions ont toujours enchanté les peuples, les conquérans et les poètes. Comme elles sont

(1) Manzoni, *Cinque Maggio*.

quelque chose de positif et de passionné, elles enflamment et nourrissent les âmes des masses, des soldats et des chantres de l'humanité. On ne saurait avoir trop de piété pour leur génie qui appuie les sociétés et console les hommes.

Parmi toutes les religions qui ont traduit et satisfait la dévotion de l'humanité à sa cause divine et personnelle, le christianisme nourrit et avive toujours sa lumière. Nous vénérons profondément le christianisme parce qu'il est dans la nature des choses; mais nous ne saurions lui reconnaître d'autre mérite.

Le temps a développé le christianisme. Sa première manifestation fut purement morale; c'était l'avènement de la fraternelle égalité. Moment de Jésus-Christ.

La parole d'amour devint une doctrine de raison; elle occupa l'intelligence et voulut gouverner la vie. Moment de saint Paul.

Devenu doctrine, le christianisme voulut ab-

sorber toute la sagesse humaine qui l'avait précédé. Il s'assimila surtout le platonisme. Moment des Pères.

Devenu possible au gouvernement des choses humaines, le christianisme voulut consolider son unité et ouvrit des discussions pour fonder l'orthodoxie. Moment des conciles œcuméniques, ses états-généraux de l'esprit humain.

Après ces débats démocratiques le christianisme incarna son unité dans un homme élu qu'il fut obligé logiquement de déclarer infaillible. Moment du pape.

L'unité latine et italienne fut récusée par l'indépendance du spiritualisme germanique. Moment de Luther.

Aujourd'hui le christianisme est compris comme un mouvement naturel de l'humanité. Moment de l'esprit humain en son propre nom.

Donc le christianisme est en la puissance du

des sectes innombrables, variations vivantes et infinies du christianisme qu'elles s'accordent cependant à ramener à l'unité de la raison. Dans plusieurs portions de la terre le christianisme n'est pas pratiqué. La Chine n'est pas convertie, Mahomet est puissant encore; l'Inde appartient à Brahma; l'Afrique a des villes et des divinités inconnues; enfin l'immense Orient semble trouver trop petite la croix de Jésus-Christ.

Donc le christianisme n'a pas triomphé de l'es-

« tien qui enseignent une contre-religion formée des rêves
« de leurs cerveaux malades, et aussi étrangère au chris-
« tianisme que celle de Mahomet. Leurs blasphèmes ont jeté
« dans l'incrédulité des penseurs trop prompts à repousser
« l'auteur supposé, en même temps que les horreurs qui lui
« étaient si faussement imputées. Si les doctrines de Jésus
« avaient toujours été prêchées avec la pureté qu'elles avaient
« en sortant de ses lèvres, tout le monde civilisé serait chré-
« tien aujourd'hui. Je me réjouis de voir la doctrine de l'u-
« nité de Dieu revivre dans cette heureuse contrée des libres
« recherches et des libres croyances, qui n'a livré son *credo*
« et sa conscience ni aux rois, ni aux prêtres; et j'ai la con-
« fiance qu'il n'existe pas aujourd'hui aux États-Unis un
« jeune homme qui ne soit destiné à mourir *unitaire*. » (Ex-
trait de la *Correspondance de Jefferson*, t. II, pag. 350.)
Nous citons ces lignes pour l'instruction des personnes qui
s'imaginent encore qu'il n'y a pas au monde d'autre chris-
tianisme que celui professé par leur église.

pace qui le morcelle ou ne le connaît pas; il ne se déploie pas en souverain absolu sur ce théâtre qui peut un jour être foulé par d'autres acteurs que lui.

- Il se tromperait fort celui qui trouverait injurieuse au christianisme cette inévitable condition du temps et de l'espace. L'esprit n'est pas étouffé sous les obstacles qui ne peuvent augmenter son labeur sans attester plus vivement sa gloire. Les conditions de l'humanité ne sauraient être un opprobre pour la religion de celui dont il a été dit : *Ecce homo*.

Aujourd'hui deux ouvertures s'offrent à l'avenir du monde : procurer un règne social à toute la vérité prêchée par le christianisme; outrepasser les conceptions mêmes du christianisme.

Toute la vérité qu'a conçue le christianisme n'est pas socialement pratiquée : le dogme de l'Evangile, l'égalité, n'est pas accompli; on l'adore sans lui obéir vraiment, et l'avenir le plus prochain de l'histoire sera occupé par le règne politique du principe spiritualiste annoncé par Jésus.

Suis-je impie avec de pareilles espérances? L'infirmité de chacun ne se peut relever que par le sentiment de l'infini, et la bassesse des temps présents ne m'encourage nullement à murer l'avenir.

CHAPITRE XLI.

INFLUENCE DE L'ORIENT.

Pendant que nous sommes occupés à voir clair dans les destinées de notre siècle, il s'élève derrière nous un immense passé auprès duquel il semblerait presque que le monde européen n'est qu'un nouveau-né. Athéniens, vous n'êtes que des enfans, disait à Solon un prêtre de Saïs. A l'Europe moderne le prêtre de Brahma peut donner le même avertissement.

Dans le même temps nous sommes travaillés par la science du passé et l'attraction de l'avenir :

nous commençons à connaître dans le siècle inauguré par Napoléon la terre visitée par Alexandre; l'Inde a mis à se faire connaître de nous une majestueuse lenteur et semble s'être réservée la dernière à notre curiosité comme la plus vaste des émanations de Dieu.

L'Inde est pour nous aujourd'hui ce qu'étaient au seizième siècle la Grèce et Rome; nous cherchons à en déchiffrer les monumens, à reconnaître et à ordonner les pierres tumulaires de sa civilisation; et la philologie, cette science philosophique des signes de l'esprit humain, renouvelle sur la littérature brahmanique les expériences qu'elle a presque épuisées sur l'antiquité classique ¹.

(1) Cette situation scientifique a été saisie avec une grande sagacité par un jeune et savant professeur, M. Eugène Burnouf, que le suffrage de célèbres Allemands, des Bopp, des Humboldt et des Lassen, avait mis depuis long-temps au premier rang des indianistes. M. Burnouf approfondit la philologie sanscrite que son érudition lui permet d'illustrer encore par la connaissance de la langue zend. Sciemment il sacrifie à l'étude des détails certaines généralités prématurées qui lui seraient cependant plus faciles qu'à tout autre. Cette route est bonne; c'est celle des grands maîtres; c'est ainsi qu'on met son nom dans l'histoire d'une science de façon qu'il n'en puisse pas être expulsé.

Le passé pourra donc nous dire si les idées de l'humanité sont récentes et nouvelles dans leur racine ; si un peuple, un homme peut s'en dire l'auteur et le propriétaire ; si la révélation n'a pas été toujours une des pensées familières à l'humanité ; si l'incarnation n'a pas été prodiguée ; si des cosmogonies immenses n'ont pas déjà servi de voile à Dieu ; si la spéculation humaine n'a pas versé sur les choses les explications les plus déliées comme les conceptions les plus hautes.

Les propriétés du triangle-rectangle étaient connues à la Chine deux mille deux cents ans avant l'ère chrétienne¹. La poésie et l'histoire y déployèrent des richesses qui attendent notre curiosité. La religion rationnelle de Confucius concorde souvent avec l'évangile du Christ.

Nulle part il n'est parlé avec plus de justice et de dignité du fondateur du christianisme que dans le Coran. Mahomet y proclame qu'il vient s'ajouter à Moïse, à Noé et à Jésus. « Nous t'avons inspiré
« comme nous inspirâmes Noé, les prophètes,
« Abraham, Ismaël, Isaac, Jacob, les tribus, Jésus,

(1) *Mélanges asiatiques*, par Abel Remusat, t. II, p. 14.

« Job, Jonas, Aaron et Salomon. Nous demandâtes à
 « David les psaumes..... O vous qui avez reçu les
 « Écritures ! ne passes pas les bornes de la foi, ne
 « dites de Dieu que la vérité. Jésus est le fils de
 « Marie, l'envoyé du Très-Haut et son verbe. Il l'a
 « fait descendre dans Marie. Il est son souffle.
 « Croyez en Dieu et en ses apôtres. Ne dites pas
 « qu'il y a une trinité en Dieu. Il est un. Cette
 « croyance vous sera plus avantageuse. Loin qu'il
 « ait un fils, il gouverne seul le ciel et la terre. Il
 « se suffit à lui-même. Jésus ne rougira pas d'être
 « le serviteur de Dieu¹. » Le génie de l'Arabie, dont
 la langue est en France si profondément connue
 par le prince de nos orientalistes², n'a succombé
 qu'au quinzième siècle sur la terre d'Espagne qu'il
 avait décorée par la poésie, la science et l'archi-
 tecture. En 1492, quand les rois catholiques en-
 rent pris Grenade, on brûla dans un seul jour un
 million cinq mille volumes de la littérature arabe³.
 C'est l'esprit de la religion espagnole de mettre
 au bûcher les livres et les hommes.

(1) *Le Coran*, chap. iv. *Les femmes*, Traduction de Savary, t. I, page 97. — (2) M. Sylvestre de Sacy.

(3) *Essai sur l'Histoire des Arabes*, par Louis Viardot, t. II, p. 166.

de sa religion dans les contrées orientales : la Bible a été traduite dans presque toutes les autres langues de l'Asie; elle s'est multipliée, elle s'est offerte elle-même à la comparaison que devaient en faire avec leur foi les adorateurs de Brahma et les sectateurs de Confucius. De cette pénétration réciproque de l'Orient et de l'Occident doivent sortir un jour les nouvelles destinées de l'humanité.

En face des merveilles du panthéisme idéaliste de l'Orient, le christianisme se soutient par la simplicité démocratique de sa morale : voilà sa force. Plus humain, il se trouve supérieur plus divin; il a cet avantage d'incliner plus qu'aucune autre religion à la liberté humaine : voilà qui me conduit à la philosophie.

CHAPITRE XLII.

DE LA PHILOSOPHIE.

Que nous veut la philosophie ? se sont écriés quelques-uns. Peut-elle donner aux nations du pain, des plaisirs et des croyances ? dispose-t-elle des biens de ce monde ? peut-elle nous garantir dans une autre vie des destinées positives ? Et comme ils ne voyaient dans les mains de la philosophie ni la corne d'abondance ni les clés du paradis, la philosophie a été réprouvée.

Ainsi s'accordent pour méconnaître le mouve-

ment philosophique quelques esprits engagés dans des voies différentes: ceux qui ne veulent travailler qu'au bien-être matériel des peuples et des individus, et ceux qui ont fait vœu de ne rien entendre au-delà des dogmes positifs de l'antique religion. L'impression reçue par ces esprits est sincère, je n'en fais nul doute; mais leur réflexion n'est pas assez profonde.

Quand un Grec donna le nom d'amour de la sagesse au mouvement spéculatif de l'esprit humain, il fit preuve de justesse, de modestie et de convenance; il exprima bien ce désir toujours actif qui emporte l'homme vers la recherche du vrai, cette ardente amitié pour le beau, *φιλία*; il exprimait en même temps cette poursuite éternelle d'un bien qui ne se laisse jamais saisir tout entier, se dérobe à nos étreintes, et ne nous permettant jamais qu'une demi-possession nous échappe, semble grandir encore dans sa fuite, comme s'il voulait en prolongeant la course de l'esprit humain rehausser encore la conquête qui doit en être le prix.

Mais le découragement gagne si peu l'intelli-

nouvelles. La passion de la vérité la soutient : la pensée trouve ses martyrs comme la religion ; je ne veux pas rapprocher la prison d'Athènes des sommets du Golgotha ; mais que d'hommes ont payé leurs idées avec la pauvreté, l'exil et une passagère infamie ! Nobles passions qu'inspirent les idées, saintes chaleurs qui descendez de la tête dans le cœur, vous seules purifiez la vie ! L'homme que vous remplissez puise dans vos ardeurs une exaltation chaste qui lui donne une vigueur presque divine ; mais sitôt que vous le désertez, que devient-il ? Il tombe dans les régions basses et orageuses de la terre ; il peut dire comme Socrate à Criton : « Que ferai-je en Thessalie que de traîner mon corps de festin en festin, comme si je n'y étais venu que pour souper¹ ? »

La philosophie est le mouvement éternel de l'esprit humain : les religions en sont les haltes. Un moment, mais un seul, la philosophie consent à faire avec le symbole une station commune ; mais bientôt elle se sépare et dans le cercle même tracé autour d'elle elle répand des opinions différentes qui s'appellent des hérésies.

(1) *Criton*.

Les hérésies sont la gloire de l'esprit humain : ce sont ses variétés, ses richesses et ses libertés ; par les hérésies il manifeste le désir d'améliorer constamment les solutions qu'il fournit ; l'esprit humain se divise pour s'agrandir ; il se combat pour se corriger.

Quand une hérésie est assez forte pour n'être pas étouffée par l'orthodoxie, elle se sépare victorieusement et se constitue dans un isolement schismatique. Le schisme, triomphe de l'hérésie, est la négation organisée d'une unité soit fausse, soit prématurée, soit défailante.

Cependant la philosophie outrepassa le schisme ; elle sort des voies de la conception primitive pour se retrouver entièrement libre ; elle restaure la nouveauté et l'indépendance de ses recherches ; dans cette situation elle n'est plus protestante, elle n'est pas encore dogmatique.

Alors des esprits tendres et quelque peu débiles, qui ont besoin de s'appuyer sur quelque chose d'immédiat et de positif, se mettent à maudire cette éternelle inquiétude de l'esprit humain qui

les trouble, et va les poursuivre jusqu'aux pieds des autels : les croyances définitives rendent si heureux ceux qui les caressent ! il est si doux de se tenir tranquille dans quelque chose de clos et de déterminé !

D'autres demandent exclusivement au travail humain des résultats matériels et palpables qui mettent dans l'abondance les individus et les peuples ; et parce que la philosophie n'améliore pas sur-le-champ le vivre et le couvert, ils réprouvent le mouvement philosophique, ne s'apercevant pas qu'eux-mêmes par leurs efforts industriels concourent à ce mouvement dont aussi ils recueillent les fruits.

Où serait la possibilité d'améliorer la condition matérielle des peuples sans la réforme, sans la philosophie du dix-huitième siècle et sans la révolution française ? Que serait le christianisme sans Socrate, Platon et Luther ? Où serait l'avenir du monde sans des progrès ultérieurs de l'esprit humain ?

La philosophie, cette forme la plus générale de

la science humaine, n'est pas seulement subversive; elle édifie des résultats positifs; la science enfante l'axiome; l'axiome, cette estimation certaine de l'esprit, ἀξίωω, j'apprécie, ἀξίωμα; l'axiome, ce fruit le plus précieux de la science, cette plante cérébrale qui croît dans notre tête.

Que la science humaine trouve des axiomes et les inculque à la conscience de la société, vous aurez des révolutions pacifiques, et le règne de la vérité autant qu'il est donné sur la terre.

La philosophie peut seule aujourd'hui préparer un avenir religieux au monde, et l'axiome sera le précurseur légitime du dogme.

La forme la plus positive et la plus sévère de la philosophie est le rationalisme : le rationalisme consiste dans la connaissance et l'application de la raison qui à la fois se connaît dans ses propriétés et ses limites, et qui se sert de l'instrument connu. La raison ne se connaissant elle-même que par elle-même est obligée de s'affirmer, de se croire.

La forme la plus indéfinie et la plus élevée de

la philosophie est l'idéalisme : l'idéalisme consiste dans la transgression de ce qui est purement élémentaire et rationnel ; c'est l'emploi le plus audacieux que l'esprit puisse tirer de ses forces. C'est par l'idéalisme que l'axiome peut devenir dogme ; c'est l'idéalisme par ses conceptions qui fait suivant les formes revêtues les plus grands philosophes et les révélateurs.

CHAPITRE XLIII.

DE L'HISTOIRE.

Que l'histoire est chose divertissante, et qu'il est réjouissant de parcourir les chroniques ou plutôt les réparations enjolivées qui nous en sont offertes ! Nous aimons les chevaliers, les dames, les grands coups d'épée et les aventures de manoirs ; il ne nous déplaît pas de considérer un peu la vie simple et triviale de la bourgeoisie, même quelques épisodes égayés par des manants ; ces représentations viennent amuser nos langueurs et notre oisiveté ; après tout, il n'y a pas d'inconvé-

niens à chercher des distractions dans la curiosité du passé et à lire les récits arrangés que l'on nous fait des anciens jours.

J'en demande pardon aux esprits agréables qui confondent la chronique avec l'histoire, et dont nous nous sommes permis de retracer en quelques mots l'élégante conversation ; mais il y a plus de danger à regarder le passé, et nous leur devons cet avertissement que l'humanité ne se considère pas sans tirer de ce tableau qui la reproduit à elle-même quelques inductions.

L'histoire n'est pas une chronique ; elle ne s'amuse pas à dérouler d'interminables récits sans autre dessein que de conter de merveilleuses choses ; elle expose au genre humain ses destinées pour qu'il se connaisse et s'améliore lui-même ; donc en parlant elle a ses pensées et son but.

L'histoire n'est pas une dissertation : elle n'est pas séchement raisonneuse et didactique ; elle aime à enseigner sans trop démontrer, certaine que si sa parole est nette et vive elle peut insinuer dans ses récits l'autorité d'une leçon.

L'histoire n'est pas un plaidoyer : elle ne saurait se vouer soit à la défense soit à la vengeance d'un seul principe si grand qu'il soit ; cette muse ne s'appartient pas ni à elle seule ni à quelques-uns, elle se doit à tous.

Non sibi, sed toti genitum se credere mundo.

Elle peut avoir de nobles passions et de justes partialités ; mais elle ne saurait oublier qu'elle est la voix de l'humanité même ; mais jusque dans ses blâmes et ses condamnations elle doit avoir à ses côtés la justice et la charité.

L'histoire est le reflet de la vie : cette muse doit tout visiter, tout connaître et tout peindre ; il lui faut des cités passer dans les camps, des camps séjourner dans les villages, quitter les champs de bataille pour parcourir les mers ; entrer dans les conseils des rois ; des assemblées des peuples se rendre aux universités de la jeunesse, concevoir l'étroite union du mouvement idéal de la société avec ses pratiques ; explorer la marche des sciences ; inspecter les religions dans leur durée ; se prendre à l'homme même, débrouiller sa vocation

et son caractère; le mettre à nu; ne pas craindre de troubler l'unité du personnage en relevant dans les actions et les pensées humaines ce haut comique qui s'y attache inévitablement; trouver une plume qui écrive sérieusement les grandes comédies et peigne avec simplicité les vastes catastrophes; tout comprendre, tout sentir, tout exprimer, et rendre à l'humanité sa propre image, pas amoindrie, mais plus vive en couleurs et en vérité.

Mais ce n'est pas encore assez; outre le spectacle du monde, l'historien doit réfléchir en lui les idées générales de l'humanité, et par la force qu'elles lui communiqueront ne pas tomber sous le charme de ses propres peintures. C'est alors qu'il poussera son drame à travers ses phases pittoresques au dénouement fatal décrété par la raison du genre humain et par la sienne; alors l'artiste complet aura produit une œuvre consommée.

De quels élémens aura-t-il disposé pour élever son histoire? de l'art, de l'érudition et de la philosophie.

Dans la production la plus grossière l'art est iné-

dorique et de l'esprit ionien, la variété des grands hommes, une société tout entière. Il est une abstraction plus philosophique : celle dont s'est armé Montesquieu qui, en écrivant *l'Esprit des lois*, a plus qu'un autre spiritualisé l'histoire ; mais on peut aujourd'hui l'élever encore à quelque chose de plus abstrait et de plus idéal ; après les races et les nations les idées mêmes de l'humanité veulent être racontées.

J'entends ici par érudition les matériaux de l'histoire : ce sont les chroniques, les textes, les mémoires, les rapports, les inscriptions, les correspondances, les lois, les bulletins, toutes les écritures authentiques ou naïves qui gardent les traces ou les confidences des époques et des hommes. Voilà la masse concrète dont il faut abstraire l'histoire. Pour cela, que l'écrivain puise dans les sources primitives et les moins altérées ; qu'il mette son imagination et son esprit face à face avec ce que les témoignages du passé peuvent lui livrer de plus original et de plus sincère ; qu'il ne souffre pas d'intermédiaire entre lui et les objets dont il doit lire l'esprit. Alors en voyant directement les choses, il pourra les comprendre ;

cette intelligence sachant attendre sa maturité produira dans le temps marqué son verbe et son expression ; l'œuvre éclore s'animera, se vêtira de couleur et d'harmonie, et prendra place parmi les monumens qui avertissent les hommes en se tenant debout au milieu d'eux.

La philosophie, cette réflexion puissante que la pensée des modernes, plus riche sur ce point que l'antiquité, peut s'associer à l'inspiration, tirera du récit de l'historien des leçons ; elle aura su ne pas effaroucher l'imagination de l'artiste et lui aura laissé verser tous ses trésors ; mais elle n'a pas cessé un instant de diriger sa plume et de la conduire sans la tyranniser à travers les capricieux dédales des accidens et des variétés de la vie : l'écrivain pourra mettre du temps à toucher le but, mais il ne le manquera pas, et couronnera son œuvre en ralliant ses récits aux destinées ultérieures du genre humain.

Écrire l'histoire c'est faire une abstraction ; c'est extraire une statue du bloc ; c'est animer la représentation durable d'une grandeur préférée parmi les grandeurs humaines.

Écrire l'histoire c'est faire un acte de foi; c'est croire énergiquement à la solidarité et à la cohésion du genre humain, à sa perpétuité, à son avenir, à son habileté pour se perfectionner et grandir.

Écrire l'histoire c'est tirer une induction qui mène à la connaissance des lois essentielles de l'humanité.



CHAPITRE XLIV.

DE LA LÉGISLATION.

Parmi les hommes de l'Europe moderne qui ont laissé un nom durable dans la science de la législation, je n'en trouve que deux qui aient entièrement affranchi leur pensée du joug des traditions historiques : Jean-Jacques Rousseau et Jérémie Bentham.

La féodalité sortie des mœurs germaniques a

mis de telles empreintes dans les institutions et les mœurs de l'Occident que les esprits les plus réfléchis en ont gardé quelque chose dans leurs théories, soit volontairement, soit à leur insu. La féodalité a eu ses théoriciens, et, ce qui est encore plus flatteur pour elle, ses influences ont enveloppé des imaginations envahies sans le savoir. Rousseau, le premier, par sa fermeté resta pur de ce contact; après lui, Bentham trouva dans d'autres voies la même indépendance; mais une erreur capitale, sans jeter dans l'ombre les services immenses rendus par ce penseur, a cependant ébranlé son autorité.

Bentham, voyant dans son pays et ailleurs le droit antique faire obstacle aux progrès de l'esprit moderne, confondit le fonds avec la forme, l'enveloppa dans la même réprobation, et nia le droit même. Capitale erreur.

Le droit est indestructible comme la religion. Il est un comme elle; il est idéal comme elle.

Comme la religion le droit est soumis aux conditions du temps et de l'espace.

Donc le droit n'a pas une forme éternelle, puisqu'il est sujet du temps lorsqu'il se manifeste.

Donc le droit n'a pas une forme catholique, puisqu'il se développe à travers les différences de l'espace.

Donc la législation est supérieure à l'histoire : elle outrepassa ce qui est pour le changer ; elle plane au-dessus de ses propres établissemens ; une attraction puissante l'entraîne incessamment dans la région des idées, ses autres sœurs.

Entre la religion et la philosophie la législation prend séance ; elle a besoin de l'une et de l'autre qui ont aussi besoin d'elle ; si la religion et la philosophie lui servent d'origine et de puissance, elle sert à la religion et à la philosophie de complément et de pratique. Suivez ceci.

Le dogme est la création la plus pure et la plus noble de l'idéalisme ; il affecte notre intelligence et notre ame, mais en même temps il veut diriger la vie et devenir la loi de l'homme.

L'axiome est le produit le plus positif et le plus élevé de la science ; il édifie l'esprit et la raison, mais en même temps il veut les diriger et devenir la loi de l'homme.

Dans le conflit de l'axiome et du dogme naît la loi, je veux dire la loi sociale qui, engendrée par l'axiome et le dogme, s'en distingue et travaille à leur soumettre la société.

La loi est un faisceau de vérités choisies, *legere*, cueillir, *choisir* ; c'est l'élite des vérités mûres et possibles, présentées à la pratique de l'humanité.

Sans religion la véritable loi n'est pas possible ; il y a toujours quelque chose de dogmatique dans les prescriptions sociales, et ceux qui leur obéissent leur prêtent une foi qui suppose dans le législateur une puissance supérieure et révérée.

Sans philosophie la véritable loi n'est pas possible. Les décrets de l'intelligence doivent intervenir dans les mœurs sociales ; et les hommes veulent sentir dans les procédés qui les mènent

quelque chose de rationnel et de savant qui leur serve de règle et de mesure.

La véritable loi n'est pas embarrassée de gouverner les choses humaines ; elle est douée de la force nécessaire pour rendre docile ce qu'il y a de plus rebelle à la persuasion, les intérêts.

Les intérêts sont la partie corporelle et physique de l'humanité ; ils en sont les membres et comme la vie individuelle et locale ; aussi la contradiction les constitue , et ils se combattent en coexistant. Souvent ils veulent s'entre-détruire ; l'égoïsme les exaspère et dans des concurrens leur désigne des ennemis. Les passions sont plus vives encore quand le temps a marqué d'une notable différence l'âge des antagonistes ; alors entre les intérêts anciens et les intérêts nouveaux il semble n'y avoir pas de transactions possibles ; entre la conservation et la conquête, la propriété et le travail, entre le sol déjà partagé et la population qui grossit, on dirait que la guerre seule saura faire raison ; la victoire pourra se montrer mobile ; mais quand même elle choisirait définitivement le camp des intérêts nouveaux, les affaires hu-

maines ne seraient pas résolues. Il n'appartient ni aux nouveaux ni aux anciens intérêts de fournir cette solution qui ne peut être apportée que par une auguste et sainte médiation, la médiation des idées.

Les idées ont un désintéressement admirable qui les approprie à la mission d'arbitres et de reines du monde ; ces vierges n'ont qu'une passion, celle de la vérité ; elles travaillent au bonheur de l'humanité sans se laisser enfermer dans des situations étroites. Elles ne sont ni bourgeoises, ni prolétaires ; elles sont intelligentes, charitables et humaines, et elles s'emploient à guérir le genre humain par la grandeur de leurs conceptions et de leur amour.

La législation doit donc concilier à ses prescriptions l'obéissance de tous les intérêts par la lumière des idées ; elle a cette mission philosophique d'éclairer les hommes, cette mission religieuse de les convertir, cette mission sociale de s'en faire obéir.

CHAPITRE XLV.

DE LA LIBERTÉ MODERNE.

« Socrate est un bavard, un homme violent, injuste ; il s'est mis en tête de devenir le tyran de sa patrie en renversant les coutumes reçues, en entraînant ses concitoyens dans des opinions contraires aux lois. ¹ »

Qui parle ainsi ? un rhéteur d'Athènes, de Rome ou de Paris briguant l'éclat futile d'un paradoxe éphémère ? Non, c'est un homme grave, c'est Caton le Censeur. Qu'est-ce que cela veut dire ?

(1) Plutarque. *Vie de Caton le Censeur*, § xxxvi.

Mais, pour comprendre cet étrange propos, il faut connaître ce Romain. Or, Priscus, qui plus tard s'appela Caton, vivait dans une petite maison de campagne voisine de celle qu'avait habitée Manius Curius; et souvent, en passant devant cette habitation célèbre, Caton se mettait à penser qu'il avait encore bien à réformer dans sa conduite et dans sa maison pour ressembler à Curius. Il avait aussi pour voisin Valérius Flaccus, un des meilleurs citoyens de la république. Valérius ne fut pas long-temps sans apprendre que dès le matin Caton allait dans les villes voisines plaider pour ceux qui l'en priaient, que de là il revenait labourer son champ avec ses domestiques et avec eux encore prenait son repas après le travail. Édifié d'une telle conduite, il le fit un jour prier à dîner. Les deux Romains se lièrent ensemble, et Caton se laissa persuader par Valérius d'aller s'établir à Rome et de s'y occuper des affaires publiques. Son caractère, son éloquence, le crédit de Valérius l'y mirent bientôt en honneur, et plus tard il fut le collègue de son protecteur dans le consulat et la censure. Caton s'était aussi attaché à Fabius Maximus et se proposait d'imiter ses mœurs et sa manière de vivre. Le faste

d'une amende de cinq cents talens à laquelle les Sycioniens l'avaient condamnée sur la poursuite des habitans d'Orope. On disait par la ville qu'il était venu un Grec, à savoir Carnéade, d'une science admirable, et pouvant comme par enchantement répandre dans les âmes l'amour de la philosophie. La jeunesse romaine serrait de plus en plus ses rangs autour de Carnéade et ne se lassait pas de l'entendre. Caton frémissait; il exhortait avec véhémence le sénat de renvoyer au plus tôt ces hommes capables de persuader tout ce qu'ils voulaient; que ces hommes aillent instruire leurs Grecs, mais que la jeunesse de Rome n'obéisse comme auparavant qu'aux magistrats et aux lois. C'est alors qu'il tint ce propos : « Socrate
« est un bavard, un homme violent, injuste; il
« s'est mis en tête de devenir le tyran de sa pa-
« trie en renversant les coutumes reçues, en en-
« traînant ses concitoyens dans des opinions con-
« traires aux lois. »

La liberté antique était, pour ainsi parler, le triomphe de la forme sur le fonds des choses humaines. Une fois la statue brisée, il n'y avait plus de Dieu. Cette liberté consistait dans des institu -

tions précises, des lois certaines et des mœurs déterminées. L'atteinte qui blessait ces mœurs, ces institutions et ces lois frappait la liberté, et les pensées nouvelles lui étaient mortelles. La philosophie préparait sa dissolution et sa chute, et Caton ne se trompait pas en maudissant Socrate qui le premier exerça d'une manière violente la tyrannie des idées pour arracher aux hommes la désobéissance à de mauvaises lois.

La liberté moderne donne, au contraire, la supériorité au fonds des choses humaines sur la forme : elle ne saurait trouver son équation que dans l'harmonie de tous les élémens de l'humanité ; voilà pourquoi il est si difficile de dresser à cette immense déesse un tabernacle digne d'elle.

Au milieu des mœurs barbares le christianisme apporta un esprit d'amour et de liberté ; mais plus tard il fit cause commune avec les établissemens historiques, avec la féodalité, et peu à peu s'évapora le souffle heureux avec lequel il avait caressé les peuples.

Un vent nouveau s'éleva, celui de l'humaine

pensée. L'œuvre de l'émancipation de l'humanité fut de rechef reprise et soulevée par la réflexion et l'effort de l'intelligence.

Comme la pensée dont elle est fille, la liberté moderne est infinie ; elle embrasse tout, les mœurs comme les idées ; elle est à la fois une inspiration et une science ; elle se plie à toutes les fortunes et à toutes les formes ; elle se sent supérieure aux représentations mensongères et petites sous lesquelles parfois on veut l'amoindrir ; elle est patiente parce qu'elle est indestructible et encore parce que ses desseins sont immenses.

La liberté moderne se propose de coordonner selon les lois de l'intelligence tous les élémens de l'humanité ; il ne lui est pas possible de laisser rien en dehors d'elle-même ; et c'est dans cette harmonie vivante qu'elle a mis son triomphe définitif.

La liberté moderne se sent perfectible comme la pensée même : elle s'identifie avec une perfectibilité continue dont les progrès doivent circuler dans toutes les parties de la civilisation.

son impulsion donnera le bruto à tous les éléments de l'humanité; elle les disposera suivant les lois de sa méthode; c'est la lyre d'Amphyon donnant à chaque pierre sa place et son rang; et faisant sortir une cité de cette économie harmonique.

Ainsi la liberté moderne est à la fois universelle et logique, supérieure aux formes connues et travaillant à en créer de nouvelles, infinie dans ses vues, positive dans ses ambitions, fille de la pensée et voulant donner à sa mère le gouvernement de la société.

CHAPITRE XLVI.

DU RAPPORT DES IDÉES ET DES MŒURS.

On a déploré de nos jours le divorce qui se laisse voir entre les mœurs et les idées; on a montré la vivacité des idées contrastant avec la prostration des mœurs, et l'on a estimé que ce discord était une maladie pour la société.

Nous l'estimons de même; mais la plainte n'est pas le remède; et nous aimons mieux chercher une issue que de nous enfermer dans nos gémissemens. Or, la considération de la marche de

l'humanité nous a convaincu que de nouvelles idées pouvaient seules régénérer les mœurs.

Il est des époques dans la vie du monde où les mœurs précèdent les idées. Quand la race dorique eut appesanti sur le Peloponnèse sa domination et ses hordes, une société s'organisa entre les vainqueurs et les vaincus, société forte, grossière, variée, irrégulière, livrée à tous les accidents des mœurs instinctives. Mais du sanctuaire de Delphes sortit une idée qui s'établissant au cœur des mœurs doriennes les soumit et les changea ; cette idée eut plusieurs représentans, mais un seul nom, Lycurgue ; et elle conduisit la féodalité doriennne sous le joug d'une unité religieuse et philosophique.

Dans le Latium de petits peuples vivaient comme des familles ; ils menaient des jours agrestes et simples, se reposaient par la chasse de la culture de leurs terres, et sous le chaume gardaient des mœurs purs qui leur servaient de lois. Mais survint une idée, une force, *πόμνη*, qui les poussa devant elles, les assujétit à sa discipline, façonna leurs mœurs à un droit strict, et transforma la

Voilà pourquoi la féodalité disparaît nécessairement devant l'apparition de l'unité ; voilà pourquoi elle n'a pas eu d'ennemie plus naturelle que la philosophie moderne.

Les idées ont l'inévitable ambition de déraciner les vieilles mœurs et d'en produire de nouvelles. Tracer les rapports des idées et des mœurs c'est suivre la marche des temps, c'est voir clair dans la chronologie, dans cette raison des temps et des peuples, qui livre toujours d'excellentes réponses à qui sait l'interroger ¹.

(1) La question mise au concours par l'académie française, *De l'influence des lois sur les mœurs et des mœurs sur les lois*, imposait aux concurrens, peut-être à l'insu de l'académie, l'obligation de chercher une solution dans une histoire philosophique de l'humanité. Cette nécessité nous semble ressortir de l'esquisse suivante que nous avons tracée de la question proposée.

I. QU'EST-CE QUE LES MOEURS ?

Analyse des instincts spontanés de l'homme et des sociétés.

A quelle époque de l'histoire générale du monde elles ont dû régner sans les lois.

A quelle époque de l'histoire de tout peuple elles règnent sans les lois.

Ainsi au milieu de mœurs primitives interviennent des idées générales : chute des vieilles mœurs. Une direction vive, nouvelle et générale

A quelle époque elles tiennent lieu de lois révélées, et de toute écriture.

A quelle époque elles se concilient avec la présence d'une loi courte et écrite, et tiennent lieu de lois plus nombreuses et plus raisonnées.

Leur caractère traditionnel.

En quoi excellentes.

En quoi originales et innées. — Question des races.

En quoi soumises aux influences extérieures de la nature. — Question du climat.

Que, livrées à elles-mêmes, elles enchaineraient l'avenir des sociétés.

Question de la liberté de l'individu.

Question de l'association.

Idée de la société.

Transition naturelle pour passer à l'idée de loi.

II. QU'EST-CE QUE LA LOI?

Analyse des caractères de la loi, de ce résultat de la conscience sociale.

Modifications successives par lesquelles passe la conscience de la société.

Disposition exclusivement superstitieuse, de foi, et de religion symbolique. — Institutions théocratiques.

Disposition encore théocratique, inclinant aux

est imprimée à la vie : les idées s'établissent, se font obéir et enfantent des mœurs nouvelles.

Nous sommes aujourd'hui parvenus à un mo-

intérêts exclusifs d'une minorité. — Institutions aristocratiques.

Aurore d'un esprit plus général, avènement d'intérêts plus généraux, apparition d'une majorité qui réclame. — Lutte entre la situation théocratique - aristocratique et la situation timocratique - démocratique.

Avènement d'une liberté plus générale encore, plus humaine.

**PLÉBÉIANISME : { C'est-à-dire égalité des droits
CHRISTIANISME : { de l'âme humaine.**

**PHILOSOPHIE : { C'est-à-dire égalité des droits
de l'intelligence humaine.**

Question de la révélation.

Question de l'éducation du genre humain. Empire s'étendant de plus en plus de la loi philosophique.

Du législateur.

Un dieu parlant par le prêtre.

Le prêtre se confondant avec le noble.

La minorité transigeant avec la majorité.]

La majorité dans des conditions imparfaites.

La majorité dans des conditions plus philosophiques.

ment du temps où les vertus sociales dépendent des vues de l'intelligence, et la régénération des mœurs dépend de la révolution des idées.

La majorité se rapprochant le plus possible de l'universalité.

Idée moderne et philosophique du peuple.

III. RAPPORTS DES LOIS ET DES MŒURS.

De leur action réciproque chez quelques peuples, dont l'histoire est marquée de caractères originaux.

Rapports des mœurs avec la législation théocratique.

— Avec la législation aristocratique.

— Avec les différens développemens de l'institution démocratique.

Caractères généraux de la civilisation antique. — De l'état.

Origine de la société moderne.

— Mœurs germaniques.

— De la famille.

De l'action réciproque des lois et des mœurs dans l'histoire générale du monde.

— De la coutume.

— De la raison philosophique.

— De la tradition.

— De l'écriture.

Question de la codification.

Quand une vérité illumine l'homme, elle le change, elle le convertit; mais si des pensées fautes et neuves n'occupent ni son esprit ni son cœur, il vit au gré de ses fantaisies et il ne voit rien qui l'oblige à changer de vie.

La vertu est perfectible et la morale pratique de l'humanité changeante; ce qui ne change pas, c'est la volonté constante où vit l'homme de devenir de jour en jour plus libre, plus vertueux et

Comment la loi participe à la fois de l'axiome et du dogme.

Office social de la science.

Que la science sociale doit travailler à mettre la légalité toujours au niveau de la moralité interne et progressive des sociétés.

Caractère philosophique et réfléchi de la moralité moderne.

Supériorité de la raison sur l'instinct, du général sur le particulier.

Idée philosophique et moderne de l'état.

Subordination morale de l'individualité à l'association.

Donc, dans les rapports des lois avec les mœurs, et des mœurs avec les lois, les lois doivent diriger, modifier, perfectionner constamment les mœurs, et les gouverner rationnellement.

l'intelligence humaine pour prêcher une morale immobile, on abdique l'influence sociale.

La vertu n'a pas besoin des faiblesses de l'intelligence ; elle saura bien la suivre et se conformer à ses progrès. L'intelligence offre à la vertu un type idéal auquel elle lui propose de s'élever. De civilisation en civilisation l'exemplaire proposé est toujours plus grand et plus beau, et c'est dans la variété des types aussi bien que dans la continuité des efforts qu'éclatent à travers le temps et l'espace la richesse et la grandeur de l'humanité.

CHAPITRE XLVII.

CONCLUSION.

L'esprit est un et il a trois rayons : le dogme, l'axiome et la loi ; dans l'identité du dogme, de l'axiome et de la loi consiste la vérité.

Le monde est en travail pour conquérir cette vérité ; jamais la pensée de l'homme n'a posé son thème avec autant d'étendue et de réflexion ; elle embrasse tout avec la conscience du tout et d'elle-même.

Cette position de l'homme est nouvelle ; jamais

il n'a reçu plus vivement des conjonctures qui l'environnent l'obligation d'être grand ; tous les voiles tombent devant ses yeux, et la nature lui apparaît lui demandant des voiles plus transparents.

La religion est éternelle, mais les conditions de la religion ~~changent insensiblement~~. Les éléments et les propriétés de l'humanité persistent dans leur racine, mais les modes de leur expression cherchent une nouvelle harmonie.

Cette situation nouvelle de l'humanité est normale ; elle résulte naturellement des vicissitudes précédentes de l'histoire moderne. Depuis le jour où sur les hauteurs de Sainte-Geneviève Abailard répandait sur d'innombrables auditeurs la contagion de la pensée, cette semence ne s'est pas laissée étouffer : elle a produit les moissons qu'ont recueillies nos pères et le pain qui nous nourrit aujourd'hui. Dès 1147 Pierre de Brueis et Henri son disciple prêchaient l'hérésie qui devait au seizième siècle conquérir la moitié de l'Europe, et plus tard la moitié de l'Amérique. C'est au douzième siècle qu'au sein de la féodalité éclata l'es-

FIN.



PIÈCES JUSTIFICATIVES.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

N° I.

ÉDIT PORTANT RÉVOCATION DE L'ÉDIT DE NANTES.

Louis, etc. — Le roi Henri-le-Grand, notre aïeul de glorieuse mémoire, voulant empêcher que la paix qu'il avait procurée à ses sujets, après les grandes pertes qu'ils avaient souffertes par la durée des guerres civiles et étrangères, ne fût troublée à l'occasion de la R. P. R., comme il était arrivé sous les règnes des rois ses prédécesseurs, aurait, par son édit donné à Nantes au mois d'avril 1598, réglé la conduite qui serait à tenir à l'égard de ceux de ladite religion, les lieux dans lesquels ils en pourraient faire l'exercice, établi des juges extraordinaires pour leur administrer la justice, et enfin pourvu, même par des articles

particuliers, à tout ce qu'il aurait jugé nécessaire pour maintenir la tranquillité dans son royaume et pour diminuer l'aversion qui était entre ceux de l'une et de l'autre religion, afin d'être plus en état de travailler comme il avait résolu de faire pour réunir à l'église ceux qui s'en étaient si facilement éloignés. Et comme l'intention du roi notredit aïeul ne put être effectuée à cause de sa mort précipitée, et que l'exécution dudit édit fut même interrompue pendant la minorité du feu roi notre très honoré seigneur et père de glorieuse mémoire par de nouvelles entreprises desdits de la R. P. R., elles donnèrent occasion à les priver de divers avantages qui leur avaient été accordés par ledit édit : néanmoins le roi, notredit feu seigneur et père, usant de sa clémence ordinaire, leur accorda encore un nouvel édit à Nîmes, au mois de juillet 1629, au moyen duquel la tranquillité ayant été de nouveau rétablie, ledit feu roi, animé du même esprit et du même zèle pour la religion que le roi notredit aïeul, avait résolu de profiter de ce repos pour essayer de mettre son pieux dessein à exécution ; mais les guerres avec les étrangers étant survenues peu d'années après, en sorte que depuis 1635 jusqu'à la trêve conclue en l'année 1684 avec les princes de l'Europe, le royaume ayant été peu de temps sans agitation, il n'a pas été possible de faire autre chose pour l'avantage de la religion que de diminuer le nombre des exercices de la R. P. R. par l'interdiction de ceux qui se sont trouvés établis au préjudice de la disposition des édits, et par la suppression des chambres mi-parties, dont l'érection n'avait été faite que par provision. Dieu ayant enfin permis que nos peuples jouissent d'un parfait repos, et que nous-mêmes, n'étant pas occupé des soins de les protéger contre nos ennemis, ayons pu profiter de cette trêve que nous avons facilitée à l'effet de donner notre entière application à rechercher les moyens de parvenir au succès

notre royaume, pays, terres et seigneuries de notre obéissance, soient incessamment démolis.

2. Défendons à nosdits sujets de la R. P. R. de plus s'assembler pour faire l'exercice de ladite religion, en aucun lieu ou maison particulière, sous quelque pretexte que ce puisse être, même d'exercices réels ou de bailliages, quand bien même lesdits exercices auraient été maintenus par des arrêts de notre conseil.

3. Défendons pareillement à tous seigneurs, de quelque condition qu'ils soient, de faire l'exercice dans leurs maisons ou fiefs, de quelque qualité que soient lesdits fiefs, le tout à peine contre tous nosdits sujets qui feraient ledit exercice de confiscation de corps et de biens.

4. Enjoignons à tous ministres de ladite R. P. R. qui ne voudraient pas se convertir et embrasser la R. C. A. et R. de sortir de notre royaume et terres de notre obéissance quinze jours après la publication de notre présent édit, sans y pouvoir séjourner au-delà, ni pendant ledit temps de quinzaine faire aucun prêche, exhortation ni autre fonction, à peine des galères.

5. Voulons que ceux desdits ministres qui se convertiront, continuent à jouir leur vie durant, et leurs veuves après leur décès, tandis qu'elles seront en viduité, des mêmes exemptions de taille et logement de gens de guerre dont ils ont joui pendant qu'ils faisaient la fonction de ministres; et en outre, nous ferons payer auxdits ministres, aussi leur vie durant, une pension qui sera d'un tiers plus forte que les appointemens qu'ils touchaient en qualité de ministres, de la moitié de laquelle pension leurs femmes jouiront aussi après leur mort, tant qu'elles demeureront en viduité.

6. Que si aucuns desdits ministres désirent se faire avocats ou prendre les degrés de docteurs ès-lois, nous vou-

enfans, de notre dit royaume, pays et terres de notre obéissance, ni d'en transporter leurs biens et effets, sous peine, pour les hommes, des galères, et de confiscation de corps et de biens pour les femmes.

11. Voulons et entendons que les déclarations rendues contre les relaps soient exécutées selon leurs formes et teneur.

Pourront au surplus lesdits de la R. P. R., en attendant qu'il plaise à Dieu les éclairer comme les autres, demeurer dans les villes et lieux de notre royaume, pays et terres de notre obéissance, et y continuer leur commerce, et jouir de leurs biens, sans pouvoir être troublés ni empêchés, sous prétexte de ladite R. P. R., à condition, comme dit est, de ne point faire d'exercices ni de s'assembler sous prétexte de prières ou de culte de ladite religion, de quelque nature qu'il soit, sous les peines ci-dessus, de corps et de biens. Si donnons, etc.

N° II.

En ce commencement de janvier, Fénélon, aujourd'hui conseiller-d'état d'épée, lieutenant-général, gouverneur du Quesnoy, et chevalier de l'ordre, après avoir été ambassadeur en Hollande, entra chez moi à Versailles comme j'achevais de dîner. Il me dit fort affligé qu'il venait d'apprendre par un courrier que l'archevêque de Cambrai, son grand-oncle, était extrêmement mal, et qu'il me venait prier d'obtenir de M. le duc d'Orléans de lui envoyer Chirac, son médecin, sur-le-champ, et de lui prêter ma chaise-de-poste. Je sortis de table aussitôt; j'envoyai chercher ma chaise, et allai chez M. le duc d'Orléans qui envoya chercher Chirac et lui ordonna de partir et de demeurer à Cambrai tant qu'il y serait nécessaire. Entre l'arrivée de Fénélon chez moi et le départ de Chirac il n'y eut pas une heure, et il alla tout de suite à Cambrai. Il trouva l'archevêque hors d'espérance et d'état à tenter aucun remède. Il y demeura néanmoins vingt-quatre heures au bout desquelles il mourut. Ainsi, moi qu'il craignait tant auprès de M. le duc d'Orléans pour les temps futurs, ce fut moi qui lui rendis le dernier service. Ce personnage a

été si connu et si célèbre que, après ce qui s'en voit en plusieurs endroits ici, il serait inutile de s'y beaucoup étendre, quoiqu'il ne soit pourtant pas possible de s'y arrêter pas un peu.

On a vu ici sa naissance d'ancienne et bonne noblesse, décorée d'ambassades, de divers emplois, d'un collier du Saint-Esprit sous Henri III, et d'alliances ; sa pauvreté, ses obscurs commencemens, ses tentatives diverses vers les jansénistes, les jésuites, les pères de l'Oratoire et le séminaire de Saint-Sulpice, auquel enfin, non sans peine, il s'accrocha, et qui le produisit aux ducs de Chevreuse et de Beauvilliers ; le rapide progrès qu'il fit dans leur estime, la place de précepteur des enfans de France qu'elle lui valut, ce qu'il en sut faire, les sources et les progrès de la catastrophe de ses opinions et de sa fortune ; les ouvrages qu'il composa, ceux qui y répondirent ; les adresses qu'il employa et qui ne purent le sauver ; la disgrâce de ses partisans, de ses amis, de ses protecteurs, à combien peu il tint qu'il n'entraînât la ruine des ducs de Chevreuse et de Beauvilliers, et l'incomparable action de Noailles, archevêque de Paris, depuis cardinal, qui le brouilla pour long-temps avec le duc son frère et sa belle-sœur ; les divers contours de son affaire qu'il porta enfin à Rome où le roi fit agir en son nom comme partie contre lui ; sa condamnation canoniquement acceptée par toutes les assemblées de provinces ecclésiastiques du royaume de l'obéissance du roi ; la promptitude, la netteté, l'éclat de sa soumission et sa conduite admirable dans sa propre assemblée provinciale avec Valbelle, évêque de Saint-Omer, qui s'en déshonora ; enfin le bonheur qu'il eut de se conserver en entier et pour toujours le cœur et l'estime de monseigneur le duc de Bourgogne, des ducs de Chevreuse et de Beauvilliers et de tous ses amis, sans l'affaiblissement d'aucun, malgré la roideur et la profondeur

tières les plus embarrassées et les plus dures; avec cela un homme qui ne voulait jamais avoir plus d'esprit que ceux à qui il parlait, qui se mettait à la portée de chacun sans le faire jamais sentir, qui les mettait à l'aise, et qui semblait enchanter, de façon qu'on ne pouvait le quitter, ni s'en défendre, ni ne pas chercher à le retrouver. C'est ce talent si rare, et qu'il avait au dernier degré, qui lui tint ses amis si entièrement attachés toute sa vie malgré sa chute, et qui, dans leur dispersion, les réunissait pour se parler de lui, pour le regretter, pour le désirer, pour se tenir de plus en plus à lui, comme les Juifs pour Jérusalem, et soupirer après son retour, et l'espérer toujours, comme ce malheureux peuple attend encore et soupire après le Messie. C'est aussi par cette autorité de prophète qu'il s'était acquise sur les siens qu'il s'était accoutumé à une domination qui, dans sa douceur, ne voulait point de résistance. Aussi n'aurait-il pas long-temps souffert de compagnon s'il fût revenu à la cour, s'il fût entré dans le conseil, ce qui fut toujours son grand but; et une fois au cré et hors des besoins des autres, il eût été bien dangereux non-seulement de lui résister, mais de n'être pas toujours pour lui dans la souplesse et dans l'admiration.

Retiré dans son diocèse, il y vécut avec la piété et l'application d'un pasteur, avec l'art et la magnificence d'un homme qui n'a renoncé à rien, qui se ménage tout le monde et toutes choses. Jamais homme n'a eu plus que lui la passion de plaire, et au valet autant qu'au maître; jamais homme ne l'a portée plus loin, avec une application plus suivie, plus constante, plus universelle; jamais homme n'y a plus complètement réussi. Cambrai est un lieu de grand abord et de grand passage; rien d'égal à la politesse, au discernement, à l'agrément avec lesquels il recevait tout le monde. Dans les premières années on l'é-

vitait, il ne courait après personne ; peu à peu les charmes de ses manières lui rapprochèrent un certain gros ; à la faveur de cette petite multitude, plusieurs de ceux que la crainte avait écartés, mais qui désiraient aussi jeter des semences pour d'autres temps, furent bien aises des occasions de passer à Cambrai. De l'un à l'autre tous y coururent. A mesure que monseigneur le duc de Bourgogne parut figurer, la cour du prélat grossit, et elle en devint une effective aussitôt que son disciple fut devenu dauphin. Le nombre des gens qu'il y avait accueillis, la quantité de ceux qu'il avait logés chez lui passant par Cambrai, les soins qu'il avait pris des malades, des blessés qu'en diverses occasions on avait portés dans sa ville, lui avaient acquis le cœur des troupes. Assidu aux hôpitaux et chez les moindres officiers, attentif aux principaux, en ayant chez lui en nombre et plusieurs mois de suite jusqu'à leur parfait rétablissement, vigilant en vrai pasteur au salut de leurs âmes, avec cette connaissance du monde qui les savait gagner et qui en engageait beaucoup d'autres à s'adresser à lui-même, ne se refusant point au moindre des hôpitaux qui voulait aller à lui, et qu'il suivait comme s'il n'eût point d'autres soins à prendre, il n'était pas moins actif au soulagement corporel : les bouillons, les nourritures, les consolations des dégoûts, souvent encore les remèdes sortaient en abondance de chez lui ; et dans ce grand nombre un ordre et un soin que chaque chose fût du meilleur en sa sorte qui ne se peut comprendre. Il présidait aux consultations les plus importantes ; aussi est-il incroyable jusqu'à quel point il devint l'idole des gens de guerre et combien son nom retentit jusqu'au milieu de la cour.

Ses aumônes, ses visites épiscopales réitérées plusieurs fois l'année, et qui lui firent connaître par lui-même à fond toutes les parties de son diocèse, la sagesse et la

douceur de son gouvernement, ses prédications fréquentes dans la ville et dans les villages, la facilité de son accès, son humanité avec les petits, sa politesse avec les autres, ses graces naturelles qui rehaussaient le prix de tout ce qu'il disait et qu'il faisait, le firent adorer de son peuple ; et les prêtres dont il se déclarait le père et le frère, et qu'il traitait tous ainsi, le portaient tous dans leur cœur. Parmi tant d'art et d'ardeur de plaire, et si générale, rien de bas, de commun, d'affecté, de déplacé, toujours en convenance à l'égard de chacun. Chez lui abord facile, expédition prompt et désintéressée ; un même esprit, inspiré par le sien, en tous ceux qui travaillaient sous lui dans ce grand diocèse ; jamais de scandale ni rien de violent entre personne ; tout en lui et chez lui dans la plus grande décence. Ses matinées se passaient en affaires du diocèse. Comme il avait le génie élevé et pénétrant, qu'il y résidait toujours, qu'il ne se passait pas de jour qu'il ne réglât ce qui se présentait, c'était chaque jour une occupation courte et légère. Il recevait après qui le voulait voir, puis allait dire la messe, et il y était prompt ; c'était toujours dans sa chapelle, hors les jours qu'il officiait, ou que quelque raison particulière l'engageait à l'aller dire ailleurs. Revenu chez lui il dînait avec la compagnie toujours nombreuse, mangeait peu et peu solidement, mais demeurait long-temps à table pour les autres, et les charmait par l'aisance, la variété, le naturel, la gaîté de sa conversation, sans jamais descendre à rien qui ne fût digne et d'un évêque et d'un grand seigneur ; sortant de table, il demeurait peu avec la compagnie. Il l'avait accoutumée à vivre chez lui sans contrainte et à n'en pas prendre pour elle. Il entrait dans son cabinet et y travaillait quelques heures qu'il prolongeait s'il faisait mauvais temps et qu'il n'eût rien à faire hors de chez lui.

Au sortir de son cabinet il allait faire des visites ou se

petit troupeau choisi , dont il était le cœur , l'ame , la vie et l'oracle , pour ne lui pas donner de temps en temps la pâture de quelques ouvrages qui couraient entre leurs mains avec la dernière avidité , et dont les éloges retentissaient. Il fut rudement réfuté par les jansénistes ; et il est vrai de plus que le silence en matière de doctrines aurait convenu à l'auteur si solennellement condamné du livre des *Maximes des Saints* ; mais l'ambition n'était rien moins que morte ; les coups qu'il recevait des réponses des jansénistes lui devenaient de nouveaux mérites auprès de ses amis , et de nouvelles raisons aux jésuites de tout faire et de tout entreprendre pour lui procurer le rang et les places d'autorité dans l'église et dans l'état. A mesure que les temps orageux s'éloignaient , que ceux de son dauphin s'approchaient , cette ambition se réveillait fortement , quoique cachée sous une mesure qui certainement lui devait coûter. Le célèbre Bossuet , évêque de Meaux , n'était plus , ni Godet , évêque de Chartres ; la constitution avait perdu le cardinal de Noailles ; le P. Tellier était devenu tout-puissant. Ce confesseur du roi était totalement à lui , ainsi que l'élixir du gouvernement des jésuites principaux ; et la société entière faisait profession de lui être attaché , depuis la mort du P. Bourdaloue , du P. Gaillard et de quelques autres qui lui étaient opposés , qui en retenaient d'autres , et que la politique des supérieurs laissait agir , pour ne pas choquer le roi ni madame de Maintenon contre tout le corps ; mais ces temps étaient passés , et tout ce formidable corps lui était enfin réuni. Le roi , en deux ou trois occasions depuis peu , n'avait pu s'empêcher de le louer. Il avait ouvert ses greniers aux troupes dans un temps de cherté , et où les munitionnaires étaient à bout , et il s'était bien gardé d'en rien recevoir , quoiqu'il eût pu en retirer de grosses sommes en le vendant à l'ordi-

sans qu'il ait été jamais possible de l'en séparer. Malgré la fausseté notoire de toutes ses prophéties, elle fut toujours le centre où tout aboutit dans ce petit troupeau et l'oracle suivant lequel Fénelon vécut et conduisit les autres.

Si je me suis un peu étendu sur ce personnage, la singularité de ses talens, de sa vie, de ses diverses fortunes, la figure et le bruit qu'il a fait dans le monde m'ont entraîné; persuadé aussi que je ne devais pas moins au feu duc de Beauvilliers pour un ami et un maître qui lui fut si cher, et pour montrer que ce n'était pas merveille qu'il en fût aussi enchanté, lui qui avec sa candeur n'y vit jamais que la piété la plus sublime et qui n'y soupçonna pas même l'ambition. Tout était si exactement compassé chez M. de Cambrai qu'il mourut sans devoir un sou et sans nul argent.

N° III.

Ce n'est rien moins qu'une révolution dont il est question dans la Polysynodie; et il ne faut pas croire, parce qu'on voit actuellement des conseils dans les cours des princes, et que ce sont des conseils qu'on propose, qu'il y ait peu de différence d'un système à l'autre. La différence est telle qu'il faudrait commencer par détruire tout ce qui existe pour donner au gouvernement la forme imaginée par l'abbé de Saint-Pierre; et nul n'ignore combien est dangereux dans un grand état le moment d'anarchie et de crise qui précède nécessairement un établissement nouveau. La seule introduction du scrutin devait faire un renversement épouvantable, et donner plutôt un mouvement convulsif et continu à chaque partie qu'une nouvelle vigueur au corps. Qu'on juge du danger d'ébranler une fois les masses énormes qui composent la monarchie française. Qui pourra retenir l'ébranlement donné, ou prévoir tous les effets qu'il peut produire? Quand tous les avantages du nouveau plan seraient incontestables, quel homme de sens oserait entreprendre d'abolir les vieilles coutumes, de changer les vieilles maximes, et de

donner une autre forme à l'état que celle où l'a successivement amené une durée de treize cents ans ? Que le gouvernement actuel soit encore celui d'autrefois, ou que, durant tant de siècles il ait changé de nature insensiblement, il est également imprudent d'y toucher. Si c'est le même, il faut le respecter ; s'il a dégénéré, c'est par la force du temps et des choses, et la sagesse humaine n'y peut rien. Il ne suffit pas de considérer les moyens qu'on veut employer si l'on ne regarde encore les hommes dont on se veut servir. Or, quand toute une nation ne sait plus s'occuper que de niaiseries, quelle attention peut-elle donner aux grandes choses ? Et dans un pays où la musique est devenue une affaire d'état, que seront les affaires d'état sinon des chansons ? Quand on voit tout Paris en fermentation pour une place de baladin ou de bel esprit, et les affaires de l'Académie ou de l'Opéra faire oublier l'intérêt du prince ou la gloire de la nation, que doit-on espérer des affaires publiques rapprochées d'un tel peuple et transportées de la cour à la ville ? Quelle confiance peut-on avoir au scrutin des conseils, quand on voit celui d'une académie au pouvoir des femmes ? Seront-elles moins empressées à placer des ministres que des savans, ou se connaîtront-elles mieux en politique qu'en éloquence ? Il est bien à craindre que de tels établissemens dans un pays où les mœurs sont en dérision ne se fissent pas tranquillement, ne se maintinssent guère sans troubles, et ne donnassent pas les meilleurs sujets. (Extrait du jugement sur la Polysynodie.)

N° IV.

De tous temps la censure a été très sévère dans les états autrichiens. L'entrée des livres étrangers qu'on pouvait y regarder de mauvais oeil était non-seulement défendue sous les peines les plus graves, mais encore on prenait les plus grandes précautions pour en empêcher l'introduction. Les voyageurs étrangers étaient gênés à cet égard de la façon la plus cruelle, et le commerce de la librairie soumis aux vexations les plus atroces. M. Schloetzer rapporte, sur la censure établie à Prague, un fait très singulier⁽¹⁾ surtout dans ces circonstances; il est arrivé sous la fin du règne de feu l'impératrice; on y fit une procédure dont le but était surtout de susciter une affaire à un professeur nommé Scibt, qui tâchait d'inspirer et la raison et le goût des vraies connaissances à ses auditeurs. L'impératrice arrêta, à la vérité, tout ce qui aurait pu devenir atroce pour l'individu dans cette persécution.

(1) *Schloetzers Briefwechsel*, n° 25, 1^{re}, pages 51 et suivantes, et 31, 2^e, pages 87 et suivantes.



tion, mais elle n'en publia pas moins le décret suivant pour les libraires de ses états, et pour ceux de Prague en particulier :

« 1°. Les livres pris aux libraires, et dont le titre se trouve dans le catalogue des livres défendus, doivent être confisqués et remis à la bibliothèque de l'Université. Les autres doivent être scellés par les bureaux de douane et renvoyés ainsi hors du pays. Quant à celui qui introduit secrètement des livres qu'il sait être défendus, on lui donnera une forte mercuriale en présence de toute la commission, et on l'avertira très sérieusement que si on l'y surprend encore une fois on lui fermera sa boutique, et qu'il sera puni en outre d'une façon exemplaire.

« 2°. Tous les jours d'assemblée de la commission (de censure), les libraires comparaitront en personne ou par leurs commis dans la chambre de révision, et copieront les titres des livres défendus et suspendus. Leurs livres de cette espèce resteront dans cette chambre jusqu'à ce qu'ils soient envoyés à leurs frais sous le sceau des bureaux de douane hors du pays.

« 3°. On ne leur permet ce transport hors du pays que la première fois; à la seconde et troisième fois, les livres seront confisqués, et, s'il y a fraude de leur part, ils seront en outre sévèrement punis, à savoir.

« 4°. Les libraires qui violent les lois à cet égard en connaissance de cause seront punis les premières fois par une amende; la seconde par une plus forte encore, et la troisième, de tels prévaricateurs audacieux et incorrigibles seront punis par la clôture absolue de leur boutique. Ils doivent aussi surveiller leurs commis; car, au cas qu'ils aient connaissance des contraventions de ces derniers, ils en répondront; et quant aux commis eux-mêmes, ils seront sévèrement punis.

« 5°. Les libraires qui envoient leurs commis avec di-

nombre est fort grand ; car, outre les prêtres, ce sont les sots et les ignorans de toutes les classes. M. Schloetzer rapporte que lors de cette recherche de livres prohibés à Prague, plusieurs membres de la commission s'étaient beaucoup récriés contre des jeunes gens chez lesquels on avait trouvé quelques-uns des meilleurs écrivains allemands en fait d'éloquence et de poésie, sur ce qu'ils avaient gaspillé tant d'argent en livres. Quant à l'impératrice, les prêtres agissaient sur elle. Dans le même écrit tiré du journal de M. Schloetzer, il est dit qu'une dispute s'étant élevée devant cette princesse peu de temps auparavant sur l'introduction d'un nouveau système d'instruction, le supérieur d'un ordre religieux ayant crédit à la cour lui avait dit : « Si votre majesté introduit cette nouvelle méthode d'étude, éclairée et raffinée par là davantage les hommes, toute la religion sera certainement détruite. Mais si V. M. veut maintenir la religion, qui est le principal, il faut laisser les choses sur l'ancien pied, et ne pas corrompre les esprits en leur inculquant ces idées philosophiques et libertines ; car alors ils ne croiront plus rien. » Cette décision coûta au bon M. (sans doute M. de Martini, conseiller aulique et bibliothécaire) le sacrifice d'une grande partie de ses plus utiles projets.

Nous trouvons dans M. Schloetzer les principes que l'empereur posa pour règles à la censure future, lorsqu'il voulut introduire un nouveau système à cet égard ; mais il n'y a point de date à ce morceau ¹.

• 1°. Il serait inutile de prouver qu'il ne faut qu'une seule et même censure dans les pays héréditaires alle-

(1) *Schloetzers Briefwechsel*, nos 58, 19, pages 222 et suivantes. La pièce est intitulée : *Gründregeln zur Bestimmung einer ordentlichen Bucher-Censur*. (Principes pour servir de règle à l'avenir à une censure bien ordonnée.) Nous ignorons au reste si et quand ces principes ont reçu force de loi ; mais nous savons qu'en général ce sont eux qu'on suit à présent.

ce pays, ne sauraient être défendus, parce qu'apparemment ils ne feront pas de prosélytes, et qu'il y a beaucoup de personnes attachées à ces croyances, tant étrangères qu'indigènes, qui les achèteront. Il faudrait seulement avoir égard à ne donner de pareils ouvrages protestans, destinés par leur contenu même à la lecture des gens du peuple, tels que les bibles, les livres de sermons, etc., dans les provinces où la religion protestante n'est pas tolérée, qu'aux personnes de cette religion employées dans l'état civil ou militaire qui s'y trouvent *erga Schedam* : mais là où un tel mélange de religion existe, comme en Hongrie et en Silésie, il faudrait en laisser l'entrée libre, avec les précautions nécessaires pour empêcher qu'ils ne soient répandus dans le voisinage.

« 3°. Quant aux critiques, pourvu qu'elles ne soient point des libelles, on ne doit pas les défendre, quelle que soit la personne sur qui elles portent, quand ce serait le souverain lui-même, surtout si l'auteur y met son nom, et s'offre par-là pour garant de la vérité du fait. Chaque ami de la vérité se réjouira toujours de se la voir présenter ainsi.

« 4°. Des écrits entiers, des journaux, etc., ne doivent point être défendus pour quelque endroit blâmable, pourvu que l'écrit en lui-même contienne des choses utiles ; car ces grands ouvrages tombent rarement entre les mains des personnes sur l'esprit desquelles ces passages puissent produire un effet pernicieux. Cependant, quand même un écrit périodique de cette nature, présenté sous la forme de simple brochure, devrait être mis dans la classe des livres défendus, il ne faudrait le laisser parvenir qu'aux personnes qui se sont abonnées, et même le refuser à celles-ci, lorsque de tels numéros traiteraient directement la religion, les bonnes mœurs, ou l'état et le souverain, d'une façon trop choquante.

ment peu utile, mais encore outrepasser de beaucoup les bornes de l'équité. Il faudrait donc laisser passer tout particulier librement avec ses livres, à moins qu'il n'eût plusieurs exemplaires du même ouvrage, ce qui indiquerait qu'il ne le possède pas pour son propre usage, mais qu'il a envie de le répandre; ou que le personnage même, ou bien des avis secrets, donnaient une juste soupçon que ce particulier ou ce voyageur s'entendit avec des libraires et des colporteurs pour introduire et vendre à leur profit des livres défendus dans le pays. En ce cas, il faudrait le visiter exactement; le traiter, le punir de la même manière qu'on fait à l'égard de toute contrebande, et selon les circonstances le punir sévèrement.

« 8°. La censure ne s'occupera donc absolument que des livres destinés à être vendus publiquement, soit chez les libraires, soit dans des ventes ou encans.

« 9°. Mais la police veillera sévèrement sur les colporteurs et autres vendeurs clandestins de livres; elle arrêtera leur activité de concert avec les libraires dont l'intérêt personnel y est attaché, et punira convenablement ceux qui seront pris en contravention.

« 10°. Voilà les principes généraux auxquels la commission de la censure établie ici devra se conformer dans ses opérations. En conséquence elle devrait revoir encore une fois le catalogue des livres prohibés et fixer ce qu'il faudra, d'après ces principes, défendre encore, ou quels livres pourraient être accordés, *sans cependant publier sa décision d'une façon particulière*. De cette révision il résulterait que tous les livres qu'on accordait autrefois, *erga Schedam*, devraient se vendre à présent librement comme les livres purement scientifiques.

« Ainsi, la distinction *erga Schedam et continuantibus* n'aura pas lieu à l'avenir. Seulement, dans le cas des livres défendus pour de certaines propositions qui choquent

accompagnées d'une attestation signée de quelque savant versé dans cette partie, de quelque professeur, de quelque supérieur laïque ou ecclésiastique du pays même d'où viendrait l'ouvrage ; certifiant qu'il ne contient rien de contraire à la religion, aux bonnes mœurs et aux lois du pays, et *qu'il est toutant conforme au bon sens.* (Ce passage est excellent, et le *TOUTANT* est traduit littéralement.) Les choses moins importantes et qui ne forment pas des ouvrages entiers pourraient être acceptées ou rejetées par le gouvernement provincial, sur la production d'une attestation pareille. Cependant chacun serait libre s'il se croyait lésé par la réjection, de recourir en révision à la censure d'ici, aux frais de la partie condamnée.

« Quant aux affiches, gazettes, prières, etc., les gouvernemens provinciaux en auraient soin et ils nommeraient parmi eux un censeur stipendié, chargé d'examiner ces choses et d'y mettre son *imprimatur*. Mais pour les comédies, comme elles ont une très grande influence sur les mœurs, on n'en jouera aucune en province, sur les théâtres réguliers, qui n'aient obtenu la permission de la censure d'ici d'être jouées dans la ville ou dans les faubourgs. A cet effet, il faudra encore examiner le catalogue et ensuite en envoyer une copie dans toutes les provinces. De nouvelles comédies nationales ou étrangères seront toutes envoyées ici à la censure avant leur représentation.

« 12. De tout ceci, il suit que la commission de censure subsistante actuellement doit être regardée pour un moment comme entièrement abolie ; qu'on en établirait ici une toute nouvelle composée des sujets nommés ci-après, qui agiraient dorénavant d'après une instruction régulière qu'on dirigerait sur les points marqués ci-dessus. Les autres individus de la commission d'ici, qu'on ne remplacerait pas dans la nouvelle, ainsi que des commissions de toutes les autres provinces qui cesseraient alors, rentre-

pour pouvoir les tourner ensuite comme on veut et laisser toujours une porte à l'oppression théologique et persécutrice. Nous aurions d'autant moins de peine à le croire que, bien que le style de palais en Autriche soit tout ce qu'on peut imaginer de plus pédantesque, de plus confus, de plus obscur, cette instruction outrepassa la mesure en fait de mauvais style et surtout de confusion et d'ambiguïté. Quoi qu'il en soit, on voit qu'avec ce projet de règlement pour la censure on n'a que très peu gagné; puisqu'on peut en tirer telles conséquences pratiques que l'on veut.

Aussi a-t-elle eu l'effet qu'on devait attendre ? La lettre suivante, adressée de la Silésie autrichienne le douze juillet mil sept cent quatre-vingt-deux à M. Schloetzer, nous en donne le résultat ¹.

« Il serait à souhaiter, monsieur, que ce que vous avez inséré dans votre journal, touchant les nouveaux réglemens de censure, fût observé selon la volonté réelle de notre sage monarque. Mais, hélas ! il y règne un désordre si grand qu'on ne saurait s'en faire d'idée.

« Il est connu qu'à présent il n'y a dans tous les états héréditaires qu'une seule commission de la cour pour la censure établie à Vienne ; mais il y a dans chaque province une révision. Jusqu'à présent il n'a pas encore paru de catalogue décisif des livres permis suivant le nouveau système, et les réviseurs feuilletent encore avec terreur l'ancien gros catalogue des livres prohibés pour voir s'ils n'y trouveraient pas tel livre permis déjà depuis longtemps. Par malheur, bien de ces réviseurs n'entendent que leur langue naturelle et n'ont avec cela pas la moindre connaissance bibliographique. Notre réviseur d'ici a voulu retenir naguère la petite chirurgie de Heister, à

(1) *Schloetzers staats-anzeigen*, n. 2, 41, pages 246 et suivantes.

conformes à leur croyance. Cependant tout livre acatholique que l'on fait venir de Hongrie doit passer encore à la censure, quand il faudrait le transporter de trente à quarante lieues jusqu'au lieu de la révision. Il est vrai que cela coûte le double du livre. On n'en dit pourtant pas moins que nous avons la liberté de la presse (*Censur-Freyheit*). » M. Schloetzer ajoute à cette lettre : « On apprend de toutes parts qu'à Vienne on est content de la censure; mais dans les provinces il est encore question de la tyrannie vraiment incroyable qu'y exerce la censure. Par exemple, l'automne dernier, un professeur à Inspruck reçut une brochure imprimée de son libraire qui traitait à la vérité de moines et de superstitions, mais qu'on lisait et vendait publiquement à Vienne. L'ignorant réviseur la retint long-temps à ce savant distingué, et la lui donna enfin avec la semonce de ne faire qu'un usage bien réfléchi de ce livre. »

Voilà des pièces authentiques sur lesquelles le lecteur pourra comparer l'état actuel de la censure en Autriche avec l'ancien. Mais il nous sera difficile de le mettre à portée de juger également des conséquences malheureuses que la gêne excessive ancienne a eues pour tous les états de cette maison. Il faudrait, pour lui en donner une idée, lui faire connaître la littérature allemande. On lui prouverait ainsi l'énorme différence qu'il y a sur ce point entre l'Allemagne protestante et l'Allemagne catholique, et notamment les états de la maison d'Autriche. Il est bien vrai que cette grande capitale, Vienne, a produit dans son sein, au moyen des richesses, quelques arts et quelques sciences à un plus haut degré que dans la plupart des autres états catholiques de la Germanie. L'affluence des étrangers y a eu aussi beaucoup de part; mais, en général, l'instruction y est infiniment moins répandue que dans les villes protestantes d'un ordre très inférieur. M. Nicolai

N° V.

PREMIER DISCOURS.

**SUR LES AVANTAGES QUE L'ÉTABLISSEMENT DU CHRISTIANISME A
PROCURÉS AU GENRE HUMAIN, PRONONCÉ LE 3 JUILLET 1750.**

Après un exorde éloquent dirigé contre ceux qui pensent que le christianisme n'est utile que pour l'autre vie, l'auteur entre entière.

Je ne m'appuierai que sur les faits; et la comparaison du monde chrétien avec le monde idolâtre sera la démonstration des avantages que l'univers a reçus du christianisme. Je m'efforcerai de vous peindre, depuis l'établissement de la doctrine de Jésus-Christ, ce principe toujours agissant au milieu du tumulte des passions humaines, toujours subsistant parmi les révolutions continues qu'elles produisent, se mêlant avec elles, adoucissant leurs fureurs, tempérant leur action, modérant la chute des états, corrigeant leurs lois, perfectionnant les

brillans de l'art, et la seule digne d'un homme ; qui enfin toujours bon, toujours simple et toujours grand, ne doit qu'à ses seules vertus cette considération si universelle et si flatteuse, supérieure à l'éclat même de sa haute naissance et des honneurs qui l'environnent.

PREMIÈRE PARTIE.

L'étrange tableau que celui de l'univers avant le christianisme ! Toutes les nations plongées dans les superstitions les plus extravagantes, les ouvrages de l'art, les plus vils animaux, les passions même et les vices déifiés, les plus affreuses dissolutions des mœurs autorisées par l'exemple des dieux, et souvent même par les lois civiles. Quelques philosophes en petit nombre n'avaient appris de leur raison qu'à mépriser le peuple et non à l'éclairer. Indifférens sur les erreurs grossières de la multitude, égarés eux-mêmes par les leurs qui n'avaient que le frivole avantage de la subtilité, leurs travaux s'étaient bornés à partager le monde entre l'idolâtrie et l'irréligion. Au milieu de la contagion universelle, les seuls Juifs s'étaient conservés purs ; ils avaient traversé l'étendue des siècles, environnés de toutes parts de l'impiété et de la superstition qui couvraient la terre, et dont les progrès s'étaient arrêtés autour d'eux. C'est ainsi qu'autrefois on les avait vus marcher entre les flots de la Mer-Rouge suspendus pour leur ouvrir un passage. Mais ce même peuple, ce peuple de Dieu par excellence, ignorait la grandeur du trésor qu'il devait donner à la terre ; son orgueil avait resserré dans les bornes étroites d'une seule nation l'immensité des miséricordes d'un Dieu. Jésus-Christ paraît ; il apporte une doctrine nouvelle, il annonce aux hommes que la lumière

n'ont-ils pas eu, dans le sein même de la barbarie, des connaissances plus vastes, plus sûres et plus sublimes sur les plus grands objets ?

N'aurais-je pas même raison d'ajouter que c'est à eux que nous devons en quelque sorte le progrès des sciences philosophiques ? Lorsque l'Université de Paris naissante entreprit de marcher d'un pas égal dans la carrière de toutes les sciences ; lorsque l'histoire, la physique et les autres connaissances ne pouvaient percer les ténèbres de ces siècles grossiers ; l'étude de la religion, la *théologie* cultivée dans les écoles, et en particulier dans ce sanctuaire de la faculté, cette science qui participe à l'immuabilité de la religion prêta en quelque sorte son appui à cette partie de la philosophie qui s'unit de si près avec elle, qui entrelace pour ainsi dire ses branches avec les sciences. Elle porta la métaphysique au point où l'éloquence et le génie de la Grèce et de Rome n'avaient pu l'élever.

A ces noms respectés de Rome et de la Grèce, quelles réflexions viennent me saisir ? Superbe Grèce ! où sont ces villes sans nombre que ta splendeur avait rendues si brillantes ? Une foule de barbares a effacé jusqu'aux traces de ces arts par lesquels tu avais autrefois triomphé des Romains et soumis les vainqueurs même. Tout a cédé au fanatisme de cette religion destructive qui consacre la barbarie : l'Égypte, l'Asie, l'Afrique, la Grèce, tout a disparu devant ses progrès. On les cherche dans elles-mêmes, et l'on ne voit plus que la paresse, l'ignorance et un despotisme brutal établis sur leurs ruines. Notre Europe n'a-t-elle donc pas été aussi la proie des barbares du Nord ? Quel heureux abri peut conserver au milieu de tant d'orages le flambeau des sciences prêt à s'éteindre ? Quoi ! cette religion qui s'était établie dans Rome, qui s'était attachée à elle malgré elle-même, la soutint, la fit survivre

plus de grands hommes ! Mais, dans l'abondance des preuves que mon sujet me présente , puis-je les développer toutes ? Je me hâte de passer à des bienfaits plus importants et plus dignes de la religion : au progrès de la vertu.

Ici je succombe encore plus et je cède à l'immensité de la matière. Je passe avec rapidité sur l'amour de Dieu dont la religion chrétienne seule a fait l'essence du culte divin, borné dans les autres religions à demander des biens et à détourner des maux ; sur la sévérité de notre loi qui, embrassant les pensées et les sentimens les plus secrets, a appris aux hommes à remonter à la source de leurs passions, et à les captiver avant qu'elles aient pu faire leurs ravages. Mais combien je tourne les yeux vers les choses précieuses que je laisse ! Combien je regrette tant d'objets d'admiration qu'offre l'histoire des premiers chrétiens ! Leur courage au milieu des supplices, le spectacle de leurs mœurs si pures, et le contraste de leur sainteté avec les abominations étalées et consacrées dans les fêtes du paganisme. Forcé de me borner, je m'arrêterai du moins à ces vertus purement humaines dont les ennemis de la religion se glorifient d'être les apôtres, à ces sentimens de la nature qu'on ose lui reprocher d'avoir affaiblis.

Quoi donc ! elle aurait affaibli les sentimens de la nature, cette religion dont le premier pas a été de renverser les barrières qui séparaient les Juifs des Gentils ? cette religion qui en apprenant aux hommes qu'ils sont tous frères, enfans d'un même Dieu, ne formant qu'une famille immense sous un père commun, a renfermé dans cette idée sublime l'amour de Dieu et l'amour des hommes, et dans ces deux amours tous les devoirs ?

Elle aurait affaibli les sentimens de la nature, cette religion dont un des premiers apôtres (celui-là même que

çoivent de vous la vie et deviennent des citoyens utiles; c'est vous qui, par le zèle de tant d'hommes apostoliques que vous portez aux extrémités du monde, devenez la mère des enfans également abandonnés par leurs parents et par des lois qu'on nous vante comme le chef-d'œuvre de la raison.

O religion sainte ! on jouit de vos bienfaits et l'on cherche à se cacher qu'on les tient de vous. Quel esprit de douceur, de générosité ; répandu dans l'univers ; a rendu nos mœurs moins cruelles ? Si Théodose, dans la punition d'une ville coupable, écoute plus encore sa colère que sa justice, Ambroise lui refuse l'entrée de l'église ; Louis VII expie par une pénitence rigoureuse le saccage et l'incendie de Vitri. Ces exemples et tant d'autres ont à la longue répandu la douceur du christianisme dans les esprits. Peu à peu ils sont devenus plus humains ; et comment même ont-ils eu besoin d'un temps si long ? Comment cette humanité, cet amour des hommes que notre religion a consacrés sous le nom de charité, n'avaient-ils pas même de noms chez les anciens ? La sensibilité aux malheurs d'autrui n'eût-elle donc pas gravé dans tous les cœurs ses impressions assez vivement pour faire reconnaître la sainteté de la morale chrétienne ? L'étaient-elles trop peu pour la rendre inutile ? C'est donc après quatre mille ans que Jésus-Christ est venu apprendre aux hommes à s'aimer. Il a fallu que sa doctrine, en ranimant ces principes de sensibilité que chaque homme retrouve dans son cœur, ait en quelque sorte dévoilé la nature à elle-même.

Ici serait-il possible de ne point mêler les preuves du progrès de la vertu parmi les hommes avec celles de l'accroissement de leur bonheur ? Non, ces deux choses sont unies trop étroitement, et vainement les règles de l'éloquence prescriraient de séparer dans le discours ce qui

est si près de se confondre dans la vérité ! Quel autre motif que celui de la religion a jamais engagé une foule de personnes à ne plus connaître d'autre intérêt que celui des pauvres ? Qui pourrait compter ces établissemens utiles qu'a élevés parmi nous une heureuse émulation à chercher des malheureux et des besoins négligés, et une heureuse industrie à les découvrir ? Établissemens dans lesquels, par le zèle partagé des fidèles, le corps entier de l'église embrasse à la fois le soulagement de tous ceux qui souffrent. Ceux-ci se dévouent à l'instruction des enfans ; ceux-là à celle des pauvres de la campagne. Des chrétiens gémissent dans les fers des barbares : des hommes qui ne les connaissent pas quittent leur patrie , passent les mers , s'exposent à mille dangers pour les délivrer ; les victimes même de la justice des hommes trouvent encore des consolations dans le sein de la religion , et des ressources dans la piété des fidèles.

Temples élevés à Jésus-Christ dans la personne des pauvres , ouvrez-vous à nos yeux ; montrez-nous l'humanité dans tout l'excès de sa faiblesse et de sa misère , et la religion dans toute sa grandeur ; montrez-nous autour de ces lits de souffrance et de larmes des personnes délicates, élevées dans la pourpre, s'empressant, malgré l'horreur et le dégoût d'un si triste spectacle , à rendre aux malades les services les plus pénibles et les plus assidus.

Des incrédules vertueux ont été souvent les apôtres de la bienfaisance et de l'humanité, mais nous les voyons rarement dans ces asiles du malheur. La raison parle ; c'est la religion qui fait agir.

Ce n'est point aux Tite, aux Trajan, aux Antonin que la terre doit l'abolition des combats de gladiateurs, de ces jeux où le sang humain coulait au milieu des applaudissemens populaires. C'est à Constantin, ou plutôt c'est à Jésus-Christ ; c'est par les mains d'un prince à qui

l'histoire reproche d'avoir été cruel que la religion a répandu des bienfaits plus grands que n'a fait la bonté même des princes privés de ses lumières.

Partout où s'est étendu leur empire, les cirques, les amphithéâtres sont à la fois des monumens de leur goût, de leur puissance, de la grandeur et de l'inhumanité romaines.

Oh! que j'aime bien mieux ces édifices gothiques destinés aux pauvres et à l'orphelin ! Monumens respectables de la piété des princes chrétiens et de l'esprit de la religion, si votre architecture grossière blesse la délicatesse de nos yeux, vous serez toujours chers aux cœurs sensibles.

Que d'autres admirent dans cette retraite préparée à ceux qui dans les combats ont sacrifié pour l'état leur vie et leur santé toutes les richesses des arts rassemblés, étalant aux yeux des nations la magnificence de Louis XIV, et portant notre gloire au niveau de celle des Grecs et des Romains ; j'admirerai l'usage de ces arts que l'honneur sublime de servir au bonheur des hommes élève encore plus haut qu'ils ne l'ont jamais été dans Rome et dans Athènes.

Ainsi, partout où s'étend le christianisme, les monumens de son zèle pour le bonheur de l'humanité portent à la fois dans tous les siècles le témoignage de son utile et généreuse bienveillance. Ils s'élèvent de toutes parts ; peu à peu ils couvrent la surface de l'univers. Mais que dis-je ? l'univers lui-même, considéré sous le point de vue le plus vaste, n'est-il pas un moment de ses bienfaits ? Quel tableau nous présentent ses révolutions depuis l'établissement du christianisme ? Les passions couvrant, comme dans tous les temps, la terre de leurs ravages, et la religion au milieu d'elles, tantôt réprimant leur impétuosité, tantôt répandant ses secours et ses consolations où elles ont fait sentir leurs ravages.

parmi vous toutes les vertus et le bonheur qui les suit. Elle-même y trouva la protection de ses sociétés politiques et le plus ferme appui de sa félicité.

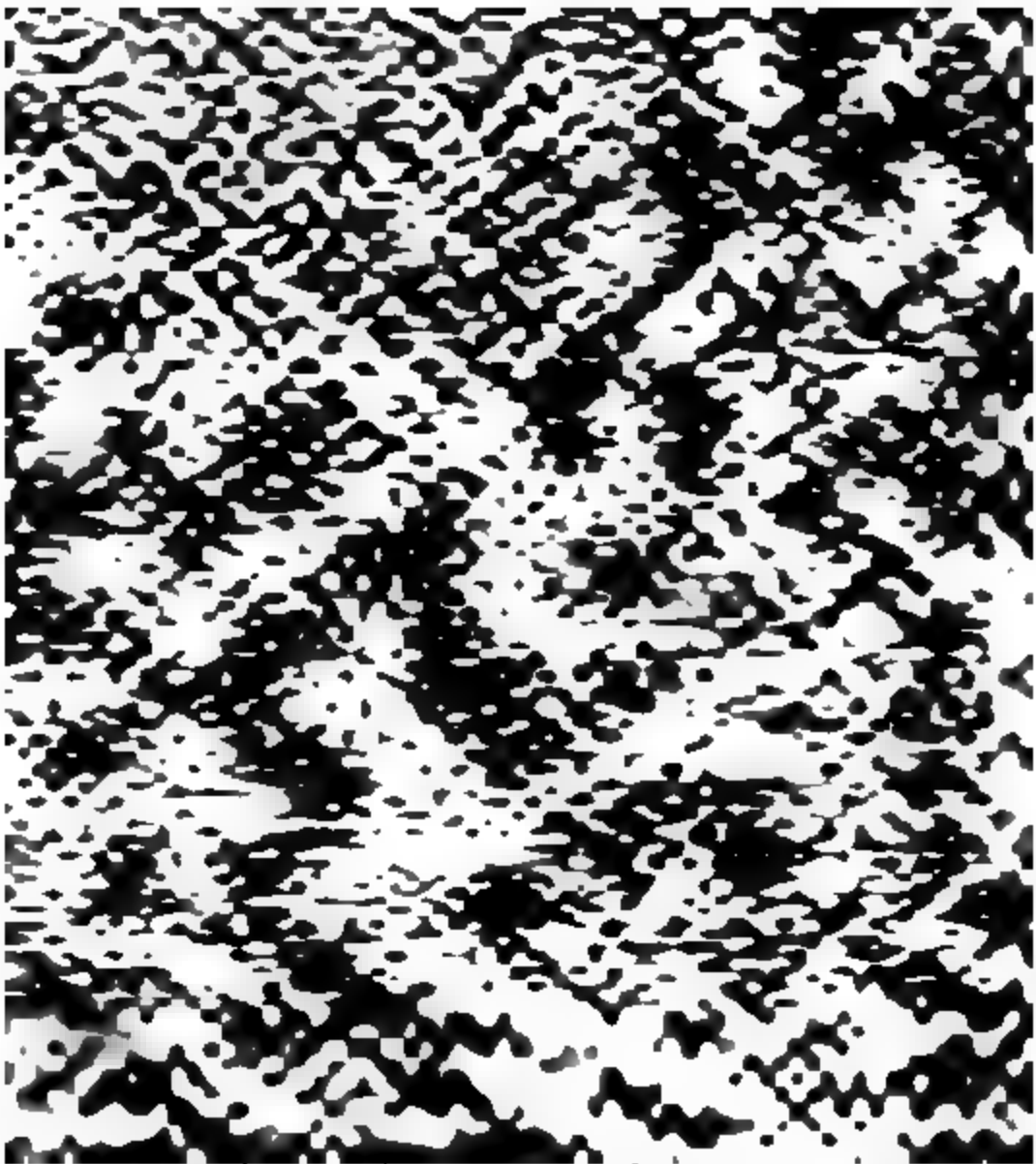
SECONDE PARTIE.

La nature a donné à tous les hommes le droit d'être heureux.

Des besoins, des désirs, des passions, une raison qui se combine en mille manières avec ces différens principes, sont les forces dont elle les a doués pour y parvenir.

Mais trop bornés dans leurs vues, trop petitement intéressés, presque toujours opposés les uns aux autres dans la recherche des biens particuliers, il leur fallait le sceau d'une puissance supérieure, d'un sentiment élevé qui, embrassant le bonheur de tous, pût diriger au même but et concilier tant d'intérêts différens.

Voyez cet agent universel de la nature, l'eau, qui, filtrée par mille canaux insensibles, distribue aux productions de la terre leurs sucs nourriciers, couvre le sol de verdure et porte partout la vie et la fécondité; qui, recueillie en plus grand amas dans les rivières et dans la mer, est le lien du commerce des hommes et réunit toutes les parties de l'univers; également répandue sur toute la surface de la terre, elle n'en ferait qu'une vaste mer; les germes seraient étouffés par l'élément qui doit les développer. Il a fallu que les montagnes portassent leurs têtes au-dessus des nuages pour rassembler autour d'elles les vapeurs de l'atmosphère, et qu'une pente variée à l'infini, depuis leur sommet jusqu'aux plus grandes profondeurs, en dirigeant le cours des eaux, distribuât partout leur bienfait.



ment de l'humanité jusqu'à regarder comme une action indifférente de les tuer même sans raison. Pour procurer à dix mille citoyens le rare bonheur de mener la vie la plus austère, de faire toujours la guerre sans rien conquérir, des lois sacrifient tout un peuple et ne rendent pas même heureux le petit nombre qu'elles favorisent.

Malheur aux nations dont un faux esprit de système a ainsi conduit les législateurs ; ceux qui s'y livrent ne font que resserrer leur objet pour l'embrasser. Les hommes en tout ne s'éclairent que par le tâtonnement de l'expérience. Les plus grands génies sont eux-mêmes entraînés par leur siècle, et les législateurs n'ont fait souvent qu'en fixer les erreurs en voulant fixer leurs lois. Presque tous ont négligé d'ouvrir la porte aux corrections dont tous les travaux des hommes ont besoin, ou d'en rendre les moyens faciles ; et il n'est resté pour remédier aux abus que la ressource, plus triste que les abus mêmes d'une révolution totale, qui, détruisant la puissance que les lois tirent de l'autorité souveraine, ne leur laisse que celles

craindre de toucher un homme de basse naissance; de là la tyrannie des grands envers le peuple dans les aristocraties héréditaires, le profond abaissement et l'oppression des peuples soumis à d'autres peuples. Enfin partout les plus forts ont fait les lois et ont accablé les faibles; et si l'on a quelquefois consulté les intérêts d'une société, on a toujours oublié ceux du genre humain.

Pour y rappeler les droits et la justice, il fallait un principe qui pût élever les hommes au-dessus d'eux-mêmes et de tout ce qui les environne, qui pût leur faire envisager toutes les nations et toutes les conditions d'une vue équitable, et en quelque sorte par les yeux de Dieu même : c'est ce que la religion a fait. En vain les états auraient été renversés, les mêmes préjugés régnaient par toute la terre, et les vainqueurs y étaient soumis comme les vaincus. En vain l'humanité éclairée en aurait-elle exempté un prince, un législateur; aurait-il pu corriger par ses lois une injustice intimement mêlée à toute la constitution des états, à l'ordre même des familles, à la distribution des héritages? N'était-il pas nécessaire qu'une pareille révolution dans les idées des hommes se fit par degrés insensibles, que les esprits et les cœurs de tous les particuliers fussent changés? Et pouvait-on l'espérer d'un autre principe que celui de la religion? Quel autre aurait pu combattre et vaincre l'intérêt et le préjugé réunis? Le crime de tous les temps, le crime de tous les peuples, le crime des lois mêmes, pouvait-il exciter des remords, et produire une révolution générale dans les esprits?

La religion chrétienne seule y a réussi. Elle seule a mis les droits de l'humanité dans tout leur jour. On a enfin connu les vrais principes de l'union des hommes et des sociétés; on a su allier un amour de préférence pour la société dont on fait partie avec l'amour général de l'humanité. L'homme a trouvé dans son cœur cette ten-

lement en adoucissant peu à peu leurs esprits, en inspirant à leur cœur l'humanité et la justice. Par elle seule les lois n'ont plus été l'instrument de l'oppression; elles ont tenu la balance entre les puissans et les faibles, elles sont devenues véritablement justes.

Ce n'est point assez encore : les lois doivent enchaîner les hommes, mais les enchaîner pour leur bonheur ; il faut qu'en même temps elles s'appliquent à rendre leurs chaînes plus légères , et sachent en resserrer les chaînons avec force ; qu'une heureuse harmonie entre la partie qui gouverne et la partie qui obéit, également contraire à la tyrannie et à la licence, maintienne à jamais l'ordre et la tranquillité dans l'état. Heureuses les sociétés politiques où l'édifice du gouvernement tient sa solidité et sa durée des mêmes ornemens, de la même ordonnance qui en fait l'agrément et la beauté. Heureuses les nations où la félicité des sujets et la puissance des rois se servent l'une à l'autre d'appui ! Heureux les peuples dont les liens mutuels assurent la prospérité, la richesse et la paix !

Mais n'est-ce pas à nos yeux que ce spectacle a été réservé ? Les siècles qui ont précédé l'établissement du christianisme, les peuples privés de ses lumières l'ont-ils connu ? Pourquoi celui des anciens qui a fait l'étude la plus profonde des gouvernemens , qui a su le mieux en comparer les principes, en peser les avantages , pourquoi le précepteur d'Alexandre croit-il impossible d'accorder l'autorité d'un seul avec la douceur du gouvernement ? Pourquoi ignore-t-il la différence de la monarchie et de la tyrannie ? Pourquoi l'histoire des anciennes républiques montre-t-elle qu'on n'y connaissait guère mieux la différence de la liberté et de l'anarchie ? C'est qu'elles n'avaient aucune idée de la monarchie que par l'histoire de leurs tyrans et par le despotisme des rois de Perse ; c'est que le monde ne leur offrait jusqu'alors dans les di-

cent aux passions les obstacles qu'elles peuvent renverser. Un roi s'irrite contre la loi qui le gêne, le peuple contre celle qui l'asservit. Les mœurs n'opposent point une autorité visible contre laquelle il puisse se faire une réunion. Leur trône est dans tous les esprits. Se révolter contre elles c'est se révolter à la fois contre tous les hommes et contre soi-même. Aussi les mœurs ne sont et ne peuvent être violées que par quelques particuliers et dans quelques parties. En un mot, elles sont le frein le plus puissant pour les hommes, et presque le seul pour les rois. Or, la seule religion chrétienne a eu sur toutes les autres cet avantage par les mœurs qu'elle a introduites, d'avoir partout affaibli le despotisme. Voyez depuis l'Océan atlantique sans interruption jusqu'au-delà du Gange toutes les rigueurs de la tyrannie régner avec la religion de Mahomet ! Jetez les yeux par-delà cette zone immense, et voyez au milieu de la barbarie le christianisme conserver chez les Abyssins la même sûreté pour les princes, la même aisance pour les sujets, le même gouvernement et les mêmes mœurs qu'il entretient dans l'Europe. Les limites de cette religion semblent être celles de la douceur du gouvernement et de la félicité publique.

En montrant aux rois le tribunal suprême d'un Dieu qui jugera leur cause et celle des peuples, elle a fait disparaître à leurs yeux mêmes la distance de leurs sujets à eux comme anéantie, comme absorbée dans la distance infinie des uns et des autres à la divinité. Elle les a en quelque sorte égalés dans leur abaissement commun. Les princes et les sujets ne sont plus deux puissances opposées qui, alternativement victorieuses, fassent passer sans cesse les états de la tyrannie à la licence, et de l'anarchie au despotisme. Les peuples, par la soumission que la religion leur inspire, les princes par la modération qu'ils tiennent d'elle, concourent également au même but, au

nies, vos armes en imposèrent à l'Europe; on vous vit gémir sur une gloire qui coûtait tant de sang; vous soupirâtes dès lors après la paix, et vous l'avez faite enfin sans vous réserver d'autre avantage que celui d'avoir dicté le repos du monde : puissiez-vous en faire long-temps la félicité ! Puissiez-vous protéger long-temps une religion qui doit être si chère à votre cœur, qui ne respire que ce que vous respirez, le plus grand bonheur des hommes !

Et vous, messieurs, qui dans ce cours d'exercices travaillez à vous rendre dignes de la défendre, vous la connaissez trop bien pour ne pas l'aimer. Plus que jamais des défenseurs instruits et zélés lui sont nécessaires. L'église a sur vous les yeux; elle vous regarde comme le fonds de ses plus brillantes espérances, et vous les remplirez un jour.

SECOND DISCOURS

SUR LES PROGRÈS SUCCESSIFS DE L'ESPRIT HUMAIN, PRONONCÉ
LE 11 DÉCEMBRE 1750.

Il est vraisemblable que ce discours avait, comme le précédent, un exorde particulièrement relatif à la circonstance et à la cérémonie pour lesquelles il était destiné. — Mais on n'a pas trouvé cet exorde.

Les phénomènes de la nature soumis à des lois constantes sont renfermés dans un cercle de révolutions tou-

Les bornes qui nous sont prescrites ne nous permettent pas de présenter à vos yeux un tableau si vaste. Nous essaierons seulement d'indiquer le fil des progrès de l'esprit humain; et quelques réflexions sur la naissance, les accroissemens, les révolutions des sciences et des arts rapprochés de la suite des faits historiques formeront tout le plan de ce discours.

Les livres saints, après nous avoir éclairés sur la création de l'univers, l'origine des hommes et la naissance des premiers arts, nous font bientôt voir le genre humain concentré de nouveau dans une seule famille par un déluge universel. A peine commençait-il à réparer ses pertes, que la division miraculeuse des langues força les hommes de se séparer. La nécessité de s'occuper des besoins pressans de la nourriture dans des déserts stériles et qui n'offraient que des bêtes sauvages, les obligea de s'écarter les uns des autres dans toutes les directions, et hâta leur diffusion dans tout l'univers. Bientôt les premières traditions furent oubliées. Les nations séparées par de vastes espaces, et plus encore par la diversité des langages, inconnues les unes aux autres, furent presque toutes plongées dans la même barbarie où nous voyons encore les Américains indigènes.

Mais les ressources de la nature et le germe fécond des sciences se trouvent partout où il y a des hommes. Les connaissances les plus sublimes ne sont et ne peuvent être que les premières idées sensibles développées ou combinées; de même que l'édifice dont la hauteur étonne le plus nos regards s'appuie nécessairement sur cette terre que nous foulons aux pieds; et les mêmes sens, les mêmes organes, le spectacle du même univers ont partout donné aux hommes les mêmes idées, comme les mêmes besoins et les mêmes penchans leur ont partout enseigné les mêmes arts.

spuéri
à la ci

reuse et plus rapide de l'esprit humain, qui entraîne toutes les parties de la société et qui reçoit de leur perfection une vivacité nouvelle. Les passions se développèrent avec le génie, l'ambition prit des forces, la politique lui prêta des vues toujours plus vastes, les victoires eurent des suites plus durables et formèrent des empires dont les lois, les mœurs, le gouvernement, influant diversement sur le génie, devinrent une espèce d'éducation générale pour les nations, et mirent entre un peuple et un peuple la même différence que l'éducation met entre un homme et un homme.

Réunis, divisés, élevés sur les ruines les uns des autres, les empires se suivent avec rapidité. Leurs révolutions font succéder les uns aux autres tous les états possibles, rapprochent et séparent tous les élémens des corps politiques. Il se fait comme un flux et reflux de la puissance d'une nation à l'autre; et, dans la même nation, des princes à la multitude et de la multitude aux princes. Dans ces

et je n'y vois presque autre chose que l'étendue des ses efforts. Pourquoi sa marche, si sûre des premiers pas dans l'étude des mathématiques, est-elle dans tout le reste si chancelante, si sujette à s'égarer ? Essayons d'en découvrir les raisons. L'esprit, dans les mathématiques, établit les uns des autres une chaîne de propositions ; dont la vérité se démontre par leur dépendance mutuelle. Il n'en est pas de même des autres sciences ; où ce n'est plus de la comparaison des idées entre elles que naît la connaissance de la vérité, mais de leur conformité avec une suite de faits réels, pour la découvrir et la constater. Il ne s'agit plus d'établir un petit nombre de principes simples d'où l'esprit n'ait qu'à se laisser entraîner par le fil des conséquences. Il faut partir de la nature telle qu'elle est, et de cette diversité infinie d'effets auxquels ont conduit une multitude de causes contrebalancées les unes par les autres. Les notions ne sont plus des assemblages d'idées que l'esprit forme à son gré et dont il connaît précisément l'étendue. Les idées naissent et s'assemblent dans notre ame presque à notre insu ; les images des objets viennent l'assaillir dès le berceau ; peu à peu nous apprenons à les distinguer, moins par rapport à ce qu'ils sont en eux-mêmes que par rapport à nos usages et à nos besoins. Les signes du langage s'impriment dans l'esprit encore faible, se lient par le moyen de l'habitude et de l'imitation d'abord aux objets particuliers, puis parviennent à rappeler des notions plus générales. Ce chaos d'idées, d'expressions, s'accroît et se confond sans cesse ; et l'homme, quand il commence à chercher la vérité, se trouve au milieu d'un labyrinthe où il entre les yeux bandés : faut-il s'étonner de ses erreurs ?

Spectateur de l'univers, ses sens en lui montrant les effets lui laissent ignorer les causes ; et chercher par l'examen des effets leur cause inconnue, c'est deviner une énig-

qui, formés sur le modèle des hommes, en eurent les attributs et les vices. La superstition consacra par tout l'univers les caprices de l'imagination, et le seul vrai Dieu, seul digne d'être adoré, ne fut connu que dans un coin de la terre par le peuple qu'il s'était expressément choisi.

Dans cette progression lente d'opinions et d'erreurs qui se chassent les unes les autres, je crois voir ces premières feuilles, ces enveloppes que la nature a données à la tige naissante des plantes, sortir avant elles de la terre, se flétrir successivement à la naissance d'autres enveloppes, jusqu'à ce qu'enfin cette tige paraisse et se couronne de fleurs et de fruits, image de la tardive vérité.

Malheur donc aux nations chez lesquelles, par un zèle aveugle pour les sciences, on les resserre dans les limites des connaissances actuelles en voulant les fixer. C'est par cette cause que les régions qui ont été les premières éclairées ne sont pas celles où elles ont fait le plus de progrès.

plirant de colonies péloponnésiques. Les colonies sont comme des fruits qui ne tiennent à l'arbre que jusqu'à leur maturité; devenues suffisantes à elles-mêmes, elles firent ce que fit Carthage, *ce que fera un jour l'Amérique*.

Du mélange de ces colonies, indépendantes les unes des autres, avec les anciens peuples de la Grèce et avec les restes de tous les essaims de barbares qui l'avaient successivement ravagée, se forma la nation grecque, ou plutôt ce peuple de nations composé d'une foule de petits peuples qu'une égale faiblesse et la nature du pays, coupé par les montagnes et la mer, empêchaient de s'agrandir aux dépens les uns des autres, et que leurs associations, leurs intérêts publics et particuliers, leurs guerres civiles et nationales, leurs migrations, les devoirs réciproques des colonies et des métropoles, une langue, des mœurs, une religion communes, le commerce, les jeux publics, le tribunal des Amphictions, mélangeaient, divisaient, réunissaient en mille manières. Dans ces révolutions, par ces mélanges multipliés, se formait cette langue riche, expressive, sonore, la langue de tous les arts.

La poésie, qui n'est que l'art de peindre par le moyen du langage et dont la perfection dépend si fort du génie des langues qu'elle emploie, se revêtit en Grèce d'une magnificence qu'elle n'avait point connue encore. Ce n'était plus comme chez les premiers hommes une suite de mots barbares asservis à la mesure d'un chant rustique et aux pas d'une danse aussi grossière que la joie tumultueuse qu'elle exprimait; elle s'était parée d'une harmonie qui n'était qu'à elle. L'oreille, toujours plus difficile à contenter, avait conduit à des règles plus sévères; et si le joug en était devenu plus pesant, les expressions, les tours nouveaux, les hardiesses heureuses multipliées à proportion, donnaient plus de forces pour le porter.

"sociétés, à trouver le juste équilibre entre leurs forces, en même temps que les querelles et les intérêts combinés de tant de républiques voisines, ambitieuses, faibles et jalouses, apprenaient aux états à se craindre, à s'observer sans cesse, à contrebalancer les succès par les ligue, et perfectionnaient à la fois la politique et l'art de la guerre.

Ce ne fut qu'après plusieurs siècles qu'on vit paraître des philosophes dans la Grèce; ou plutôt ce ne fut qu'alors que l'étude de la philosophie devint le partage de certains esprits et parut assez vaste pour les occuper entièrement. Jusque là les poètes avaient été à la fois les seuls philosophes et les seuls historiens.

Quand les hommes étaient ignorans, il était aisé de tout savoir; mais les idées n'étaient point encore assez éclaircies, les faits n'étaient point en assez grand nombre; le temps de la vérité n'était point encore arrivé, les systèmes des philosophes grecs ne pouvaient être encore qu'imaginaires. Leur métaphysique chancelante sur les plus importantes vérités, souvent superstitieuse ou impie, n'était

riosity toujours avide de nouvelles fêtes, de plaisirs, de spectacles renaissans ; Athènes dut aux mêmes vices de son gouvernement qui la firent succomber sous Lacédémone cette éloquence, ce goût, cette magnificence, cet éclat dans tous les arts qui l'ont rendue le modèle des nations.

Tandis que les Athéniens, les Spartiates, les Thébains s'arrachent successivement la supériorité sur les autres villes, la puissance macédonienne, telle qu'un fleuve qui par degrés surmonte ses rives, s'étend lentement dans la Grèce sous Philippe, inonde avec impétuosité l'Asie sous Alexandre. Cette foule de régions, d'états dont les conquêtes des Assyriens, des Mèdes, des Perses, ens'engloutissant successivement les unes les autres, avaient formé ce grand corps, l'ouvrage de tant de conquérans et de tant de siècles se sépare tout à coup avec fracas à la mort du vainqueur de Darius. Les guerres entre ses généraux établissent de nouveaux royaumes. La Syrie, l'Égypte, deviennent une partie de la Grèce, et reçoivent la langue, les mœurs et les sciences de leurs conquérans.

Le commerce et les arts rendent Alexandrie la rivale d'Athènes ; l'astronomie et les sciences mathématiques y sont portées même plus haut qu'elles ne l'avaient encore été. Surtout on y vit briller cette érudition que jusque là les Grecs avaient peu connue ; cette espèce d'étude qui s'exerce moins sur les choses que sur les livres, qui consiste moins à produire, à découvrir, qu'à rassembler et comparer, à juger ce qu'on a produit, ce qu'on a découvert ; qui ne va point en avant, mais qui tourne les yeux en arrière pour observer le chemin qu'on a fait. Les études qui demandent le plus de génie ne sont pas toujours celles qui supposent le plus de progrès dans la masse des hommes. Il est des esprits à qui la nature a donné une

les Gaules. Les limites de l'univers éclairé se confondirent avec celles de la puissance romaine, et deux langues rivales, le grec et le latin, le partagèrent entre elles.

Les lois de Rome faites pour gouverner une ville encombrèrent sous le poids du monde entier. La liberté romaine s'éteignit dans des flots de sang ; Octave recueillit enfin seul le fruit des discordes civiles. Usurpateur cruel, prince modéré, il donna à la terre des jours tranquilles. Sa protection éclairée anima tous les arts : l'Italie eut un Homère, moins fécond que le premier, mais plus sage, plus égal, aussi harmonieux, peut-être plus parfait. Le sublime, la raison et les graces s'unirent pour former Horace ; le goût se perfectionna dans tous les genres.

La connaissance de la nature et de la vérité est infinie comme elles. Les arts, dont l'objet est de nous plaire, sont bornés comme nous. Le temps fait sans cesse éclore de nouvelles découvertes dans les sciences ; mais la poésie, la peinture, la musique ont un point fixe que le génie des langues, l'imitation de la nature, la sensibilité limitée de nos organes déterminent, qu'elles atteignent à pas lents et qu'elles ne peuvent passer. Les grands hommes du siècle d'Auguste y arrivèrent et sont encore nos modèles.

Depuis ce temps jusqu'à la chute de l'empire, je ne vois plus qu'une décadence générale où tout se précipite. Les hommes ne s'élèvent-ils donc que pour tomber ? Mille causes se réunissent pour dépraver de plus en plus le goût : la tyrannie qui abaisse les esprits au-dessous de tout ce qui est grand ; le luxe aveugle qui, né de la vanité et jugeant moins les ouvrages de l'art comme des objets de goût que comme des signes d'opulence, est aussi contraire à leur perfection qu'un amour éclairé de la magnificence lui est favorable ; l'ardeur pour les choses nouvelles dans ceux qui, n'ayant point assez de génie pour

de la langue latine abolie ; nous seuls vous avez transmis à travers tant de siècles l'esprit, si j'ose ainsi parler, de tant de grands hommes confié à cette langue ; et la conservation du trésor des connaissances humaines prêt à se dissiper est un de vos bienfaits.

Mais la plaie du genre humain était trop profonde : il fallait des siècles pour la guérir. Si Rome n'avait été conquise que par un seul peuple, le chef serait devenu romain, et sa nation aurait été absorbée dans l'Empire avec sa langue ; on aurait vu ce que l'histoire du monde présente plus d'une fois, le spectacle d'un peuple policé envahi par des barbares, qui leur communiquent ses mœurs, son langage, ses connaissances, et les force de ne faire avec lui qu'un seul peuple. Cicéron, Virgile auraient soutenu la langue latine, comme Homère, Platon, Démosthènes avaient défendu la leur contre la puissance romaine. Mais trop de peuples, trop de ravages se succédèrent ; trop de couches de barbarie furent données coup sur coup, avant que les premières eussent le temps de disparaître et de céder à la force des sciences romaines. Les conquérans trop nombreux, trop uniquement livrés à la guerre, furent pendant plusieurs siècles trop occupés de leurs dissensions : le génie des Romains s'éteignit, et leur langue se perdit, confondue avec les langues germaniques.

C'est une suite du mélange de deux langues qu'il s'en forme une nouvelle différente de chacune d'elles ; mais il se passe bien du temps avant qu'elles puissent se confondre d'une manière assez intime. La mémoire flottante entre les deux se détermine au hasard pour les expressions de l'une ou de l'autre : l'analogie, c'est-à-dire l'art de former les conjugaisons, les déclinaisons, d'exprimer les rapports des objets, d'arranger les expressions dans le discours, n'a plus de règles fixes. Les idées se lient d'une manière

confusé : plus d'harmonie, plus de clarté dans le langage. Versez deux liqueurs dans le même vase : vous les verrez se troubler, s'obscurcir, et ne reprendre la transparence qu'elles avaient séparément que lorsque le temps aura rendu leur mélange plus intime et plus homogène. Ainsi, jusqu'à ce qu'une longue suite de siècles ait achevé de donner au nouveau langage sa couleur propre et uniforme, la poésie, l'éloquence, le goût disparaissent presque entièrement. Ainsi de nouvelles langues naissaient en Europe, et dans le chaos de leur première formation, l'ignorance et la grossièreté dominaient partout.

Déplorable empire des Césars, faut-il que de nouveaux malheurs poursuivent encore jusqu'aux restes échappés à ton naufrage ? Faut-il que la barbarie détruise à la fois tous les asiles des arts ! Et toi, Grèce aussi, tes honneurs sont donc éclipsés ! Le Nord enfin paraît s'être épuisé, et de nouveaux orages se forment dans le Midi contre les seules provinces qui ne gémissent point encore sous un joug étranger.

L'étendard d'un faux prophète réunit les pâtres errans dans les déserts de l'Arabie ; en moins d'un siècle la Syrie, la Perse, l'Égypte, l'Afrique sont couvertes par le torrent foudroyant qui embrasse dans ses ravages depuis les frontières de l'Inde jusqu'à l'Océan atlantique et aux Pyrénées. L'empire grec resserré dans des bornes étroites, dévasté au midi par les Sarrazins, et depuis par les Turcs, au nord par les Bulgares ; désolé au dedans par les factions et par l'instabilité de son trône, tomba dans un état de faiblesse et de langueur, et la culture des lettres et des arts cessa d'occuper des hommes avilis dans une lâche indolence.

En vain Charlemagne dans l'Occident veut ranimer quelques étincelles d'un feu enseveli sous la cendre ; leur éclat est aussi passager que faible. Bientôt les discordes de

artisans pauvres et sans émulation ; les seules richesses, le seul loisir dont quelques hommes jouissent encore, perdues dans l'oisiveté d'une noblesse répandue çà et là dans ses châteaux, et qui ne savait que se livrer des combats inutiles à la patrie. L'ignorance la plus grossière étendue sur toutes les nations, sur toutes les professions ! Tableau déplorable, mais trop ressemblant, de l'Europe pendant plusieurs siècles.

Et cependant du sein de cette barbarie ressortiront un jour les sciences et les arts perfectionnés. Au milieu de l'ignorance un progrès insensible prépare les éclatans succès des derniers siècles. Sous cette terre se développent déjà les faibles racines d'une moisson éloignée. Les villes, chez tous les peuples policés, sont par leur nature le centre du commerce et des forces de la société. Elles subsistent, et si l'esprit du gouvernement féodal et des anciennes coutumes de la Germanie combinées avec quelques circonstances accidentelles les avait abaissées, c'était dans la

constitution des états une contradiction qui devait s'effacer à la longue. Je vois bientôt les villes se relever sous la protection des princes; ceux-ci, en tendant la main aux peuples opprimés, diminuer la puissance de leurs vassaux et rétablir peu à peu la leur.

On étudiait déjà le latin et la théologie dans les universités, avec la dialectique d'Aristote. Dès long-temps les Arabes musulmans s'étaient instruits dans la philosophie des Grecs; et leurs lumières se répandaient dans l'Occident. Les mathématiques s'étaient étendues par leurs travaux, plus indépendantes que les autres sciences de l'imperfection du goût et peut-être même de la justesse de l'esprit. On ne peut les étudier sans être conduit au vrai. Toujours certaines, toujours pures, les vérités naissaient environnées des erreurs de l'astrologie judiciaire. Les chimériques espérances du grand œuvre, en animant les philosophes arabes à séparer, à rapprocher tous les éléments des corps, avaient fait éclore sous leurs mains la science immense de la chimie et l'avaient répandue partout où les hommes peuvent être trompés par leurs désirs avides. Enfin, de tous côtés, les arts mécaniques se perfectionnaient par cela seul que le temps s'écoulait, parce que dans la chute même des sciences et du goût les besoins de la vie les conservent, et parce que dès lors dans cette foule d'artisans qui les cultivent successivement, il est impossible qu'il ne se rencontre quelques-uns de ces hommes de génie qui sont mêlés avec le reste des hommes, comme l'or avec la terre d'une mine.

De là quelle foule d'inventions ignorées des anciens et dues à un siècle barbare ! Notre art de noter la musique, les lettres de change, notre papier, le verre à vitre, les grandes glaces, les moulins à vent, les horloges, les lunettes, la poudre à canon, l'aiguille aimantée, la perfection de la marine et du commerce. Les arts ne sont que

core infectées d'un reste de barbarie ne peut les sauver. Bientôt de funestes discordes déchireront l'Europe entière. Des hommes audacieux ont ébranlé les fondemens de la foi et ceux des empires : les tiges fleuries des beaux-arts croissent-elles arrosées de sang ? Un jour viendra, et ce jour n'est pas loin, qu'elles embelliront toutes les contrées de l'Europe. .

.. Temps, déploie tes ailes rapides ! Siècle de Louis, siècle des grands hommes, siècle de la raison, hâtez-vous ! Déjà dans les troubles de l'hérésie, la fortune des états longtemps agitée a achevé, comme par une dernière secousse, de prendre une raisonnable fixité. Déjà l'étude opiniâtre de l'antiquité a reunis les esprits au point où elle s'était arrêtée. Déjà cette multitude de faits, d'expériences, d'instrumens, de manœuvres ingénieuses que la pratique des arts accumulait depuis tant de siècles, a été tirée de l'obscurité par l'impression. Déjà les productions des deux mondes rassemblées sous les yeux par un commerce immense sont devenues le fondement d'une physique inconnue jusque là et dégagée enfin des spéculations étrangères. Déjà de tous côtés des regards attentifs sont fixés sur la nature. Les moindres hasards mis à profit enfantent les découvertes. Le fils d'un artisan, dans la Zélande, assemble en se jouant deux verres convexes dans un tube : les limites de nos sens sont reculées ; et dans l'Italie les yeux de *Galilée* ont découvert un nouveau ciel. Déjà *Kepler*, en cherchant dans les astres les nombres de *Pythagore*, a trouvé ces deux fameuses lois du cours des pla-

nètes qui deviendront un jour dans les mains de *Newton* la clé de l'univers. Déjà *Bacon* a tracé à la postérité la route qu'elle doit suivre.

Quel mortel ose rejeter les lumières de tous les âges et les notions mêmes qu'il a crues le plus certaines? Il semble vouloir éteindre le flambeau des sciences pour le rallumer lui seul au feu pur de la raison. Veut-il imiter ces peuples de l'antiquité chez lesquels c'était un crime d'allumer à des feux étrangers celui qu'on faisait brûler sur l'autel des dieux? Grand *Descartes*! s'il ne vous a pas été donné de trouver toujours la vérité, du moins vous avez détruit la tyrannie de l'erreur.

La France, que l'Espagne et l'Angleterre ont déjà devancé dans la gloire de la poésie, la France dont le génie n'achève de se former que lorsque l'esprit philosophique commence à se répandre, devra peut-être à cette lenteur même l'exactitude, la méthode, le goût sévère de ses écrivains. Les pensées subtiles et recherchées, le pesant étalage d'une érudition fastueuse corrompent encore notre littérature. Étrange différence de nos progrès dans le goût et de ceux des anciens! L'avancement réel de l'esprit humain se décèle jusque dans ses égaremens. Les caprices de l'architecture gothique n'appartiennent point à ceux qui n'ont que des cabanes de bois; l'acquisition des connaissances chez les premiers hommes et la formation du goût marchaient, pour ainsi dire, du même pas. De là une rudesse grossière, une trop grande simplicité étaient leur apanage. Guidés par l'instinct et l'imagination, ils saisissant peu à peu ces rapports entre l'homme et les objets de la nature qui sont les seuls fondemens du beau. Dans ces derniers temps où, malgré l'imperfection du goût, le nombre des idées et des connaissances était augmenté, où l'étude des modèles et des règles avait fait perdre de vue la nature et le sentiment, il fallait revenir

par la perfection au point où les premiers hommes avaient été conduits par un instinct aveugle ; et qui ne sait que c'est là le suprême effort de la raison ?

Enfin toutes les ombres sont dissipées. Quelle lumière brille de toutes parts ! Quelle foule de grands hommes dans tous les genres ! Quelle perfection de la raison humaine ! Un homme, *Newton*, a soumis l'infini au calcul, a dévoilé les propriétés de la lumière qui, en éclairant tout, semblait se cacher elle-même ; a mis dans la balance les astres, la terre et toutes les forces de la nature. Cet homme a trouvé un rival : *Leibnitz* embrasse dans sa vaste intelligence tous les objets de l'esprit humain. Les différentes sciences resserrées d'abord dans un petit nombre de notions simples, communes à tous, ne peuvent plus, lorsqu'elles sont devenues par leurs progrès plus étendues et plus difficiles, être envisagées que séparément ; mais un progrès plus grand encore les rapproche, parce qu'on découvre cette dépendance mutuelle de toutes les vérités qui, en les enchainant entre elles, les éclaire l'une par l'autre ; parce que si chaque jour ajoute à l'immensité des sciences, chaque jour les rend plus faciles ; parce que les méthodes se multiplient avec les découvertes, parce que l'échafaud s'élève avec l'édifice.

O Louis ! quelle majesté t'environne ! Quel éclat ta main bienfaisante a répandu sur tous les arts ! Ton peuple heureux est devenu le centre de la politesse. Rivaux de *Sophocle*, de *Ménandre*, d'*Horace*, rassemblez-vous autour de son trône ! Académies savantes, naissez ! unissez vos travaux pour la gloire de son règne ! Quelle multitude de monumens publics, de productions du génie, d'arts nouveaux inventés, d'arts anciens perfectionnés ! Qui pourrait suffire à les peindre ! Ouvrez les yeux et voyez ! Siècle de Louis-le-Grand, que votre lumière embellisse le règne précieux de son successeur ! Qu'elle soit

à jamais durable, qu'elle s'étende sur tout l'univers ! Puissent les hommes faire sans cesse de nouveaux pas dans la carrière de la vérité ! Plutôt encore, puissent-ils devenir sans cesse meilleurs et plus heureux !

Au milieu de ces vicissitudes des opinions, des sciences, des arts et de tout ce qui est humain, jouissez, messieurs, du plaisir de voir cette religion à laquelle vous avez consacré vos cœurs et vos talents, toujours semblable à elle-même, toujours pure, toujours entière, se perpétuer dans l'église, conserver tous les traits du sceau dont l'a marquée la Divinité. Vous serez ses ministres et vous serez dignes d'elle. La Faculté attend de vous sa gloire, l'église de France ses lumières, la religion ses défenseurs : le génie, l'érudition, la piété s'unissent pour fonder leurs espérances.

DISCOURS DE M. L'ABBÉ SYEYES,

SERVANT D'EXPOSÉ DES MOTIFS AU PROJET DE LOI SUR LES DÉLITS
QUI PEUVENT SE COMMETTRE PAR LA VOIE DE L'IMPRESSION.

Le public s'exprime mal lorsqu'il demande une loi pour accorder ou autoriser la liberté de la presse. Ce n'est pas en vertu d'une loi que les citoyens pensent, parlent, écrivent et publient leurs pensées ; c'est en vertu de leurs droits naturels, droits que les hommes ont apportés dans l'association, et pour le maintien desquels ils ont établi la loi elle-même et tous les moyens publics qui la servent.

L'in
est vrai
vention
ce n'est
regardé

tre qui accorderait gratuitement ses bienfaits; d'elle-même la liberté embrasse tout ce qui n'est pas à autrui; la loi n'est là que pour l'empêcher de s'égarer; elle est seulement une institution protectrice, formée par cette même liberté antérieure à tout, et pour laquelle tout existe dans l'ordre social.

Mais en même temps, si l'on veut que la loi protège en effet la liberté du citoyen, il faut qu'elle sache réprimer les atteintes qui peuvent lui être portées. Elle doit donc marquer, dans les actions naturellement libres de chaque individu, le point au-delà duquel elles deviendraient nuisibles aux droits d'autrui : là elle doit placer des signaux, poser des bornes, défendre de les passer, et punir le téméraire qui oserait lui désobéir. Telles sont les fonctions propres et tutélaires de la loi.

La liberté de la presse, comme toutes les libertés, doit donc avoir ses bornes légales. Munis de ce principe, nous sommes entrés avec courage dans le travail auquel vous nous avez ordonné de nous livrer.

Nous avons dû commencer d'abord par examiner en quoi les écrits imprimés pouvaient blesser les droits d'autrui.

Nous avons dû spécifier ces cas, leur imprimer la qualité de délit légal, et à chacun d'eux appliquer sa peine.

Ensuite nous avons dû rechercher et indiquer les personnes qui doivent être responsables des délits de la presse.

Enfin, après avoir caractérisé les délits, réglé les peines et atteint les accusés, nous avons déterminé l'instruc-

tion et le jugement par lesquels ils doivent être condamnés ou absous.

Telle est la marche que nous avons adoptée dans le projet de loi que nous vous offrons en ce moment. Son vrai nom est : *Projet de loi contre les délits qui peuvent se commettre par la voie de l'impression et par la publication des écrits, des gravures, etc....*

Beaucoup de personnes pensent que c'est en balançant les avantages et les inconvéniens de la liberté de la presse qu'on doit tracer la juste ligne de démarcation entre ce qui peut être défendu en ce genre et ce qui ne doit pas l'être. Ces personnes se trompent; le véritable rôle d'un législateur n'est pas de négocier comme un conciliateur habile : le législateur, toujours placé devant les principes, au lieu d'écouter une politique adressede, doit être sévère et immuable comme la justice; ainsi il ne s'occupera pas de comparer le bien et le mal, pour compenser l'un par l'autre, dans une loi de pure considération. Si on lui demande non de favoriser, mais de limiter l'exercice d'une liberté quelconque, il saura que le mal seul est de son ressort; que, n'y eût-il même aucun avantage public résultant de cette liberté, il suffit qu'elle n'ait rien de nuisible pour qu'il doive la respecter, et qu'en ce genre, en un mot, l'indifférent est sacré pour lui comme l'utile.

Au surplus, en rappelant ici la rigueur des principes, nous devons remarquer que nous avons plutôt obéi à une considération de circonstances qu'à un besoin réel d'invoquer au secours de notre sujet des forces dont il peut facilement se passer, car vous ne regardez sans doute pas, messieurs, l'usage de la presse comme une chose indifférente. Qui pourra, au contraire, calculer tous les avantages dont nous lui sommes redevables? Et quel législateur, quel que soit l'esprit qui le conduise, oserait à cette

vous voulez

puissamment utile, à moins de la plus absolue nécessité, celle de faire justice à tout le monde ?

Voyez les effets de l'imprimerie dans ses rapports avec le simple citoyen ; elle a su fertiliser son travail, son industrie, multiplier ses richesses, faciliter et embellir ses échanges, ses consommations, ses relations de société, améliorer de plus en plus ses facultés intellectuelles et physiques, l'aider dans tous ses projets, s'allier à toutes ses actions, à toutes ses pensées, servir enfin l'homme même le plus isolé en lui révélant dans sa solitude mille et mille moyens de jouissance et de bonheur.

Dans ses rapports politiques la même cause se change en une source féconde de prospérité nationale ; elle devient la sentinelle et la véritable sauvegarde de la liberté publique. C'est bien la faute des gouvernemens s'ils n'ont pas su, s'ils n'ont pas voulu en tirer tout le fruit qu'elle leur promettait. Voulez-vous réformer des abus, elle vous préparera les voies, elle balaira pour ainsi dire devant vous cette multitude d'obstacles que l'ignorance, l'intérêt personnel et la mauvaise foi s'efforcent d'élever sur votre route. Au flambeau de l'opinion publique tous les ennemis de la nation et de l'égalité qui doivent l'être aussi des lumières se hâtent de retirer leurs honteux desseins. Avez-vous besoin d'une bonne institution, laissez la presse vous servir de précurseur ; laissez les écrits des citoyens éclairés disposer les esprits à sentir le besoin du bien que vous voulez leur faire ; et qu'on y fasse attention, c'est ainsi qu'on prépare les bonnes lois, c'est ainsi qu'elles produisent tout leur effet, et qu'on épargne aux hommes qui, hélas ! ne jouissent jamais trop tôt, le long apprentissage des siècles.

L'imprimerie a changé le sort de l'Europe ; elle changera la face du monde. Je la considère comme une nouvelle faculté ajoutée aux plus belles facultés de l'homme ;

elles sont dues au travail. Or, on sait que dans toute espèce de travail c'est la liberté de faire et la facilité du débit qui soutiennent, excitent et multiplient la production. Ainsi, gêner mal à propos la liberté de la presse, ce serait attaquer le fruit du génie jusque dans son germe, ce serait anéantir une partie des lumières qui doivent faire la gloire et les richesses de votre postérité.

Combien il serait plus naturel au contraire, surtout lorsqu'on montre avec raison beaucoup d'intérêt aux progrès du commerce, de favoriser de toutes ses forces celui qui vous importe le plus : le commerce de la pensée ! Mais il ne s'agit pas en ce moment d'une loi pour encourager l'usage utile, mais d'une loi pour réprimer les abus de la presse.

Votre comité aurait désiré vous présenter dans un développement préliminaire l'esprit des principales parties de celles qu'il vous propose, et les motifs même particuliers qui ont dirigé la rédaction de la plupart des articles. Le temps nous a manqué, et même cette entreprise nous eût engagés dans un ouvrage trop volumineux. Vous connaissez déjà le plan général et la marche de notre travail ; quant aux détails, la discussion les fera ressortir et les expliquera beaucoup mieux que nous n'aurions pu faire d'avance.

Nous nous contentons ici de vous prévenir, messieurs, que nous n'avons pas entendu faire une loi pour un autre ordre de choses que celui qui existe maintenant, car c'est pour le moment que vous la demandez. Cet état présent des choses n'est ni l'ancien ni le nouveau, c'est-à-dire que votre nouvelle constitution a déjà nécessairement amené des réformes partielles dans votre législation, et que d'autre part il est impossible que cette législation ne reçoive bientôt dans presque toutes ses parties, et surtout dans son ensemble, des changemens et des améliorations

très considérables. Cette double considération a dû nous frapper et nous guider ; nous avons cru en conséquence devoir mettre pour premier article que la présente loi n'aura d'effet que pendant deux ans. A cette époque il sera bien aisé au corps législatif d'en décréter une de plus longue durée si le nouveau code n'est pas encore achevé ou promulgué. Mais si les Français ont reçu le grand bienfait d'une législation uniforme et simple et d'une procédure prompte et précise, il est évident que votre loi particulière sur la presse ne doit pas rester en arrière, qu'elle doit profiter comme toutes les autres de ces progrès de l'art social.

Quant à présent nous nous sommes permis tout ce que les changemens déjà opérés parmi nous pouvaient nous permettre de tenter. Ainsi, par exemple, nous avons introduit dans notre loi un commencement de procédure et de jugement par *jurés* ; cette institution est le véritable garant de la liberté individuelle et publique contre le despotisme du plus redoutable des pouvoirs. Il sera essentiel d'employer tôt ou tard le ministère des jurés pour la décision de tous les faits en matière judiciaire : cette vérité vous est déjà familière ; vous craignez seulement que son exécution ne soit prématurée en ce moment ; mais cette inquiétude ne peut vous arrêter lorsqu'il s'agit des délits de la presse, c'est-à-dire de cette partie de l'ordre judiciaire qui se prête le plus aisément à l'institution des jurés et qui échappe à tous les inconvéniens qui pourraient en résulter en toute autre matière ; en effet, nous vous prions d'observer d'abord que ce n'est guère que dans les principales villes du royaume que sont les imprimeries, et où se fait le commerce des livres, et que par conséquent il ne sera pas difficile d'y trouver des jurés instruits et propres à bien décider du fait des délits de la presse. En second lieu, il s'agit ici d'une loi qui ne peut guère intéres-

ser que la plus petite partie du peuple, o'est-à-dire cette classe de citoyens que leurs lumières accoutumeront bientôt à un changement dont ils sentent et reconnaissent déjà l'utilité. Enfin nous vous prions de considérer que la plupart des délits de la presse sont de leur nature de vrais délits de police, qu'ils s'accoutument fort bien de l'instruction sommaire, et vous ne serez point étonnés d'une part que nous les fassions juger définitivement au premier tribunal, et de l'autre que nous en écartions la procédure par écrit, du moins à dater de l'époque où l'instruction pourra être publique et où les jurés seront appelés.

Si toutes ces raisons ne suffisaient pas pour enrichir dès aujourd'hui cette partie de notre procédure de la belle institution des jurés, il est fort à craindre qu'il ne fallût y renoncer pour toujours, et en la perdant, nous ne pourrions trop le répéter, il faudrait renoncer aussi à nous précautionner jamais contre l'arbitraire du pouvoir judiciaire.

La décision du fait par un juré est aussi la meilleure réponse que nous puissions faire à ceux qui trouveraient qu'il reste encore du vague dans quelques-uns des premiers articles. La loi que nous vous proposons n'est pas parfaite : elle n'est pas même aussi bonne qu'il sera facile de la faire dans deux ans : vous en savez la raison ; il a fallu la lier à l'ordre actuel des choses : en même temps nous cacherions mal à propos la moitié de notre pensée en ne disant point que, même dans son état d'imperfection, cette loi nous paraît encore en ce genre la meilleure qui existe en aucun pays du monde.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE I^{er}. Caractère du dix-septième siècle depuis la mort de Henri IV jusqu'à celle de Louis XIV. — 1610—1715.

— **II.** Commencemens de la réaction philosophique. — Fénelon.

— **III.** Petite école intermédiaire. — Perrault. — Lamotte. — Double caractère de Fontenelle.

— **IV.** Premiers développemens de l'esprit philosophique. — L'abbé de Saint-Pierre. — Massillon. — Puissance graduée des idées.

— **V.** Influence de l'Angleterre.

— **VI.** Le dix-huitième siècle se dessine et se manifeste sous quatre faces et par quatre représentans.

— **VII.** Restauration philosophique de l'histoire sociale. — Montesquieu.

— **VIII.** Propagation du déisme, du bon sens et de la tolérance. — Voltaire.

TABLE

CHAP. IX Résumé encyclopédique des connaissances humaines. — Diderot, génie enthousiaste et panthéiste. — L'essai aidé par D'Alembert.

X Révolution philosophique des droits de l'homme ou de sentiment religieux. — Politique nouvelle et révolutionnaire. — Installation de la souveraineté démocratique. — Jean-Jacques Rousseau.

XI L'abbé Mably. — L'abbé Condillac. — Duclos. — Verteuil et Argues.

XII Terrasson. — Marmontel. — Le baron d'Holbach. — Helvétius. — Saint-Lambert.

XIII Fœre. — Boulanger. — Dupuis. — L'abbé Raynal.

XIV Réflexions.

SECONDE PARTIE.

CHAP. XV De l'Europe politique.

XVI De la France.

XVII Frédéric. — Code prussien.

XVIII De la monarchie autrichienne. Marie-Thérèse. — Code autrichien. — Joseph II.

XIX De la Russie. — Catherine la-Grande. — Réformes législatives.

XX Du midi de l'Europe. — De l'Espagne. — Politique d'Alberoni. — D'Aranda. — Campomanès.

XXI Du Portugal. — Carvalho de Pombal.

— **XXII** De l'Italie. — Naples. — Le marquis de Farnese. — La Toscane. — Léopold.

DES MATIÈRES.

CHAP. XXIII. De la société française. — Le duc de Choiseul. — État intérieur de la monarchie.

— **XXIV.** Avènement de Louis XVI. — Espérances de la nation.

— **XXV.** Turgot.

— **XXVI.** Influence de l'Amérique.

— **XXVII.** Convocation des états-généraux. — Assemblée constituante. — Ère nouvelle de 1789. — Syeyes. — Mirabeau.

— **XXVIII.** Ecole de la Gironde. — Vergniaud. — M^{rs} Roland. — Condorcet.

— **XXIX.** De la Convention nationale.

— **XXX.** Maximilien Robespierre.

— **XXXI.** Réaction anti-démocratique. — Bonaparte. — Consulat. — Code civil.

— **XXXII.** Réflexions.

TROISIÈME PARTIE.

CHAP. XXXIII. L'empereur.

— **XXXIV.** Des idées sur l'Empire.

— **XXXV.** De la Restauration.

— **XXXVI.** Des idées sous la Restauration.

— **XXXVII.** Influence de l'Allemagne.

— **XXXVIII.** Révolution de 1830.

— **XXXIX.** De la Religion.

- XLIII. De la philosophie.
 - XLIII. De l'histoire.
 - XLIV. De la législation.
 - XLV. De la liberté moderne.
 - XLVI. Du rapport des idées et des mœurs.
 - XLVII. Conclusion.
-

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

- N^o I^{er}. Edit portant révocation de l'édit de Nantes.
- II. Mort et portrait de Fénelon, par Saint-Simon.
- III. Extrait du jugement de Rousseau sur la Polysynodie de l'abbé Saint-Pierre.
- IV. Documens sur la censure autrichienne pendant le dernier siècle.
- V. Deux discours composés par Turgot à l'âge de 25 ans.
- VI. Discours de l'abbé Syeyes, servant d'exposé des motifs au premier projet de loi présenté à la Constituante sur les délits qui peuvent se commettre par la voie de l'impression.

FIN DE LA TABLE.

Ouvrages du même Auteur.

DE POSSESSIONE

ANALYTICA SAVIGNY (NE & DOCTRINÆ EXPOSITIO

1 vol. in-8°.

INTRODUCTION GÉNÉRALE

A L'HISTOIRE DU DROIT.

1 fort vol. in-8. Prix 8 fr

1 fasc. introduction 1 fr 50 c. (en presse.)

PHILOSOPHIE DU DROIT.

2 vol. in-8°. Prix 44 fr

LETTRES PHILOSOPHIQUES

ADRESSÉES A UN BERLINOIS

1 vol. in-8°. Prix : 7 fr. 50 c.

Imprimerie de F. DUVREUIL, 4, rue de Verreuil

1



